LES ENFANTS

CHAMPFLEURY

LES ENFANTS

ÉDUCATION — INSTRUCTION

CE QU'IL FAUT FAIRE SAVOIR

AUX FEMMES — AUX HOMMES

PARIS

J. ROTHSCHILD, ÉDITEUR

13, RUE DES SAINTS-PÈRES, 13

1872

A Mme E. D'ECKMÜHL

MARQUISE DE BLOCQUEVILLE

PRÉFACE

Un des critiques qui concoururent à la fortune du livre des *Chats* s'étonnait que je n'eusse pas plutôt appliqué un semblable système d'observations à l'étude des enfants. Le critique répondait à une de mes idées favorites ; mais de tels travaux ne s'improvisent pas et on ne saurait trop les laisser germer.

La pénétration du caractère de l'enfant est presque aussi difficile que celle de ses maladies.

J'avais surtout à cœur de ne pas imiter les écrivains qui, attachant plus d'importance qu'il ne convient aux enfants, les sacrent volontiers hommes au sortir du berceau et les bourrent de pédantisme dès le jeune âge; il fallait également prendre garde au système contraire d'envisager l'enfant comme un jouet et de frelater son esprit par une littérature fade, d'une sensiblerie plus dangereuse encore que n'est la pédante.

Le sujet, tel que je le comprenais, avait des racines profondes et m'amenait à parler directement aux pères et mères : *Ce qu'il importe de faire savoir aux hommes ; — Ce qu'il importe de faire savoir aux femmes.*

A diverses reprises j'esquissai certains chapitres, prenant les enseignements de chaque jour comme méthode. Ce n'était pas un livre didactique que j'entreprenais; la pensée mise en éveil par une observation en faisait les frais. J'avais pour cadre général non-seulement l'Éducation et l'Instruction, mais encore ce qui s'y rattache et y touche de près ou de loin : la tendresse des époux, la sollicitude maternelle.

A la campagne, je regardais et je pensais; à la ville, je comparais mes propres observations avec celles des penseurs qui ont écrit sur le même sujet. Les enfants des classes moyennes et des classes pauvres m'intéressaient particulièrement; je visitais les salles d'asile, les hôpitaux, les divers établissements consacrés au bien-être moral et physique de l'enfant.

Petit à petit le livre se trouva fait et je le donnai à l'impression quelques mois avant qu'éclatât la fatale guerre de 1870-1871.

Retiré dans une petite ville de province, sans autre société que celle de ma famille, les événements désastreux qui atteignaient tant de fortunes me furent profitables : la retraite me permettait d'améliorer mon livre. Il avait été commencé sous le coup de pronostics qui démontraient que déjà, avant l'invasion, plus d'une réforme était indispensable pour l'éducation des enfants ; la situation actuelle prouvait qu'il fallait veiller de plus en plus à leur avenir.

Pendant ce long exil, je repassai ce que les moralistes ont écrit sur l'éducation depuis le seizième siècle : Rabelais, Montaigne, Fénelon, Jean-

Jacques Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, M. Guizot, et quoique tant de bons esprits anciens et modernes se fussent efforcés de modeler une nation forte, il était malheureusement trop certain que ces grands courants civilisateurs n'avaient pas pénétré parmi les masses, que le manque d'instruction faisait défaut au peuple. Il eût agi autrement ; la bourgeoisie eût donné d'autres exemples dans les circonstances fatales qui nous opprimaient et nous divisent encore.

Plus d'une fois je sentis la lourdeur de la tâche que ces catastrophes subites m'imposaient. Il ne s'agissait plus maintenant d'amuser ; plus d'un chapitre daté seulement de deux ans devenait inutile. Pourtant je crus devoir les conserver comme marquant la transition de 1869 à 1872.

Un mot de Gœthe me rassura : « Tous les petits sujets qui se présenteront, rendez-les chaque jour dans leur fraîcheur ; ainsi vous ferez de toute manière quelque chose de bon, et chaque jour vous apportera une joie. »

Je n'ose avancer que les petits sujets traités dans ce volume ont été rendus avec la « fraîcheur » qu'indiquait le philosophe. En ces dures années d'épreuves, l'esprit a subi plus d'une tempête, a été enveloppé de plus de brouillards que de coutume.

J'ai tenté d'échapper à ces morbides influences en regardant des enfants, ces jeunes gens dans vingt ans, à qui la nation demandera la force, le courage, la discipline et le dévouement pour la patrie.

I

CE QUE
SAVENT TOUTES LES MÈRES

L'UNIQUE OBJET D'ART DES LAPONS.

La Laponie n'est pas renommée par ses monuments ; ses habitants non plus ne brillent pas par l'élégance. Une cahute en neige et en glace pour protéger la tête du Lapon, une peau de renne dont il s'enveloppe le corps, telle est la principale défense contre le froid de ce peuple, qui fait penser aux anciens Scythes.

La laideur des Lapons et des Laponnes est égale à celle de leurs habits ; hommes et femmes sont petits et semblent les pygmées des glaces. En eux tout est repoussant, tant l'odeur de l'huile et de la peau de bête est prononcée.

Et cependant une Parisienne qui traversa

ces contrées fut ravie par un objet d'un goût charmant. Cette chose, dit-elle, c'est le berceau de l'enfance, où s'est réfugié le luxe et la poésie du pauvre Lapon[1].

Ce berceau tient à la fois du meuble, du vêtement et du nid. Fait de bois léger recouvert de cuir, il a la forme d'un soulier arrondi du bout; la capote s'arrondit au-dessus de la tête de l'enfant et le protége sans le gêner.

Pendant les longues chasses où la Laponne suit son mari, elle attache sur son dos ce berceau qui ne la fatigue pas, et quand la bande fait halte, il est suspendu à un arbre par une courroie qui rejoint la fourche d'un piquet, de telle sorte que l'enfant, balancé par ses propres mouvements, ne s'aperçoit pas que sa mère ne le porte plus.

Dans ce berceau, doublé de plusieurs épaisseurs de peaux de lièvre, repose mollement et chaudement le petit Lapon, les membres protégés contre le froid par cette douce fourrure.

[1] Mme d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*, 1 vol. in-18, 1867.

Autour de la capote sont suspendues des perles de couleur et de petites chaînettes de métal, dont la vue et le cliquetis égaient l'enfant.

Michelet avait raison de dire : « La Laponie n'a qu'un art, qu'un objet d'art, le berceau. »

GÉNIE DU CHRISTIANISME.

I.

Jésus naquit, du temps du roi Hérode, à Bethléem, dans une étable. Sans l'âne et le bœuf, qui le réchauffaient du souffle de leurs naseaux, il eût péri de froid.

Quoique Jésus fût venu au monde pauvrement, trois rois mages le cherchaient pour l'adorer et lui porter des présents.

Une étoile filante les guida, qui s'arrêtait au-dessus d'une crèche de faible apparence. Ce fut là que les rois mages trouvèrent la Vierge, Joseph et Jésus, autour de la tête duquel brillait une auréole.

Telle est la légende biblique, dont la portée n'a pu être affaiblie jusqu'à présent. Le peuple des campagnes longtemps encore croira à une tradition que les poëtes ont consignée dans des poésies naïves :

> Quand Jésus eut pris naissance
> En une crèche pauvrement....

Les *Noëls* représentent l'enfant nu, étendu sur la paille dans une misérable étable où le vent pénètre de tous côtés :

> L'âne et le bœuf aspirant,
> Chacun d'eux le réchauffe
> Contre le froid autan.

Mais quel éclat répandent tout à coup ces rois venus d'Orient, porteurs d'or, de myrrhe et d'encens !

Il y a là une fusion de divin et de terrestre qui a conquis l'imagination des poëtes et des peintres.

Je ne crois pas qu'aucune religion antique, celles de l'Inde et de l'Égypte, offrent des tableaux semblables,

II.

Surtout le christianisme est admirable en ce qui touche les enfants.

Les apôtres ayant demandé à Jésus quel devait être le premier d'entre eux, il fit venir un enfant et lui donna la place d'honneur. Ailleurs, sous un arbre, dans un paysage de Judée aux lignes harmonieuses, le Christ tend les bras vers des enfants attirés par sa douce physionomie : *Sinite parvulos ad me venire*, dit Jésus.

C'est pourquoi la femme est plus chrétienne que l'homme. Sa croyance particulièrement vient de cette protection divine accordée à l'enfance, et rien ne saurait la ruiner.

Le hasard m'a mis en possession d'une petite image du quinzième siècle représentant la fuite en Égypte, qui a peut-être été taillée par quelque berger avec son couteau. Cette naïveté d'exécution n'a pas empêché qu'un pro-

fond amour maternel ne soit inscrit dans chaque taille de l'image! Comme Marie serre contre elle le petit Jésus, qu'il faut dérober aux poursuites d'Hérode!

Aucune religion non plus n'offre une figure comparable à celle de la Vierge.

Qui n'a été touché à la vue d'un bas-relief de Lucas Della Robbia, représentant l'Enfant-Jésus dans les bras de la Vierge? Ce n'est pas seulement l'art, quoiqu'il soit considérable, qui fait le prix du bas-relief et l'a conservé moderne après deux siècles.

Au fond de la sculpture est caché ce quelque chose d'immatériel si rare, qui fait les grands artistes. Un souffle de croyance traversait l'âme de Lucas Della Robbia quand il modelait ses terres. Aussi toutes les mères se retrouvent dans cette Vierge; leurs enfants revivent dans le petit Jésus alerte et gai.

Une femme mère se regarde comme sanctifiée; elle sent en elle des trésors de tendresse et d'amour qu'elle ne soupçonnait pas. Elle était faible; elle trouve des forces inconnues

pour porter son fardeau. Elle était vive et portée aux plaisirs du monde ; elle devient patiente, reste à la maison et ne rêve pas de plus beau spectacle qu'un mouvement, un regard de son enfant.

S'il souffre : *Mon Jésus !* s'écrie la mère, ne trouvant pas de mot plus doux pour rendre l'affection qu'elle lui porte.

Elle est puissante une religion basée sur la tendresse maternelle ; et c'est pourquoi Chateaubriand inscrivit en tête de son livre ce beau titre : *Le Génie du Christianisme.*

LA BRANCHE DE LILAS.

Une pauvre ouvrière, collée contre la montre d'une marchande de fleurs de la Chaussée-d'Antin, regardait des lilas d'un œil anxieux.

La neige au dehors tombait froide et pressée. Les lilas de la boutique semblaient avoir été caressés par les premières brises du printemps.

Avec hésitation, la femme ouvrit la porte de la marchande.

— La branche de lilas, combien? fit-elle en la prenant.

— Dix francs!

— Dix francs! s'écria l'ouvrière, qui laissa tomber sur le comptoir les fleurs qu'elle tenait.

Une larme s'échappa de ses yeux, une de ces larmes isolées et contenues qui brûlent les paupières.

— Mon pauvre petit garçon ! s'écria l'ouvrière. Il était né pendant que les lilas étaient en fleurs... Et il partira pour toujours sans une branche dans les bras !

— Vous avez perdu votre enfant? dit la marchande émue.

Alors elle prit, non plus une branche, mais une touffe de lilas, en emplit le tablier de la malheureuse mère, et, repoussant la pièce de monnaie que celle-ci lui offrait :

— Il ne sera pas dit que j'aie fait payer le dernier lit de votre enfant !

LE RIDEAU.

I.

Autour du berceau une indienne de couleur empêche la lumière de pénétrer trop vivement, quand les yeux de l'enfant s'entr'ouvrent.

Dans ce nid, l'enfant s'endort à travers l'étoffe ornée de petites fleurettes.

Ce sont les premières colorations qui égaient ses yeux ; il ne trouvera pas plus de charme, dans l'avenir, aux fleurs de la prairie qu'à ces petits points roses semés sur la toile transparente.

II.

Le berceau est près du lit de la mère ; à tout instant sa pensée s'y reporte, sans cesse aux aguets, sans cesse inquiète.

La toile remue. Pourquoi l'enfant ne dort-il pas ?

Depuis bientôt trois heures, le rideau est immobile. Pourquoi l'enfant dort-il si longtemps ?

Mais quelle douce musique pour la mère, quand l'enfant commence à froisser l'étoffe de ses mains !

Et combien plus agréable encore le jour où, après mille efforts, l'enfant, soulevant un coin du rideau, cherche l'ange maternel qui veille à ses côtés !

LA MAIN DE L'ENFANT.

C'est sa parole, et c'est pourquoi sans cesse elle s'agite, sans cèsse elle demande : comme si elle se sentait adorée, elle est d'une exigence sans pareille.

Cette petite main autocrate ne se contente pas des jouets qu'elle tourne et retourne en tous sens pour en étudier le mécanisme ; elle veut toucher tout ce qui est à sa portée, toute chose visible; quelquefois même il semble qu'elle désire s'emparer de l'invisible.

Un sens unique ne réside pas seulement dans la main de l'enfant; elle les réunit tous. De même que celle des aveugles, la main palpe et voit par le toucher.

Le corps tout entier obéit à la main ; combien de fois, porté dans les bras de sa mère, l'enfant se jette-t-il brusquement en avant pour bien préciser par ce geste qu'il veut être obéi?

La main est le sceptre de ce petit tyran qui veut et ordonne avec tant d'innocence !

Cette main croit que tout lui appartient, qu'un désir est un ordre ; elle ne se lasse pas plus de solliciter que de commander. On lui refuse quelque chose, elle se révolte, devient mutine et jette avec colère les objets que tout à l'heure elle implorait.

Main capricieuse, volontaire, curieuse, irritable, inconstante. Mais que de grâce naïve et sans apprêt fait oublier ces défauts, et combien est agréable le toucher de cette peau transparente, sillonnée par des plis semblables aux nervures de la feuille ouverte dans une nuit de printemps!

LA MÈRE.

De quoi l'humanité ne se plaint-elle pas? De l'homme, de la femme, de la création, du cours des saisons, de la vie, de la mort. Rien n'échappe à l'esprit de dénigrement de l'homme. Dans tout fruit il cherche le ver. Il est même des peuples qui pleurent à la venue d'un enfant. A quoi bon, disent-ils, condamner de pauvres êtres à labourer sans cesse une vallée de misères?

De perpétuelles inquiétudes et d'amères négations forment le lot de la plupart des hommes. Ils raillent les peuples à l'état sauvage et s'insurgent contre la civilisation; ils courent

après l'argent et maudissent la fortune; ils briguent les honneurs, ils attaquent les ambitieux.

Voyage, repos, scepticisme, croyances. tout cela est sujet à de vives controverses.

Ni l'amour, ni l'amitié ne sont épargnés, ni la jeunesse, ni l'âge mûr, ni la vieillesse.

Ce n'est qu'une plainte sur la terre, plainte incessante, douloureuse et insupportable, s'il n'était une chose qui échappât aux récriminations humaines, la maternité.

Une femme mère fait oublier à l'homme ses déceptions, ses inquiétudes. Seule elle apporte quelque soulagement aux tourments d'un être qui se forge sans cesse ses propres soucis.

C'est pourquoi la mère a été sanctifiée dès la plus haute antiquité.

Les philosophes, lorsqu'ils parlent de la mère, perdent leur austérité naturelle. C'est sur la mère que s'appuient les fondateurs d'empires; c'est à elle que s'adressent les moralistes et les réformateurs qui cherchent à rendre l'humanité meilleure. En l'honneur de la mère les poëtes chantent de glorieux hosannah, et

composent des litanies qu'on pourrait croire adressées à la divinité.

Quand les hommes pâlis par l'étude évoquent le passé pour oublier leurs fatigues, c'est l'image de leur mère qui rassérène leurs fronts. et la science qu'ils ont acquise avec tant de peine, ils lui en reportent l'honneur.

« Les hommes supérieurs, dit un historien, sont tous *les fils de leur mère;* ils en reproduisent l'empreinte morale aussi bien que les traits. »

Ces hommages, les femmes en sont glorieuses; elles savent que, malgré leur faiblesse, elles comptent dans la vie de l'homme; fières, elles sentent la vérité de cette parole d'une des leurs: « une mère qui élève bien ses enfants fait plus pour la moralité humaine que tous les livres du monde; voilà qui ennoblit singulièrement et relève sa mission[1]. »

[1] Frédérika Bremer.

?

J'aurai toujours devant les yeux un petit tableau d'une des dernières Expositions.

Dans le salon carré, sous une immense bataille, était caché un cadre grand comme la main, dont peu de gens, je crois, s'inquiétèrent.

La curiosité du public se tournait plus volontiers vers la fusillade, les blessés et les mourants, d'une si parfaite réalité qu'on croyait presque assister à une représentation du Cirque-Olympique.

A côté de cette bataille était un fameux portrait, celui de M. Pepinster, bourgmestre

à Bruxelles, peint de grandeur naturelle et tenant une tabatière à queue de rat ; mais la tabatière était traitée avec un art tellement merveilleux qu'elle valut à son auteur la grande médaille d'or de l'année.

Faisant face au bourgmestre à la tabatière, on voyait un tableau intitulé *le Secret*, qui conquit la faveur du public distingué. Il ne s'agissait rien moins que d'une jeune femme de chambre écoutant à la porte avant de porter une lettre qu'elle tient dans la main. Ce qui se passait dans la pièce voisine était un secret que l'artiste avait fidèlement gardé, et les connaisseurs qui firent le succès de ce petit drame en surent le plus grand gré au peintre : aussi fut-il décoré à l'issue de l'Exposition.

Tels furent les trois succès considérables de l'année 186.. La critique émit unanimement l'avis que l'école française était en progrès considérable ; mais personne ne songea au petit tableau modeste éclipsé par ces œuvres triomphantes.

II.

Dans un berceau, un enfant de quelques mois levait les yeux vers un hochet qu'agitait à ses côtés une petite fille.

Ce motif n'attirait pas les connaisseurs, et il était difficile, en effet, à la critique d'entrer dans des développements particuliers à propos d'un drame si simple : le profond étonnement d'un enfant emmaillotté !

Le hochet à grelots apparaissant aux yeux de l'enfant lui paraissait un objet d'une nature si particulièrement fantastique que dans son cerveau devait se dessiner un immense point d'interrogation. — Qu'est-ce cela ?

Le peintre, par un de ces bonheurs que trouve si rarement le pinceau, avait réflété le point d'interrogation dans les yeux de l'enfant. Cette expression de regard si délicate à traduire en peinture, l'artiste qui l'avait rendue sensible se nommait *Anker*.

La race germanique, qui d'habitude n'est

pas douée de puissantes colorations, les remplace par une observation douce et pénétrante qui manque aux artistes préoccupés plus particulièrement des jeux de l'ombre et de la lumière.

III.

Prodigue de son enthousiasme superficiel, le public a déjà oublié la bataille du Cirque-Olympique du salon carré, la tabatière à queue de rat du bourgmestre M. Pepinster, et l'élégant tableau à secret qui valut à son auteur d'être reçu chevalier dans l'ordre de la Légion d'Honneur; mais l'œuvre modeste à laquelle personne ne prenait garde, plus d'une mère la remarqua. Suivant elle, car la femme juge par le sentiment plus que par les lois de l'esthétique, c'était le tableau le plus intéressant du Salon que celui qui apprend à ceux qui ne savent pas lire dans les yeux de l'enfant les immenses curiosités qui y sont tapies.

POUVOIR DES IMAGES.

I.

Peu à peu l'enfant regarde avec plus d'attention. Dans la chambre de sa mère est suspendue une gravure de la Fuite en Égypte. Joseph, Jésus, la Vierge forment un groupe plein de tendresse; au fond, l'âne, repu près de la litière, jette un regard de commisération sur les fugitifs. La porte de l'étable ouverte donne passage aux rois mages qui viennent adorer Jésus.

Leurs riches costumes, leurs turbans, les présents d'or et d'argent qu'ils portent dans leurs mains semblent attirer particulièrement les yeux de l'enfant. Ce tableau, tous les matins il y jette un coup d'œil.

Bientôt, on donne à l'enfant des feuilles de soldats, tambour-major en tête. Ces images ont été achetées chez un petit papetier voisin qui vend encore, comme modernes, des soldats en culottes courtes, coiffés de chapeaux à cornes. Sur certaines feuilles se remarquent des timbaliers à cheval, des musiciens qui jouent du serpent et autres gothiques instruments du premier Empire ; mais le rouge et le bleu des colorations sont toujours vivaces, et l'enfant en est émerveillé.

Un jour qu'un bruit de cuivres et le roulement des tambours font vibrer les vitres, la mère ouvre la fenêtre pour montrer à l'enfant d'alertes régiments qui défilent dans la rue au son des fanfares. Le soleil, se mettant de la partie, pique de teintes lumineuses les casques et les cuirasses, le cuivre et l'acier.

Ces sonorités, cette lumière font que l'enfant agite ses bras, se penche pour mieux voir, pour mieux entendre.

Un autre jour, l'enfant est conduit à l'église pendant les cérémonies de la Fête-Dieu. La hauteur des voûtes du temple, l'odeur de l'en-

cens, les cantiques des jeunes filles, les fleurs lancées sous les pas du vieux prêtre soulevant le crucifix remplissent le cœur de l'enfant de félicités.

II.

Que deviendra l'enfant? s'est plus d'une fois demandé la mère, en veillant la nuit auprès de son berceau.

Heureux! Voilà son unique désir.

Elle n'a pas souci d'autre profession. La mère veut que son fils soit heureux, c'est-à-dire beau, bien portant.

Voici cependant que l'enfant babille. Il devient intéressant d'évoquer ses pensées. Son caquetage est si gai qu'on a plaisir à le faire parler.

A l'âge où les parents ne s'inquiètent pas encore de la carrière que suivra leur fils, l'enfant, lui, a trouvé sa vocation.

Il veut être général ou évêque.

Cette volonté naïve qui fait sourire les pères est un enseignement dont pourtant bien peu d'entre eux profitent.

Comme les animaux savent trouver en naissant les plantes nécessaires à leur nourriture. les enfants semblent avoir l'instinct de ce qui est utile à leur développement intellectuel.

Sous le coup du pouvoir des images un enfant veut être général ou évèque.

Si on avait placé sous ses yeux d'agréables tableaux de la vie des champs, il voudrait être agriculteur.

L'ENFANT AU JAPON.

De tous les peuples qui se sont rapprochés le plus de nous dans les dernières années, c'est le Japonais, qui, pendant des siècles, s'était dérobé aux yeux des Européens, cachant avec autant de soin sa civilisation que l'avare cache son trésor.

Ce peuple ne se doutait pas qu'il avait confié son secret à des images; sa langue était inconnue, mais l'image servait d'interprète. Quoique personne ne pénétrât dans l'intérieur des villes, les gravures d'Yeddo répandaient par tout le globe les mœurs et les coutumes, les superstitions et les croyances, l'aspect du

pays, les détails de la vie privée et publique des sujets des Taïcouns.

Un simple écran, par sa gaie coloration, nous dit ce que sont une mère et son enfant au Japon. La mère tient une fleur avec laquelle elle amuse le petit garçon. Au milieu de son jeu, il aura eu peur; il faut si peu de chose pour effrayer l'enfant. Peut-être une gaîté subite s'est-elle emparée de lui; il faut si peu de chose pour l'amuser. Par un mouvement charmant, il se jette dans les bras de sa mère, ferme un œil et ouvre l'autre, maintenant qu'il se sent en sûreté.

Et voilà comment, grâce à l'art, une Parisienne, jetant un coup d'œil distrait sur cet écran qui la protège contre la lumière, se laisse aller à des réflexions sur la vie de famille des peuples lointains, sur l'enfant, sur la mère qui l'aime, le distrait, s'amuse de ses malices et en prend soin comme en pleine civilisation.

UNE CHOSE QUI TOMBE.

Ils restent rarement en place les objets que touche la main de l'enfant : à tout instant les jouets et les poupées tombent comme entraînés par une puissance diabolique.

Cela ne tient pas seulement à la maladresse des enfants. Ce qu'ils jettent, ils le suivent des yeux avec une attention extrême, comme s'ils méditaient sur les lois du vide.

Il serait hardi d'affirmer qu'à l'exemple de Newton les enfants conçoivent l'idée de la gravitation universelle à propos d'une chose qui tombe ; mais le sifflet, la poupée, la trom-

pette, l'animal que tout à l'heure ils tenaient à la main et qui gisent maintenant sur le plancher, sont déjà pour les enfants, à peine âgés de quelques mois, des sources de profondes réflexions.

II

CE QU'IL IMPORTE

DE

FAIRE CONNAITRE AUX HOMMES

UN PEU DE MORALE ET DE PHYSIOLOGIE.

Les législateurs de l'antiquité, pour enlever aux citoyens la vue pénible qu'inspirent les infirmités naturelles, faisaient mettre à mort les nouveau-nés offrant quelques traces de difformités. Aussi voit-on rarement dans les œuvres artistiques d'Athènes et de Rome trace des laideurs que se plaisent à étaler les époques modernes.

Les Américains font, on le sait, des expositions publiques à la suite desquelles les *babys* les plus roses et les mieux constitués obtiennent des prix.

Entre la civilisation païenne et la civilisa-

tion chrétienne il y a une sorte de rapprochement, quoique les moyens soient tout différents.

Si on écarte la grossièreté de semblables exhibitions qui ravalent la nature humaine en assimilant l'enfant aux animaux exposés dans les concours agricoles, il est certain que l'Américain, qui ne sépare pas l'utilité de la beauté, veut imprimer dans l'esprit des mères et des nourrices l'idée de l'importance que la nation attache au développement physique de l'enfant.

Mais il ne s'agit pas seulement d'avoir soin du nouveau-né, de le dérober aux influences pernicieuses des saisons, de le protéger contre les maladies. Quelques soins qu'on apporte en Europe à l'enfant, s'il est « mal venu, » malingre ou rachitique, ni la nourriture, ni les précautions de la mère ou de la nourrice ne dénoueront les liens qui enveloppent trop d'enfants à leur naissance et les garrottent toute la vie.

Ce que voyant, des esprits aventureux proposèrent divers systèmes pour affranchir l'humanité du cortége d'arrêts de développement,

de laideurs, de maladies que de mauvaises fées semblent imposer à la naissance de certains enfants.

Il était facile, suivant ces médecins, de doter à volonté l'enfant de beauté, de santé, même de génie.

Un père souhaitait avoir pour fils un grand compositeur, un philosophe ou un général, la recette lui en était donnée plus facile que s'il s'agissait d'en faire un employé.

Les intentions de ces réformateurs étaient bonnes ; leurs moyens aussi baroques que le nom dont ils décoraient leurs systèmes [1].

J'ai également le mien ; il est peut-être naïf, il me revient sans cesse à l'esprit quand je rencontre des enfants pâles, étiolés, souffreteux, qui ne sont pas la gloire des hautes classes parisiennes.

La société d'aujourd'hui, je parle plus particulièrement de la bourgeoisie riche, devrait produire plus de ces beaux enfants dont se préoccupe à juste titre l'Angleterre ; mais il

[1] Voir la *Callipédie*, la *Puériculture*, la *Mégalanthropogénésie*.

faudrait que les conditions du mariage, tel qu'il se pratique d'habitude, fussent profondément modifiées.

Ce ne sont pas les coureurs de dot qui améliorent la race humaine. Ceux-là qui cherchent une femme avec de l'argent risquent fort de trouver de l'argent sans femme. L'homme qui épouse, les yeux fermés, cinq cent mille francs de dot, oublie trop souvent qu'il doit ajouter à ce chiffre un million de déceptions. A de telles unions basées exclusivement sur la fortune on ne peut appliquer le mot: Croissez et multipliez. Les écus, peut-être, les enfants pas.

Un être usé par les plaisirs devrait-il représenter le mari qu'attend une jeune fille qui n'a commis la faute que d'être une riche héritière?

A défaut d'amour, je voudrais plus de sympathie entre les époux. La coutume de fiancer deux jeunes gens était bonne, et il est fâcheux qu'elle soit passée de mode; même dans les désordres de jeunesse auxquels échappent bien peu d'hommes, une place, si petite qu'elle fût, était réservée dans le cœur du

jeune homme à celle qu'il avait connue pure et jeune ; certains, à ce souvenir, puisaient une force qui les aidait à combattre leurs passions et à triompher des difficultés de la vie.

Pour changer les conditions actuelles du mariage, l'apport de deux fortunes n'est pas indispensable. A quoi bon? Il y en a une de trop. Une balance plus équitable entre la richesse et la pauvreté rétablirait l'équilibre. De même qu'un habitant des villes doit plutôt chercher une femme à la campagne, de même il serait à souhaiter que l'héritier d'une grande fortune appelât à lui une jeune fille qui n'a rien, comme une jeune fille riche épouserait un homme pauvre.

Les croisements de dots valent les croisements de races.

Mais avant tout l'amour, l'amitié, des sympathies communes devraient déterminer les mariages, et du jour où les qualifications de *raison*, de *convenances*, d'*intérêt*, seront effacées du dictionnaire de la bourgeoisie, de la plupart des unions résulteront de beaux en-

fants, c'est-à-dire la joie, l'orgueil et le bonheur des parents.

Un illustre physiologiste, Burdach, n'était pas éloigné de ces idées lorsqu'il écrivait : « Quand les parents ont de l'aversion l'un pour l'autre, ils produisent des formes désagréables; leurs enfants sont moins dispos. »

UNE AFFAIRE.

Une banalité que l'histoire suivante. On l'a racontée mille fois; on ne saurait trop la redire.

J'ai connu un jeune homme employé dans les bureaux d'une administration de province. Ses appointements étaient minimes, sa situation médiocre; il ne pouvait arriver à la fortune que par un de ces hasards inespérés qu'invoquent tant de gens tous les jours. Et cependant il songeait sans cesse à l'argent: c'était chez lui une idée fixe que d'abandonner l'emploi modeste qui ne pouvait le conduire à une meilleure situation qu'après de longues années.

D'autres plus patients eussent attendu : lui était pressé de jouir ; il avait des goûts luxueux, et c'était avec l'ardeur d'un chasseur poursuivant le gibier qu'au bal de la préfecture il promenait des regards curieux sur les banquettes où s'étagent toujours un certain nombre de filles à marier.

Parmi ces héritières, il en était une qui avait coiffé si profondément sainte Catherine qu'il était douteux qu'elle pût jamais retirer le bonnet.

Elle avait vingt-neuf ans ; elle était maigre, verte plutôt que pâle, rechignée et peu avenante.

Malgré sa fortune, les plus enragés coureurs de dot avaient reculé devant cette maigreur et cette pâleur. Des épaules déprimées, des pommettes saillantes, un teint luisant, des lèvres pâlissantes n'offraient rien d'engageant.

Il y avait pourtant sur la banquette, à côté de la fille immariable, six cent mille francs de dot et des espérances à courte échéance.

Ces détails n'étaient ignorés de personne et l'héritière ne s'en morfondait pas moins.

Le jeune homme, qui désirait « faire une affaire, » se mit en avant. Il était seul : ses hommages n'en parurent que plus délicats.

Il épousa les six cent mille francs.

Voilà un homme qui a réalisé ses rêves, qui nage dans le luxe. Pour faire oublier son ancienne position, il donne des fêtes qui éclipsent celles de ses supérieurs.

Au bout d'un an, la jeune femme devint grosse; l'enfant mourut au bout d'un mois.

Dans l'hôtel des nouveaux époux on faisait de la nuit le jour; les bals succédaient aux dîners, les soupers aux bals.

Les médecins déclarèrent qu'il fallait plus de repos à l'héritière. Elle redevint grosse; l'enfant ne vécut que six mois.

La mère, à la suite de ses couches, était devenue d'une faiblesse extrême. Les eaux furent ordonnées pour réparer ses forces. En effet, l'année suivante, naquit un troisième enfant, chétif et malingre comme celle qui lui avait donné le jour.

Qu'importe! Il vivait. Le père se prit à l'adorer et à passer tous ses caprices à l'enfant

pâle; mais ni les soins ni les attentions de tout instant ne suffirent contre un épuisement qui minait l'enfant et que la médecine ne parvenait pas à combattre.

L'enfant mourut au bout d'un an. Il n'y avait pas de séve en lui. Pourtant son père était plein de vitalité; mais la mère!

Sept nouveau-nés, la fièvre les toucha successivement de son aile, et ces sept visites de la mort qui ne se lassait pas de frapper à la porte entouraient le cœur du père d'un crêpe épais.

Comme à cette heure il eût abandonné avec joie les six cent mille francs de l'héritière pour reprendre place à son modeste pupitre d'employé! Comme il eût été heureux si une femme de sa condition, sans fortune, mais fraîche et bien portante, l'eût attendu le soir, un enfant souriant au bras!

Maintenant il se repentait d'avoir engagé sa vie, lié à jamais sa destinée à une riche héritière, déshéritée de la maternité!

Pourquoi avait-il voulu « faire une affaire? »

Il y a longtemps, malheureusement, que les hommes raisonnent de la sorte.

« Quand on veut avoir des chiens ou des chevaux, disait dans l'antiquité le poëte Théognis, on choisit les meilleures races ; mais quand il s'agit de chercher une femme ou un mari, on prend ce qu'il y a de pis, pourvu qu'il y ait de l'argent. »

CATON.

Une des plus austères figures de l'histoire est celle de Caton l'Ancien.

Ce vieux Romain, soucieux de la gloire de son pays, s'inquiète à juste titre des mœurs de son temps. Il pressent que dans les flots de la décadence vont s'engloutir les traditions du passé.

Il est plus que Caton l'Ancien, il est un des derniers antiques, et, quand on passe dans un musée devant cette grave figure, on est tenté de se découvrir.

De l'écrivain il ne reste rien qu'un petit traité *De re rustica*, témoignant des aspirations d'un mâle esprit opposé à l'amollissement du séjour des villes. Sans doute il est fâcheux que ses lettres intimes aient été détruites, le fonds de la morale antique serait enrichi de plus d'un enseignement ; mais il est dans la vie de Caton un trait qui, pour moi, le peint mieux que le récit de ses guerres, de ses conquêtes, de sa vie publique.

Conquérants qui suivez sur une carte combien d'hommes sont nécessaires pour ajouter une lieue de territoire à l'empire que vous gouvernez, philosophes qui recherchez l'origine des choses, poëtes qui pâlissez sur vos œuvres, vous tous qui courez après la gloire ou la fortune, dites si vos victoires, vos succès, vos triomphes, vos richesses valent le spectacle que se donnait Caton l'Ancien :

« Lorsqu'il eut un fils, dit Plutarque, jamais affaire, même la plus pressée, à moins qu'il ne s'agît d'un intérêt public, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme au moment où elle lavait et emmaillottait son enfant. »

Sans doute Caton, face à face avec le spectacle des soins maternels, se demandait quelle destinée allaient créer à son fils les Parques chargées de filer la vie des hommes.

LA GYMNASTIQUE DE CABINET.

C'est une invention moderne, consistant en boudins d'acier flexibles, que tous les matins d'honnêtes célibataires s'attachent aux bras et aux jambes, à l'âge où les articulations commencent à manquer de ressorts : et le spectacle n'est pas médiocrement divertissant de voir ces patients, geindre et suer, faire des efforts inouis pour rompre, plier, donner du jeu aux omoplates, aux biceps et accomplir les prescriptions de l'inventeur du procédé.

Un certain nombre de gens se sont affolés de ces hygiéniques boudins d'acier, qu'ils relèguent dans un coin de leur cabinet au bout

d'une huitaine. Autant vaudrait, comme un vieux cheval, tourner la meule dans une tannerie.

Il est une autre gymnastique de cabinet plus attrayante, et je la recommande aux célibataires. Qu'ils se marient, s'il en est temps encore, pour avoir des enfants sains et se donner la jouissance de les élever : le matin, s'ils veulent donner quelque excitation à leurs muscles, ils joueront avec leurs enfants. Ce sont des occupations d'un tout autre intérêt que celles des boudins d'acier.

Il n'est pas de jeux de paume, d'exercices d'équitation aussi salutaires que de jouer avec ses enfants. Henri IV était fort occupé; cependant tous les matins, suivant le rapport du médecin Héroard, il passait une heure à se divertir et à divertir son fils par des jeux semblables.

Il est peu de besogne pressante qu'on ne laisse de côté à la vue d'un enfant. Jouer en sa compagnie est à la fois un repos, une diversion; l'esprit se détend, le corps y gagne autant que le cœur. L'homme se sent redeve-

nir jeune en évoquant le souvenir d'autrefois. Le père qui joue avec ses enfants est doublement père.

A l'époque où j'étudiais plus particulièrement les animaux, je remarquais l'utilité d'un petit chat qui, sans s'inquiéter de l'assoupissement de son père et de sa mère, gambadait follement sur leur corps, les léchait assez longtemps pour exciter leur système nerveux et sautait sur leur queue jusqu'à ce qu'il eût entraîné le chat et la chatte à prendre part à ses élans de gaîté.

Cet enseignement donné par les animaux vaut bien la gymnastique de cabinet.

DE L'ÉDUCATION ANTÉRIEURE.

L'enfant dans le sein de sa mère ne se nourrit pas seulement ; déjà il subit sa part des sensations extérieures, et, comme il a besoin de n'être pas impressionné trop vivement, c'est à la mère que les impressions désagréables doivent être épargnées.

Si l'homme, pendant la grossesse de sa compagne, était convaincu des influences physiques et morales que ressent l'enfant, il prendrait garde à chacun de ses actes et s'efforcerait d'adoucir son humeur.

Un éclat de voix subit et colère, c'en est assez pour faire tressaillir l'enfant, ébranler

peut-être à jamais son système nerveux si délicat. En voilà pour la vie. Quand il le faudrait fort pour prêter appui à un esprit sain! Hésiode conseillait de ne point engendrer d'enfant quand on avait assisté à des funérailles, mais bien après avoir entendu une comédie joyeuse.

Un tel avis trouve encore une application plus directe pendant la conception. La mère ne devrait pas fréquenter les spectacles de drames ou de comédies larmoyantes. Ces personnages qui, ne sachant pas supporter leurs douleurs, se tuent ou en tuent d'autres; ces femmes dont la passion est inassouvie, sont déjà d'un intérêt médiocre alors, qu'en pleine santé, on perd son temps à écouter leur verbiage.

Comme une union intime de l'âme de l'enfant existe avec celle de la mère, et que toute impression se communique aux deux êtres si étroitement soudés, c'est la joie, la bonne humeur qu'il est bon d'évoquer pour égayer ces âmes.

La tranquillité du foyer, la vie en plein air

autant qu'il se peut, sont salutaires et préférables pour l'enfant qui est à naître.

Autant que possible aucun souci de la vie matérielle ne devrait pénétrer à l'intérieur, alors qu'échappé au tracas des affaires le mari revient près de sa compagne.

La musique, d'agréables lectures à deux conviennent encore à l'enfant. Il écoute, il entend : déjà il profite dans le sein de sa mère.

C'est ce qu'un écrivain a appelé ingénieusement l'*éducation antérieure*.

LE NAIN ET CHARDIN.

Au dix-septième et au dix-huitième siècle certains artistes, pour la première fois en France, trouvèrent dans la vie de famille des sujets intéressants que l'art avait jusqu'alors laissés de côté, l'histoire et la mythologie étant la principale préoccupation.

Sous Louis XIII, les Le Nain, trois frères dont la vie modeste a préoccupé les historiens de l'art, peignent la vie des gens de campagne tels qu'ils sont, c'est-à-dire pauvres et résignés.

Sous Louis XV, alors que l'art semble bien plus une imitation des décors de l'opéra qu'une interprétation de la nature, Chardin est touché

par la vie des bourgeoises de son temps, qui aiment leurs enfants, se plaisent *à les faire beaux*, et leur communiquent le bien-être et le bonheur.

Plus d'austérité ressort de l'œuvre des Le Nain, plus de charme des peintures de Chardin.

Chez les premiers, l'enseignement est donné par le père; chez le second, par la mère. La femme n'apparaît qu'au second plan des toiles des Le Nain: c'est la ménagère de l'ancienne France, brave, dévouée, travailleuse, se contentant dans la famille d'un rôle effacé, et servant, droite, les hommes à table pendant qu'ils mangent. Chardin traite la femme en maîtresse de maison, la relève: elle seule est chargée de l'éducation des enfants, et dans les intérieurs de l'ami de Diderot on ne voit aucun homme.

Malgré la teinte grave répandue sur les toiles des Le Nain, il ne faut pas croire que l'enseignement des enfants soit dur. Ce sont de petits paysans qui, libres de leurs actes, ont couru tout le jour au soleil, se roulant dans la poussière, dénichant des nids: cela se voit

à leurs pieds nus, à leurs habits déchirés. Quand vient le soir, ils entourent le grand-père et lui demandent de jouer un air de musette.

Chardin, au contraire, peint d'heureuses mères travaillant à rendre leurs enfants propres. Du linge blanc, un ruban font les frais de ces toilettes. Une certaine aisance règne dans ces intérieurs : tout reluit dans la maison, les meubles de la salle à manger, les cuivres de la cuisine ; le linge est blanc, et les petits bonshommes qui se rendent à l'école traversent les rues avec des habits irréprochables de propreté.

Chez les deux peintres, les enfants sont jolis de cette beauté que communiquent le bonheur, les soins domestiques, l'affection des parents. Ils sont aimés, et il est peu de maîtres dans les écoles précédentes qui nous montrent de telles gentillesses affirmées si fréquemment et dans tant de toiles différentes.

Ces peintures, l'ancienne France les répandait par la gravure dans tous les ménages ; elles avaient leur action lente mais profonde sur l'homme, sur la femme, sur les enfants eux-

mêmes. Un enseignement constant ressortait de ces modestes cadres de bois noir, qu'il serait à souhaiter de voir accrochés encore dans les appartements des classes moyennes.

Quelques notions d'art sain sont déjà désirables pour tous; mais, si à cette forme modeste du beau, telle que l'ont rendue les peintres de genre, on joint la touchante représentation de la vie intérieure, il n'est pas d'être qui, à la longue, n'en subisse la douceur, le contentement, la tranquillité et le charme.

LE VIOLON ROUGE.

Il semble que rien, pour ceux que les arts remplissent de jouissances, ne surpasse les harmonies d'Haydn et de Beethoven, de Mozart et de Weber.

Le calme de la vie champêtre, le pathétique, l'amour et les sonorités au fond des bois, les maîtres allemands les ont rendus de telle sorte et avec tant de variété, qu'il est difficile d'ajouter de nouvelles vibrations à celles mises en jeu dans leurs œuvres.

Et cependant les tendresses et les mélancolies de ces grands compositeurs sont dépassées par les diaboliques sonorités que, pour la pre-

mière fois, un marmot tire d'un violon rouge dont il râcle les cordes.

Cela, ô supplice épargné aux damnés dans les flammes, peut crisper les nerfs des gens qui n'ont pas d'enfants. Le père et la mère n'ont jamais rêvé une plus délicieuse musique.

L'ENFANT EST UNE PURIFICATION.

Il arrive qu'une jeune fille maladive puise dans le mariage une amélioration à son état de langueur. Parfois même la femme mariée reste délicate jusqu'avant la maternité ; seul, le travail de l'enfantement opère une heureuse diversion : des poitrines délicates, qui exigeaient d'incessants ménagements, se sont raffermies à la suite des fatigues de la conception. Par un phénomène physiologique, l'enfant, tout en absorbant une part de la nourriture de sa mère, lui a communiqué une sorte de nouvelle vie. Ce qui semblait dangereux est devenu, grâce à la nature, un réconfortant.

Avec l'enfant disparaît le principe de souillures qui viciaient la santé de sa mère.

Les mêmes souillures, mais morales, s'échappent également du père, à peine l'enfant a-t-il poussé son premier vagissement.

Existe-t-il un cœur de fer, une nature assez flegmatique pour brider son émotion lorsque l'enfant apparaît à la lumière? Sa bienvenue est saluée par un flot de larmes qui s'échappe des yeux du père, si rebelle qu'il soit à toute émotion. Larmes spontanées qui jamais n'ont coulé si douces et si rafraîchissantes, larmes qui amollissent le cœur le plus dur et avec lesquelles s'échappent les mauvais sentiments[1].

— Il est meilleur que je ne croyais, pense la mère émue par les larmes de son époux. Et elle oublie le joug qui la fait plier sous la volonté de cet homme en qui elle est heureuse de retrouver des traces d'attendrissement.

[1] « A mesure que viennent ces beaux enfants, dit l'Indien Barabhouti, ils attirent vers eux notre âme endurcie par les années, comme la baguette d'aimant attire une masse de fer. »

C'est à cet instant que l'homme, si fier de ses droits, juge de l'étendue de ses devoirs. Jusque-là il se peut qu'il n'y ait pas songé ; la lumière se produira spontanément dans son esprit.

Ce n'est pas seulement un enfant qui naît, mais le devoir. L'enfant apporte avec lui le chaînon qui désormais relie l'homme à la société. Le plus jaloux de son indépendance perd forcément de son égoïsme ; déjà le mariage lui avait enlevé ce *moi* dangereux ; l'enfant le fait penser au mot : *nous*.

Pour se plier aux exigences de la société, il faut conquérir l'humilité, devenir meilleur. Toute arrogante individualité doit disparaître ; c'est l'enfant qui opère l'extirpation d'une malsaine satisfaction de soi-même, et je connais peu d'hommes qui, purifiés à cet instant de la vie, ne sentent poindre en eux le sentiment de la famille.

LES ENFANTS, RICHESSE DE LA MAISON.

C'était un des dictons de l'ancienne France et il fut répandu longtemps jusqu'à ce que la théorie de l'anglais Malthus, qui voyait dans l'accroissement de la population un principe de misère, fît fortune dans les grandes capitales où le luxe, les plaisirs et les jouissances avaient force de loi : les maris n'eurent pas de mal à persuader aux femmes combien l'économiste avait raison, à celles-là même dont les mères, un siècle auparavant, s'étaient remises, grâce à l'enseignement d'un philosophe, à allaiter leurs enfants.

Faut-il attribuer aux enseignements d'un

économiste, quelque influence qu'il exerce sur son temps, une portée assez grave pour que tout à coup la population diminue sensiblement ?

L'anglais Malthus a-t-il pu détruire tout à coup l'enseignement des législateurs, des philosophes, des poëtes de toutes les époques ?

La dépopulation de la France doit être attribuée au luxe moderne, au désir de s'enrichir promptement, en même temps qu'aux difficultés de la vie dans les grands centres.

Le spectacle des plaisirs des riches est presque aussi malsain que de trop fréquentes visites aux maisons d'aliénés. Combien de gens modestes souhaitent de goûter aux jouissances des gens favorisés par la fortune, ceux-là qui regardent l'enfant comme un assujettissement, une gêne !

Des hautes classes, cette fâcheuse façon de voir est descendue aux moyennes. Il faut de la place, de l'air pour l'enfant. L'ancien logement ne suffit plus. Les êtres ordonnés calculent ce que coûte un enfant, et c'est plutôt un complice qu'un satirique qui a mis dans la

bouche d'un de ses personnages, à la Comédie-Française, la conséquence d'un budget qui permet au jeune ménage d'avoir un enfant. — Maintenant, dit dans son langage bourgeois un personnage plein d'ordre :

Nous pouvons nous payer le luxe d'un garçon.

Que l'enfant boive le lait de sa mère ou d'une nourrice, il a déjà un compte ouvert sur le registre du *Doit et Avoir*. Il devient une ombre dans le budget. S'il en naissait deux, trois, quelle série de points noirs à l'horizon ! Quelle brèche à la fortune ! Il faudra travailler dix ans, quinze ans de plus pour ses enfants ! Beaucoup de parents calculent : Vraiment est-il désirable de donner la vie à des infortunés qui eux-mêmes passeront plus tard par ces misères ?

Des capitales, ce raisonnement s'étendit aux villes, des villes aux villages mêmes où jadis un enfant qui naissait était salué avec joie comme apportant un bras de plus à l'agriculture[1].

[1] La pluralité et compagnie des enfants, disait Montaigne, c'est un agencement de ménage, ce sont autant de nouveaux outils et instruments à s'enrichir.

J'ai entendu ce mot adressé à un père qui passait chaque année quelques mois à la campagne et s'était fait remarquer des paysans par la bonne humeur de l'enfant âgé de quelques mois. On ne pouvait se lasser de l'admirer; on arrêtait le père à son passage.

— Le bel enfant! s'écriait une paysanne. Ah! Monsieur, n'en ayez pas d'autre, c'est trop cher!

Tel est le mot dans sa crudité : *N'en ayez pas d'autre, c'est trop cher!*

La paysanne n'avait pourtant pas lu Malthus; mais ce courant morbide qui circule dans l'air n'est pas absolument particulier à la France. Il s'est répandu jusqu'en Amérique, dans le pays jadis si prodigue d'enfants, aujourd'hui qui vise à l'économie.

— *Elles ne veulent pas être mères!* s'écrie avec indignation Hepworth Dixon, l'auteur du livre de la *Nouvelle Amérique.*

Dans les États où le mouvement intellectuel s'est développé, à New-York, à Boston, le voyageur anglais constate que les femmes se révoltent contre la maternité.

— Les enfants, disait une Américaine à Dixon, prennent à la mère tout son temps, détruisent sa beauté et lui gâtent la taille; ce sont des destructeurs abominables.

M. Hepworth Dixon est d'un pays fertile en enfants où l'homme croit avec le poëte arabe que

> La meilleure des femmes est celle
> Qui porte un fils dans son sein,
> Qui en conduit un par la main,
> Et dont un autre suit les pas.

L'Anglais fit une enquête dans les salons de New-York et posa quelques questions discrètes.

Ici, quoique les résultats soient identiques, l'enseignement malthusien n'a rien à voir; c'est affaire de coquetterie.

Question de modes ou de doctrine, peu importe, les statisticiens s'en sont émus; ils constatent que la France se dépeuple considérablement, et un mémoire lu à l'Institut contient des chiffres significatifs :

Sur cent ménages dans le 9e arrondissement (quartier de l'Opéra), on compte cent trente-quatre enfants.

Sur cent ménages dans le 19e arrondissement (hauteurs de Belleville), on compte trois cents enfants.

Le même courant d'idées qu'en Amérique a produit en France l'absence du sentiment de la famille.

Il semble que les gens aisés méconnaissent l'impression salutaire et morale produite par l'enfant. Il faut donc sans cesse remettre sous leurs yeux les bienfaits que le nouveau-né apporte aux classes modestes.

L'enfant est la force des faibles, la richesse des pauvres.

Combien de pauvres gens abattus, découragés, ne se sentant plus la force de lutter, ont puisé des forces dans la venue d'un enfant! La faiblesse a ranimé la faiblesse.

Chaque jour ce petit être forge une nouvelle maille aux liens qui resserrent la famille. Il faut travailler pour l'enfant qui se développe; l'homme rougirait d'être au-dessous de la mère qui, nuit et jour, déploie tant de courage près du berceau.

Voilà de nouveaux devoirs contractés par

l'homme envers celle qui a ranimé le foyer de son courage.

Si quelques brouillards de déception emplissent le cœur de l'homme, ils sont presque aussitôt dissipés par les rayons de ce soleil, les sourires de l'enfant.

Le courage revient : le courage, c'est la fortune. Quel excitant que la vue d'un petit être qui sans cesse sourit et semble dire au père : — Travaille pour conserver ma gaîté, ma santé !

L'homme sent alors se développer en lui des forces inconnues. Une vie nouvelle commence, toute de labeur et de dévouement, dont chaque acte est payé par des applaudissements intérieurs. Et ce réconfortant, qui l'a donné? L'enfant, la mère. Voilà deux tendresses dont les rayonnements bienfaisants pénètrent jusqu'au cœur.

Le travail amène l'aisance.

Cette aisance due à la mère, à l'enfant, remplit le cœur d'une douce satisfaction. Quand de tendres émotions emplissent le cœur, la vie est suffisamment occupée.

Avais-je raison de dire que l'enfant est la

richesse d'une maison, même aujourd'hui, même aux époques les plus difficiles?

Bernardin de Saint-Pierre parle de la corruption des sociétés : « Ce sont, dit-il, les enfants qui l'éloignent en y apportant des âmes neuves et innocentes. Il faut de longs apprentissages pour leur faire naître le goût de nos passions et de nos fureurs. »

Et il termine par cette belle image : « Les générations nouvelles ressemblent aux rosées et aux pluies du ciel, qui rafraîchissent les eaux des fleuves, ralenties dans leur cours et prêtes à se corrompre. »

LE CHAT DE PLATRE.

I.

Plus blanc que la neige, tacheté de noir, les pattes couleur de safran, sur la poitrine un nœud vert reliant deux hampes de drapeaux dont l'étoffe tricolore ressort sur le fond pâle du cou, tel est le chat de plâtre. Une bande de vermillon pur dessine la bouche, l'extrémité des oreilles et le tour des prunelles : deux sourcils en *s* partent du coin de l'œil et remontent en serpentant jusqu'à la racine des oreilles; mais surtout trois grosses mouches noires posées sur le front et les joues font de l'animal un être aussi étrange qu'un clown anglais.

Accroupi sur son train de derrière, le chat offre une masse blanche avec des tatouages rouges, noirs, jaunes et verts semblables à ceux qu'emploient les peuplades barbares pour la décoration de leurs idoles.

L'Inde et l'Égypte anciennes, la Chine et le Japon n'ont rien produit de plus fantastique que le chat de plâtre qui eût fait rêver Hoffmann.

II.

Dans une maison de campagne de la Picardie, ce chat posé sur une étagère au premier étage d'un vieil escalier, m'apparut comme une révélation. Pour fêter mon arrivée, on l'avait placé en face de la porte de ma chambre.

Il faut que l'étrange me suive partout.

Je ne pouvais entrer ni sortir sans avoir le regard frappé par les barbes noires de l'animal, son collier rouge, ses drapeaux sur la poitrine et sa blancheur funambulesque.

J'allais me reposer au village, respirer l'air

pur, rafraîchir mes yeux de verdure et d'eaux jaillissantes, écouter le chant des oiseaux, me promener dans des chemins verts, et à tout instant je me trouvais face à face avec un animal apocalyptique, fantasque comme ceux des *Bestiaires* du moyen âge.

III.

L'enfant a peut-être plus que l'homme le sentiment du bizarre : ce sentiment naît surtout de la simplicité des colorations prismatiques, appliquées à des objets en relief.

L'*harmonie*, l'enfant ne sait pas ce que c'est. Rouge, jaune, vert, lui suffisent. Aussi les yeux de l'enfant furent-ils attirés encore plus vivement que les miens par le chat de plâtre. Il tendait sans cesse les bras vers cette sculpture étrange et poussait de vifs cris d'enthousiasme en face d'une œuvre qui lui semblait le triomphe de l'art.

Et moi, je pensais : Regarde, cher enfant,

le chat de plâtre. Que ses voyantes colorations égaient tes yeux. Mais fasse le ciel que plus tard des sens trop délicats, portés à la bizarrerie, ne te poussent pas à la recherche de semblables œuvres! Le culte de l'étrange est mauvais. Et si tu te rappelles la maison du chat de plâtre, pense plutôt aux ombrages qui protégeaient tes yeux, aux sources qui s'échappaient de la montagne pour serpenter à travers les jardins; songe au riant paysage qui t'entourait, aux champs de blés courbés par le vent, aux douces collines succédant aux vallées, aux peupliers des côteaux voisins, et à ce grand agitateur, le vent, qui animait la nature et offrait à tout instant des tableaux bien autrement intéressants que ceux qui sont entassés dans les Musées!

NUIT D'HIVER.

Le ciel était sombre, couleur d'encre, traversé par de lourds nuages d'un blanc sale, qui semblaient des amas de laine chargés de suint et de graisse. De rares étoiles ne projetaient qu'une lueur indécise. Paris était la proie de l'ombre; des gris brumeux enveloppaient les monuments comme dans de vieilles housses.

La lune, d'habitude, trace des lignes droites et inflexibles qui semblent dire à l'ombre : « Tu n'iras pas plus loin! »

Ce jour-là, la lune s'était retirée derrière les nuages, craignant d'engager avec l'ombre une lutte inutile.

Le long des quais, le gaz était lugubre : de pâles lueurs ne réussissaient pas à chasser les vapeurs épaisses amoncelées autour de chaque lanterne.

Un homme marchant à pas lents et irrésolus s'accouda sur le parapet du pont et, longuement, regarda la place où coulait l'eau.

Des vapeurs grisâtres remplissaient l'espace qui sépare le pont de la Seine : rien n'eût annoncé que l'eau coulait sous les arches sans les soubresauts des poissons qui venaient à la surface et se rejetaient aussitôt dans le lit de la rivière.

Quelque brisement intérieur abattait l'homme et le tenait affaissé sur le parapet. Il était arrivé là, sans savoir où ses pas le portaient, en proie à quelque triste irrésolution ou plutôt à quelque sombre résolution.

Un passant attardé rencontrant l'homme n'eût pas eu peur, mais pitié.

Il faisait froid ; l'inconnu ne sentait pas le froid. Un reste de volonté fit pourtant qu'il quitta le pont pour descendre sur la berge.

Là sont amarrés de lourds bateaux de char-

bon qui restent la nuit sans garde. Une planche sert de passerelle pour communiquer du quai à ces bateaux.

L'homme traversa la passerelle. A l'avant du bâtiment est une sorte de cabine. L'homme passa. Il eût pu se garer du froid dans cette cabine; il alla à l'arrière du bâtiment.

On eût dit que l'inconnu cherchait à se rapprocher de l'eau, qu'il voulait voir de près les vagues clapotant contre les flancs du bateau. En effet. il se pencha vers la Seine comme pour en mesurer la hauteur. Puis il jeta son chapeau sur le charbon, dénoua sa cravate et ôta son paletot.

Ce n'était pas un vagabond en quête d'un asile. L'homme cherchait le repos dans le lit de la Seine. Sa volonté était revenue, sa dernière : volonté mêlée de lâcheté, une volonté cependant.

Bien des êtres se raccrochent à l'espérance en ce moment suprême. Ceux qui ont des parents pensent à leurs parents; les malheureux sans famille songent à leurs amis. Un dernier examen de conscience se fait. qui de l'enfance

va à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge mûr, de l'âge mûr à la fatale résolution. On regrette toujours quelqu'un ou quelque chose sur cette terre, si aride qu'elle paraisse. Il n'est pas, même dans les existences les plus douloureuses, de jour sans une éclaircie de soleil. Quelque chose a été bon et réconfortant par hasard. De certains souvenirs il reste un parfum pénétrant; et si le fardeau de la vie a pu paraître lourd, d'autres l'ont également porté, même les plus heureux.

Une voix suprême fait entendre en ce moment de sévères paroles. Le destin a été contraire; mais l'homme avait des armes à sa disposition pour le combattre. A-t-il lutté avec le courage que nécessite la bataille de la vie?...

Se sentir être et dans un moment n'être plus cause de l'appréhension aux plus décidés. Et si une vie mal employée, des passions dévorantes, des chagrins persistants, le corps flétri, la volonté usée, les tourmentes du cerveau poussent à un sombre dénouement, il en est peu à qui la pensée de Dieu ne re-

vienne, qui leur fait prier le ciel de leur pardonner.

Ainsi se déroulait le passé de cet homme, sans courage pour recommencer une vie qui pourtant tous les jours doit se recommencer.

Honteux de sa faiblesse, en ce moment l'homme jetait à l'eau la coiffe de son chapeau, ne voulant être reconnu de personne.

Un léger bruit se fit entendre du côté de la passerelle, qui fléchit sous un pied hésitant.

Quelqu'un traversait la passerelle. Le cœur de l'homme se serra.

Sensation étrange que celle de la peur chez un être qui ne tient plus à la vie!...

Ces bateaux servent parfois, la nuit, de refuge aux gens poursuivis, aux voleurs qui y cachent leur butin.

L'homme n'avait rien à donner, rien à perdre, et il devenait lâche au moment de se trouver en face d'un rôdeur de nuit! Pour ne pas être vu, l'homme baissa le corps et s'étendit sur le charbon, relevant avec précaution la tête pour suivre les mouvements de l'inconnu qui arrivait.

Devant la cabine du bateau, l'ombre s'arrêta. Puis un instant de silence, troublé bientôt par des sanglots qui firent à la fois mal et bien à l'homme : mal, parce qu'il jugeait maintenant qu'il était d'autres souffrances aussi vives que les siennes ; bien, parce que ces larmes trouvaient un écho dans son cœur qu'il pensait desséché.

L'homme prêta une oreille attentive : les sanglots avaient cessé.

Mais le vent qui soufflait apporta ces paroles :

« Adieu ! mon âme, adieu ! »

Ce fut tout. Une ombre se dressa hors de la cabine, reprit le chemin de la passerelle et disparut dans la brume.

En ce moment l'homme avait puisé assez de forces intérieures pour remonter le courage d'un être plus malheureux que lui. Il se sentait propre à réconforter le cœur de celui qui paraissait son compagnon d'amertumes, et la vision s'était évanouie !

Cette dernière consolation manquait à sa fin. Il eût été si doux, avant de quitter la vie.

d'apporter quelque consolation à un cœur d'où s'échappaient de si pénétrants sanglots!

Tout à coup de la cabine partit un vagissement d'enfant.

L'homme se leva, courut à la cabine, où dans un coin, enveloppé dans ses langes, gisait un nouveau-né abandonné.

Il n'est pas de père qui n'ait versé de larmes à la venue d'un enfant.

Celui qui allait se suicider se sentit devenir père. Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux sur le visage du nouveau-né, qu'il tenait serré contre sa poitrine.

Le cœur fortifié, il remonta sur le quai dont il croyait avoir foulé les dalles pour la dernière fois. A cette heure il avait honte de sa lâcheté, et, bénissant l'enfant qui lui rendait la force nécessaire pour lutter désormais contre les difficultés de la vie, il releva la tête et entendit la voix de sa conscience qui disait : « Prends courage, je t'aiderai ! »

SOUVENIR DE VOYAGE.

I.

J'avais traversé tout le jour, en diligence, un pays plat, sans verdure et sans récoltes; partout s'étendaient des champs déserts, des terrains sablonneux que ne parvenaient pas à raviver de maigres bruyères. Beaucoup de roches dans ces terrains désolés; nulle ombre pour protéger de la chaleur de pauvres moutons pressés, qui à grand'peine broutaient une herbe aussi courte que de la mousse.

De loin en loin une maigre fumée s'échappait du toit de chaume d'une cabane isolée. Aux alentours, pas de villages, pas de hameau,

pas même de groupement de maisons. L'homme s'était éloigné d'une terre aride qui eût demandé trop d'efforts pour payer la sueur de son front.

Ces solitudes sont longues à parcourir. Il semble qu'elles n'ont pas de fin et qu'elles vont se prolongeant sans cesse.

Cependant à l'extrémité de la lande apparut un cerisier en pleine floraison, et un cri d'admiration s'échappa de la bouche de mes compagnons de voyage. Qu'il était gai et riant, l'arbre planté dans cette solitude comme pour en marquer le terme !

Un second cerisier succéda au premier, puis un autre, et bientôt le fouet du conducteur retentit dans une grande route bordée de cerisiers qui semblaient des arbres du paradis, en comparaison de l'endroit désolé que nous venions de traverser.

La diligence roula plus joyeusement ; les chevaux eux-mêmes semblaient échapper à l'influence de tristesse qu'avait produite sur nous une terre si ingrate.

Plus la voiture avançait, plus les arbres se

pressaient, et plus la vue de leurs fruits nous réjouissait le cœur.

Au loin brillèrent bientôt des toits d'ardoises; devant chaque maison du village était également planté un cerisier.

II.

Vingt ans auparavant, il n'y avait là que des masures.

Un curé vint prendre possession du presbytère, et tout de suite conquit l'affection des pauvres sans défense jusque-là contre la misère. On écoutait le pasteur en chaire; il savait se mettre au niveau de l'esprit des plus humbles.

Au premier baptême qui eut lieu, il conseilla aux parents de planter un cerisier.

C'est une idée chère aux pères de voir pousser à la fois un arbre et un enfant, qui deviennent ainsi deux jumeaux.

L'enfant et l'arbre furent entourés des

mêmes soins. Tous deux devaient profiter à la fois.

Le second enfant qu'on présenta aux fonts baptismaux décida d'une plantation semblable.

Au bout de quatre ans, près de cent cerisiers poussaient sur ce sol infertile. Peu à peu un certain bien-être résulta de cette culture; de pauvres familles isolées quittèrent les landes ingrates du voisinage et vinrent s'adjoindre au village qui prospérait.

Et comme l'aisance, la vie facile avaient succédé à un labeur obstiné, d'un si maigre résultat jadis, les enfants qui naquirent rivalisaient de gaies couleurs avec les fruits cultivés dans le pays.

LES ENFANTS DANS LES PAYS-BAS.

Le charme principal de la peinture des Pays-Bas vient de la sympathie que portent les artistes aux enfants.

Dans mainte œuvre des maîtres de la Flandre et de la Hollande est inscrite l'affection que ces peintres leur témoignaient; ils les ont représentés dans diverses conditions et à divers âges, toujours avec la gravité sympathique que commande un tel sujet.

Depuis le berceau jusqu'à l'école, on voit l'enfant traité en petit homme par les Flamands, qui, attachant de l'importance aux actes de la vie enfantine, leur ont réservé une

place importante dans leurs sujets domestiques.

Il ne faut pas chercher dans ces représentations l'idéal des maîtres italiens qui ont vu l'enfant avec leurs préoccupations païennes ou chrétiennes, et en ont fait des êtres moitié amours, moitié anges : les enfants des Pays-Bas vivent, agissent et représentent la forte race qui doit entrer en lutte et triompher du climat et de la terre où elle prend racine.

Entre mille compositions, la famille d'Ostade, où a posé tout un petit peuple habillé de noir, me semble particulièrement caractéristique. Pas de tableau qui fasse mieux comprendre l'aimable gravité des familles flamandes.

Ils sont communs tous ces traits d'enfants à les prendre isolément; mais quelle bonté, quelle patience, quelle résignation dans ces filles qui restent sous l'aile maternelle et ne sortiront de la maison que pour créer un intérieur semblable où la paix habitera.

C'est un chef-d'œuvre incontesté que ce tableau parmi tant d'autres merveilles des

écoles flamandes du Louvre; et pourtant ni la composition ni le coloris, quoiqu'ils soient remarquablement traités, n'ont décidé de la place de cette toile parmi les œuvres consacrées. La part du *peintre* disparaît presque, celle du *père* domine: le sentiment est mêlé si puissamment à l'exécution que le curieux oublie qu'il se trouve devant une interprétation de la nature. C'est une fenêtre ouverte sur la vie flamande.

En face de cette toile, il n'est pas besoin d'être *connaisseur*. Tous seront émus devant une pareille peinture, les ignorants et les savants, ceux qui analysent la valeur des véritables morceaux de peinture et ceux qui entrent pour la première fois dans un Musée. Il faut être pédant pour disserter sur les lois du Beau en face de la famille d'Ostade, dont le spectateur semble faire partie tout à coup, en en subissant la parfaite quiétude. Il n'est plus au Louvre, il est transporté dans les Flandres. Un parfum domestique s'échappe de cette scène qui pénètre le spectateur, et il en reste l'impression particulière aux chefs-d'œuvre.

c'est-à-dire d'être saisissante pour tous et si sympathique que tous regrettent de n'être pas le père et le peintre d'une semblable famille.

Une autre œuvre d'une portée moins considérable est le portrait du fils de Rubens, que nous ne connaissons que par la gravure. Ce marmot en petit bonnet jouant dans son grand fauteuil avec son hochet, je le préfère aux jolis enfants habillés de soie et de velours que le maître peignait pour les grands seigneurs de son temps, car l'éclat des pinceaux du chef de l'école flamande, sa fortune, la haute place qu'il tenait dans la diplomatie de l'époque ont enlevé Rubens à l'intimité de la famille; et je trouve plus de pompe que de profondeur dans ses toiles brossées avec tant de spontanéité pour les souverains.

Je cherche ailleurs les enfants flamands, plutôt dans les toiles des gueux. Les enfants des pauvres, plus naïfs dans leurs jeux, ne craignent de rien gâter; ils ne sont sans doute pas remarquables par de belles manières, mais la bonne humeur les sauve. Il faut les voir suivre les joueurs de mail en plein

air, regarder jouer leur père aux quilles; mais c'est surtout dans les kermesses qu'éclate leur joie; de petits êtres, curieux et gourmands, trempent leur pain dans les sauces qui ruissellent des rôtissoires et ne craignent pas d'y fourrer le museau, pendant qu'à quelques pas la mère, sur le gazon, allaite son nouveau-né.

FRAGMENTS DU JOURNAL D'UN EXILÉ.

I.

. . . .

Quel chagrin s'empara de nous lorsqu'il fallut quitter la maison où nous avions été si heureux depuis notre entrée en ménage!

A chaque pierre de la maison, à chaque branche d'arbre il semblait que nous laissions accroché un lambeau de notre bonheur passé et que jamais ce bonheur ne renaîtrait.

Au fond de la cour était un puits ombragé par un vieux sureau, à travers le feuillage duquel l'enfant aimait à passer sa figure souriante. Le jour de notre départ, on eût dit que l'en-

fant ne reverrait plus ce compagnon de ses jeux. Il entourait de ses bras le tronc du sureau, essayait d'y grimper et ne voulait plus le quitter.

Et cependant il n'y avait pas un moment à perdre. Il fallait partir immédiatement ; nous étions poursuivis !

II.

C'est quand on quitte son foyer que paraît lugubre, la nuit, l'intérieur d'un wagon : au milieu dorment fiévreusement les voyageurs, à la lueur d'une petite lampe projetant une pâle lumière sur leurs yeux fatigués.

De sombres pensées traversent l'esprit : Qu'arrivera-t-il? Pourrons-nous traverser la frontière? Si nous ne sommes pas arrêtés, comment faire pour vivre à l'étranger?

Dans ces nuits d'angoisse, le spectacle de la misère apparaît plus livide. Pas de pain peut-être pour la femme! Pas de pain pour l'enfant!

En ce moment mon fils fit un mouvement.

Il était étendu entre ma femme et moi. Sur cette dure planche de bois l'enfant dormait aussi paisiblement que dans son lit; un souffle pur s'échappait de ses lèvres.

Ma femme et moi avons échangé un regard.

— Au moins ne souffre-t-il pas trop de la fatigue!

Bientôt le signal d'arrivée du chemin de fer se fit entendre, gai pour ceux qui rentraient dans leur intérieur, menaçant et plein d'angoisses pour nous.

Il annonçait l'avant-dernière station qui sépare la France de la frontière. Là était le danger. Nous devions nous arrêter à cet endroit, traverser le village à pied et gagner les bois sans être remarqués.

Je jetai un rapide coup d'œil à la portière du wagon, et n'apercevant rien qui mît obstacle à notre fuite:

— Courage! dis-je à ma femme.

Nous dûmes éveiller l'enfant, étonné, en ouvrant les yeux, d'apercevoir l'aube qui pointait.

III.

Tout reposait dans le village, sauf le garde-barrière, à qui je demandai le chemin le plus court pour gagner le hameau voisin, situé sur la lisière de la frontière.

Il n'y avait qu'une rue à traverser. Au bout était un sentier qui conduisait à un bois de peu d'étendue séparant le village du hameau.

Nous étions sauvés.

Tout à coup l'enfant s'écria :

— Soldat !

Je crus qu'il se trompait.

— Soldat ! soldat ! répétait-il avec l'insistance qu'apportent les enfants à signaler une chose qui frappe leurs yeux.

A quelques pas, en effet, un brigadier de gendarmerie sellait son cheval. Quel frémissement s'empara de moi, et combien ma femme dut sentir l'étreinte convulsive de mon bras ! Tout nous accusait. Notre arrivée, à pareille heure, dans un village si voisin de la frontière,

notre attitude, les paquets dont nous étions chargés!

Le brigadier était heureusement occupé à harnacher son cheval ; et nous eussions certainement échappé à ses regards, si l'enfant, quittant sa mère tout à coup, n'eût couru vers lui, pour admirer de plus près son costume, sa giberne et son sabre traînant sur le pavé.

Il ne fallait pas songer à rappeler l'enfant, qui, dans son innocence, sautait autour du gendarme, criait *soldat*, *cheval*, et regardait l'homme et l'animal avec des yeux tellement admiratifs, que le brigadier, quoiqu'il parût pressé, prit l'enfant dans ses bras et, émerveillé de sa bonne humeur, le posa sur la selle.

Ce fait rappela mon sang-froid. Relevant la tête et allant droit au gendarme, je le remerciai de s'occuper d'un petit garçon qui ne pensait qu'à jouer.

Une inspiration soudaine fit qu'à tout hasard je demandai au brigadier où demeurait le curé de la paroisse.

— Curé, répéta l'enfant, qui cette fois me vint en aide.

— M. Richard? demanda le brigadier qui, grâce à l'insistance de mon fils, crut que réellement les nouveaux arrivés se rendaient au presbytère.

— Richard, reprit comme par une faveur de la Providence le petit garçon.

Sans malice et suivant sa coutume, il répétait depuis un mois les deux dernières syllabes des mots.

— Je passe devant la porte du curé et je vais vous y conduire, dit le brigadier.

A quelques pas de là, en effet, nous étions en face du presbytère. Alors le gendarme piqua des deux sa monture et, sitôt qu'il fut hors de vue, nous revînmes sur nos pas, prenant un petit sentier pour gagner le bois, qui nous permit, après une heure de marche, de franchir sans obstacle la frontière.

IV.

C'est un trait d'union entre les hommes que les enfants. Leur vue éveille les bons senti-

ments naturels étouffés sous l'égoïsme. Surtout les gens des basses classes ouvrent vivement leurs bras et leur cœur à l'enfant. Pour eux il représente une félicité, une bénédiction.

Nous avons loué la moitié de la maison d'un fabricant de tonneaux, chez lequel nous nous étions présentés par un grand froid.

Comme nous étions occupés à mettre en ordre notre petit bagage, la femme du tonnelier est entrée, suivie d'un ouvrier portant de grosses souches et un sac de copeaux. Elle nous a priés d'accepter ce bois en attendant que nous ayons fait nos provisions.

Le feu brillant a fait oublier momentanément nos tristesses! Chez nous, en Bourgogne, on ne brûle de pareilles *suches* qu'à la Noël : avec la carbonnade, c'est le grand divertissement de la soirée.

Nous sommes en exil, et il semble que les braves gens nous souhaitent une bonne arrivée après tant de malheurs!

Devant ce feu réjouissant nous avons étalé sur la table les petites provisions de notre sac

de voyage. Le repas n'est pas copieux ; mais la souche qui flambe fait oublier les choses qui manquent et que demain seulement nous pourrons nous procurer.

Un peu plus tard la femme du tonnelier a ouvert la porte en s'excusant de nous déranger.

— Voilà, a-t-elle dit, un plat du pays, qui plaira peut-être au petit garçon.

Alors elle a posé sur la table une large assiette pleine de riz sucré, assez copieux pour nourrir six personnes.

— Si l'enfant l'aime, a-t-elle ajouté, nous en faisons une fois par semaine et je lui en garderai sa part.

J'étais si ému d'une semblable cordialité que je pouvais à peine remercier la brave femme. Également elle tirait une bouteille.

— Mon mari, dit la femme du tonnelier, vous envoie ce vin pour le goûter.

Et comme il nous coûtait de devoir tant à nos hôtes, la femme a ajouté qu'il était facile à son mari, par sa profession, de se procurer des vins ordinaires d'un goût supportable.

Nos regards ont prouvé notre reconnais-

sance. Elle n'a pas été éveillée qu'un jour. Nous sommes les locataires d'honnêtes gens, qui nous font plus de cadeaux que le loyer ne vaut. Comme ils se sont aperçus de notre discrétion et de notre embarras à les accepter, c'est l'enfant dont ils se servent comme distributeur de leurs bonnes œuvres.

Derrière notre appartement est un jardinet commun aux deux ménages. Là l'enfant joue, là il va voir travailler les tonneliers. Il rentre rarement sans nous rapporter quelque cadeau de ces braves gens.

Pauvre petit messager qu'il nous coûtait d'emmener en exil, tu as été la source de la bienveillance de nos voisins! Sois béni de réveiller la cordialité et la bienfaisance, et souviens-toi, plus tard, que la bienfaisance et la cordialité furent semées par des âmes charitables sur le chemin de tes premiers pas!

V.

Que faire dans cette petite ville étrangère où chacun exerce une profession ou occupe un

emploi qu'il transmet à ses enfants! Je ne peux travailler de mes bras, ni me faire ouvrier: non point qu'un état manuel me fasse rougir, mais il faudrait être accoutumé à soulever des fardeaux, et mes forces s'y refusent. Que devenir? Nos petites économies s'épuisent de jour en jour, et je dois veiller aux exigences de l'enfant que ma femme porte dans son sein.

De ma famille, jadis si nombreuse, il ne me reste qu'une sœur de mon père. Elle est riche, la fortune lui a souri; mais elle n'admet guère qu'elle ne réponde pas à tous ceux qui la sollicitent. Dure pour la misère, tout événement fâcheux qui atteint un homme provient, suivant ma parente, de la faute du pauvre. Elle ne manque pas de sens, d'intelligence: l'entraînement, la chaleur de cœur lui font absolument défaut. Si parfois elle donne, c'est par vanité: que sa vanité ne soit pas éveillée, sa bourse est fermée.

Voilà la seule personne à laquelle des liens de parenté me forcent de m'adresser. Être obligé de demander assistance à celle qui s'est

si souvent raillée de mes opinions politiques. Cette pensée me serre le cœur.

Il le faut, toutefois, pour ma femme, pour mon fils, pour l'enfant qui ne tardera pas à naître!

Comme si je commettais une mauvaise action, je me suis enfermé pour écrire à ma parente. Je n'ai rien voulu en dire à ma femme. Elle a le cœur si fier!

Naturellement je devais faire part à ma tante du lieu où nous étions réfugiés. Je n'ai pas oublié de parler de l'accueil cordial et des prévenances de toutes sortes du tonnelier et de sa femme, et je me laissais aller à la reconnaissance comme si je remerciais ces braves gens eux-mêmes. Ces sentiments, depuis mon entrée dans cette maison, sont à l'état d'idée fixe. Jamais je ne manque une occasion de montrer à mes hôtes que je me souviens de leurs bienfaits; je l'ai dit à leurs voisins, à tous ceux avec lesquels le hasard me met en rapport; mais il me semble qu'en l'écrivant je fixe davantage ma reconnaissance.

En terminant ma lettre, je me suis seule-

ment aperçu que ma parente pouvait prendre ces marques de reconnaissance comme une invitation à les imiter; mais j'ai écrit spontanément, sans arrière idée, et il m'en coûterait de déchirer ces pages où mon cœur s'était laissé entraîner à une effusion bien naturelle. D'ailleurs j'ai pensé qu'une demande si discrète, au cas où ma tante la considérerait comme telle, la mettrait à l'aise, qu'elle la laisserait libre de compâtir à mes malheurs si elle le jugeait à propos; qu'au contraire j'évitais un dur refus si son humeur ne la poussait pas à me venir en aide, et j'ai envoyé la lettre telle quelle!

La réponse ne s'est pas fait attendre. Trois jours après, le facteur, m'ayant rencontré dans la rue, m'a remis une lettre dont j'ai reconnu l'écriture. Comme mon cœur battait! La rapidité avec laquelle ma tante répondait était de bon augure. J'ai repris le chemin de la maison pour annoncer cette bonne nouvelle à ma femme. Et pourtant, sur le point d'ouvrir la porte, je ne sais quelle réflexion m'a arrêté. Si la réponse n'était pas telle que je l'attends!

Pourquoi faire partager ces anxiétés à ma femme? Pourquoi lui révéler que nos économies tirent à leur fin?

Il faut laisser ses illusions à ma pauvre Jenny, ne pas la tourmenter inutilement. Son état ne lui permet pas de supporter de semblables émotions. Elle est bonne, généreuse : si nous ne devons pas compter sur l'aide de ma parente, à quoi bon lui montrer de trop près la dureté, l'égoïsme?

Je n'ose ouvrir cette lettre qui contient ma destinée. Dix fois j'ai été tenté de déchirer l'enveloppe, dix fois j'ai remis ma lettre dans mon portefeuille... Je la lirai demain...

VI.

Tous les matins j'emmène l'enfant respirer l'air frais hors de la ville. Les bateaux de pêche qui entrent et qui sortent, le mouvement du port, les animaux qu'on rencontre aux environs des faubourgs fournissent à l'enfant un spectacle qui le distrait et l'intéresse.

C'est le moment que j'ai choisi pour lire la lettre. Il faut en terminer avec mes anxiétés puériles. J'ai reçu cette lettre pour la lire et y répondre, quelles que soient les matières qu'elle contienne.

J'ai donc déchiré l'enveloppe. Ma tante me félicite d'avoir rencontré de braves gens; une page est consacrée à ce sujet. Un froid rigoureux a sévi en Bourgogne; les paysans craignent pour leurs vignes : ma parente s'intéresse aux récoltes de son pays. Ces détails remplissent la seconde page. Même dans les endroits abrités l'hiver a été si rude que ma tante a fait retirer ses poissons rouges de la grande pièce d'eau de son parc, dans la crainte qu'ils ne fussent gelés.

« Presque tout le bois de mon bûcher, dont habituellement je ne consommais que la moitié, ajoute ma parente, a été brûlé. C'est une dépense imprévue à ajouter à mon budget. » Puis elle me donne des nouvelles de son cocher, de sa cuisinière, et termine en présentant ses compliments à ma femme.

C'est tout! Je suis resté consterné. Mon der-

nier espoir s'évanouissait. Pas un mot qui témoignât que la sœur de mon père compâtît à nos épreuves! Pas une parole cordiale pour les alléger! Ah! que les riches sont durs! Ce sont ses propres doléances auxquelles prétend m'intéresser cette femme sans pitié. Des poissons rouges qui ont froid! Du bois brûlé! Quelle humanité!

J'aurais voulu pleurer et que mes larmes tombassent sur cette lettre pour en effacer les caractères. J'aurais été soulagé! En ce moment je prenais l'humanité en haine et mon cœur débordait de rancunes.

L'enfant est accouru vers moi en sautant et en m'appelant. Et je songeais : pourquoi es-tu venu au monde, pauvre enfant! Que de rocs tu trouveras contre lesquels se brisera ton cœur! Que d'amertumes tu amasseras, que de tristesses poignantes!

L'enfant ne s'inquiétait pas de mes sombres pensées. Nous suivions en ce moment le long du quai : au bas deux vieilles lavaient du linge. Leurs jupons rouges, l'animation qu'elles apportaient à leur besogne, le battoir qui, d'un

coup sec, retombait sur les linges mouillés faisaient pousser des cris de joie à l'enfant, qui m'adressait force questions sur le travail de ces femmes.

Une des lessiveuses s'est retournée et a parlé à l'enfant un patois moitié français moitié flamand que je comprenais à peine, pendant que de la main elle lui faisait signe d'aller à elle. Timide, l'enfant se cachait à moitié derrière moi et n'en regardait pas moins d'un œil curieux les gestes de la vieille.

La lessiveuse ouvrit un panier près d'elle, en tira un couteau et une épaisse tartine de beurre. C'était son déjeuner du matin.

L'enfant regardait toujours la vieille, qui également regardait l'enfant. Voyant que son langage ni ses gestes n'étaient compris, la vieille remonta le quai, vint à nous, coupa un morceau de sa tartine et l'offrit à l'enfant.

Comme je lui faisais mes remercîments, en refusant d'accepter :

— C'est de bon cœur, Monsieur, dit la lessiveuse.

A cet instant, les larmes me vinrent aux

yeux et je fus soulagé. Ce pain, dont une pauvre femme se privait pour le partager avec l'enfant, me fit oublier l'égoïsme de ma parente.

Moins tristement, je repris le chemin de la maison, trouvant la nature humaine meilleure que je ne le croyais.

VII.

Le terme du loyer est arrivé, rapide, comme toutes les échéances qu'ont à acquitter les pauvres gens. Dès mon arrivée j'avais mis à part cet argent, qui devait éteindre la dette la plus sacrée pour moi, celle que je devais à des hôtes qui constamment ont été au devant de nos désirs. Pourtant il a fallu entamer la somme, et le jour venu, je n'ai pu en offrir que la moitié au tonnelier.

— Vous n'avez pas à vous gêner avec moi, a-t-il dit. Je n'ai pas besoin de cet argent; il peut être utile aux besoins de votre fa-

mille... Quand vous serez plus riche, a-t-il ajouté, nous compterons... Jusque-là, j'entends que vous ne vous préoccupiez pas de cette petite dette.

Quel dévouement, et quelle délicatesse chez un simple artisan ! Il est tant de gens que la misère lasse ! Comme je remerciais mon hôte du plus profond de mon cœur :

— Si j'étais à votre place, a-t-il dit, je suis certain que vous en feriez autant.

Sans le savoir, ce cœur d'or pratique la morale de l'Évangile. Aurais-je agi de même lorsque je vivais tranquille dans mon pays, sans me douter des coups que le sort me préparait? Le tonnelier m'a donné une grande leçon qu'il serait à souhaiter que reçussent ceux qui se soucient si peu des infortunes d'autrui. Je ne souhaite la misère à personne; mais je voudrais que certains riches, momentanément privés de leurs biens, rencontrassent des natures si généreuses; peut-être deviendraient-ils meilleurs.

Le même soir, le tonnelier m'a fait prier de passer chez lui.

— J'ai parlé de vous, a-t-il dit, à un de mes parents, courtier maritime, qui vient de perdre un employé... Accepteriez-vous une place dans ses bureaux en attendant une meilleure situation?

J'ai serré les mains du brave homme. Gagner le pain de chaque jour, quelle joie! Ah! que ma femme va être heureuse et combien de soucis l'enfant ne verra plus sur mon front!

VIII.

Ma femme est accouchée heureusement d'une fille. Mon petit garçon a une sœur... Comme les idées se modifient! Ma femme et mes enfants m'enlèvent quelquefois le souvenir de la France. La patrie serait-elle l'endroit où la famille est groupée? Mes enfants, c'est le monde entier. Tout se résume en eux; ils constituent le foyer autour duquel tout gravite.

Je travaille et gagne difficilement la vie pour

tous. Et pourtant, quand je rencontre un compatriote, seul sur la terre étrangère, sans famille pour relever son courage, je pense combien je suis plus heureux qu'un exilé sans enfants.

LE PLUS SOLIDE HÉRITAGE.

Combien de pères ne laissent d'autre héritage à leurs enfants que le souvenir d'une vie de labeur obstiné! Un tel legs semble peu de chose : il est plus considérable que les trésors accumulés par un avare et dont a la jouissance un fils qui deviendra fatalement prodigue.

Les sympathies qu'engendre le spectacle d'une vie honnête consacrée tout entière au travail prennent le dessus sur l'égoïsme habituel ; elles enveloppent du manteau de la bienfaisance une famille honorable qui semblait vouée à la misère, et c'est sans regrets qu'un tel père meurt pauvre : il a fait tous les jours

des efforts pour veiller à la subsistance de sa famille; il a accompli sa tâche et ferme les yeux en paix, sachant que sa veuve et ses enfants bénéficieront de sa vie laborieuse.

C'est pourquoi la société manque rarement de témoigner sa générosité pour les descendants de l'homme de talent qui, ayant à cœur de développer son intelligence, n'a pu frapper à la fois à la porte de la fortune et à celle de la science.

Que survive le nom d'un écrivain, d'un savant, d'un inventeur; qu'il ait marqué quelque peu, et il se trouvera dans les générations qui suivront un écho qui parlera en faveur des descendants de cet homme.

Mais c'est surtout dans les classes moyennes qu'éclatent particulièrement d'honorables témoignages en faveur des pères qui ont dignement élevé leurs enfants.

Il n'est pas de médiocres conditions où l'homme ne puisse se faire remarquer; et c'est la meilleure éducation pour un enfant que de voir honorer son père et d'entendre le cas qu'on fait de sa personne.

Le fils qui peut regarder son père comme le plus digne du pays, celui qui a le plus travaillé, celui qui est le plus estimé et respecté, possède un héritage qu'aucun revers de fortune ne peut enlever. Et ce trésor, dont il a la garde, un fils sera jaloux de l'augmenter.

DE QUELQUES HARMONIES DE LA NATURE.

I.

Je ne peux songer à l'enfance sans y associer le souvenir de la campagne; sans cesse un trait d'union les réunit dans mon esprit. Je croirai toujours que l'enfant élevé en pleine nature pendant ses premières années jouira d'une supériorité physique et morale sur l'enfant élevé à la ville.

A la campagne, il est enveloppé d'air; il faut l'envelopper de flanelle à la ville.

Dans les champs, l'enfant court librement par les chemins; c'est pour lui un emprisonnement cellulaire que les boîtes de plâtre des grandes cités.

A la campagne, l'enfant reçoit à tout instant les caresses de l'air et du soleil. Le ciel, les nuages, les étoiles ouvrent sans cesse des horizons à son intelligence.

Je cherche vainement l'endroit de Paris où se déroulent ces spectacles de la nature qui pénètrent l'âme, l'allègent et la font plus librement flotter.

Quelles harmonies parisiennes que les bruits de l'industrie, des affaires et des plaisirs!

II.

Le soir, à la campagne, le laboureur prend le chemin de sa chaumière, la femme à ses côtés, suivis des animaux. Ils ont travaillé tout le jour et reviennent à pas lents, leur tâche terminée.

Dans les villes, la journée recommence à la nuit pour les gens haletants, brisés par les affaires et qui ont à peine le temps de donner un coup d'œil à leurs enfants.

Brumes et rosées manquent aux gens énervés des villes.

Tout est grave et calme aux champs, jusqu'à la cloche de la vieille église qui sonne l'angélus et surprend les paysans dans leurs travaux.

Ce qui entre de faux et de malsain dans les approvisionnements des villes est si considérable et a une telle action au moral, qu'il est mauvais que l'enfant suce dès son âge le plus tendre les mamelles desséchées du factice.

JOIE ET GRAVITÉ DE L'ENFANT.

« Le rire des enfants, a dit un poëte, est comme un épanouissement de fleur. C'est la joie de recevoir, la joie de respirer, la joie de s'ouvrir, la joie de contempler, de vivre, de grandir. C'est une joie de plante [1]. »

Le poëte aurait pu ajouter combien cette joie est communicative pour tous : jeunes et vieux, mère et grand-père ont le cœur égayé par ce rire qui fait oublier momentanément les soucis de la vie. Il n'est pas de rosée plus rafraîchissante. Cette joie est une fenêtre ouverte sur un passé déjà lointain. L'homme y re-

[1] Baudelaire, *De l'essence du rire*.

trouve la fraîcheur de ses premières impressions. Il pense aux sacrifices qu'il faudra faire pour conserver à l'enfant une si précieuse bonne humeur, et le cœur détendu, les efforts lui semblent plus légers.

Mais quoique d'une nature plus discrète, la gravité qui parfois succède à un rire enfantin offre également un charme.

Un enfant grave est un enfant qui pense. Déjà plus d'un problème s'élucide dans ce cerveau qu'on croyait seulement ouvert à de gaies sensations; déjà ces yeux fixes entrent profondément au plus profond des choses.

Quelquefois l'enfant semble regarder au loin; il reste muet devant l'observation, quoiqu'elle entre en lui aussi naturellement que l'eau qui coule d'une fontaine dans un vase.

Ce sont des trésors que ces observations du jeune âge, les plus positives que l'enfant amassera dans la vie. Tout ce qu'il voit alors est bien vu; la pureté des organes contribue au parfait emmagasinement de sensations dont la récolte est abondante. Plus tard l'homme armé de l'analyse et du raisonnement n'étaiera ja-

mais aussi solidement les souvenirs auxquels il attache de l'importance.

Mais il ne faut pas penser à gouverner les réflexions d'un enfant qui voit un monde dans un chiffon de papier, un animal, une feuille qui vole au vent.

Cette faculté inconsciente sans cesse en travail, il serait inutile de vouloir la diriger. Laissons agir la nature; elle n'a besoin d'aides ni d'interprètes.

THALÈS ET SOLON.

Solon, ayant fait le voyage de Milet afin de s'entretenir avec Thalès, qui avait une grande réputation de sagesse, s'étonna que le philosophe ne fût pas marié. — Vous auriez, lui dit-il, des enfants qui feraient la joie de votre intérieur.

A cela Thalès ne répondit rien sur le moment. Quelques jours après, alors que les deux sages s'entretenaient ensemble, un étranger s'approcha d'eux, apportant des nouvelles d'Athènes. — Qu'y a-t-il de nouveau? demanda Solon. — Rien qui concerne les affaires publiques, dit l'étranger; toute la ville, à mon

départ, suivait le cortége funèbre d'un jeune Athénien de haute condition et fils d'un homme célèbre dans le peuple par ses vertus. Le père était absent et ses amis craignent que la nouvelle de la mort de son fils qu'il apprendra en voyage, brusquement et sans y être préparé, ne le fasse mourir de chagrin. — Pauvre père! s'écria Solon. Comment le nomme-t-on? — Je ne me souviens pas de son nom, reprit l'étranger; mais chacun plaignait un homme d'une grande sagesse d'être éprouvé si cruellement.

L'inquiétude s'était emparée de Solon; plein de trouble il demanda si le père ne s'appelait pas Solon. — Oui, c'est celui-là, dit l'étranger.

Le philosophe fondait en larmes, s'arrachait les vêtements et voulait se briser la tête contre les murailles. — Pourquoi tant pleurer, lui dit Thalès, pour une perte qu'aucune larme ne pourra réparer? — C'est cela même, dit Solon, qui cause mon chagrin, car je ne lui connais pas d'adoucissants.

— O Solon, mon ami, s'écria Thalès en souriant, voilà ce qui m'a fait craindre le ma-

riage; j'en redoutais le joug et je vois par ta douleur que le cœur le plus ferme, que l'homme le plus sage, ne peut supporter les afflictions qui naissent de l'amour et du soin des enfants.

Après quoi il avoua au philosophe que la nouvelle de la mort de son fils était fausse : le voyageur arrivé d'Athènes était un acteur dans la comédie qu'il avait inventée pour éprouver le sage.

Les historiens qui rapportent cette anecdote ont omis de dire l'effet que produisit sur Solon cette pitoyable comédie et la réponse qu'il fit à Cratès pour se justifier d'être marié et d'aimer ses enfants. En ceci l'histoire est incomplète, car Solon est un des anciens qui témoigna le plus d'attachement pour la vie de famille et décréta des lois pour la faire honorer.

N'étant pas de ces esprits qui se laissent prendre à court, le cœur plein de son sujet, Solon dut répondre à Cratès que l'homme avait été créé pour la femme, la femme pour l'homme, qu'il y avait dans leur alliance une soumission aux lois naturelles dont le céliba-

taire cherchant à s'y soustraire ne pouvait que souffrir : l'homme comprenait mieux ses devoirs envers la société en s'assujettissant à ceux de la famille. L'exercice de la sagesse commandait de se marier et de communiquer à une femme les maximes qui rendent mâle et forte l'éducation des enfants ; si ceux-ci causent parfois de grandes douleurs, ils fournissent tous les jours une somme de joies que rien ne saurait remplacer. Solon dut ajouter qu'il existe, dans l'existence du célibataire, un vide que l'étude même la plus ardue ne parvient jamais à combler; le cœur de l'homme sans enfants offre un racornissement; la famille, au contraire, amène un épanouissement dans toutes les pensées. Les honneurs et les richesses semblent lourds et inutiles quand une femme et des enfants n'aident pas à en supporter le poids et à en jouir ; le *nous* représente une force et le *moi* une faiblesse; un arbre dépouillé de ses branches est désagréable à la vue et un célibataire est un arbre sans branches; un philosophe met sa sagesse à l'épreuve au contact de la femme la plus

difficile. Si l'égoïsme pousse un certain nombre d'êtres à se soustraire aux devoirs conjugaux imposés par la nature, il n'est pas digne d'un sage de les écouter, et le philosophe conclut certainement en ajoutant qu'il préférait être Solon avec ses faiblesses développées par la famille plutôt qu'un Cratès qui se croyait si fort sans enfants.

L'HOMME NE CONNAIT PAS LES TENDRESSES DE LA MÈRE POUR SES ENFANTS.

La tendresse des mères est sans bornes et de tous les instants; du premier au dernier jour de ses enfants, jamais la mère ne croit avoir assez fait. Pour un fils elle se dépouille de sa fortune; pour lui elle mendierait un morceau de pain.

— Qu'il soit heureux! se dit la pauvre femme résignée, qui ne songe pas si elle se prive de tout pour celui qu'elle a enfanté.

C'est la profondeur de ce sentiment, sur la connaissance duquel Jean-Jacques Rousseau s'appuyait, qui a fait la force et la portée de

l'*Émile* pendant un siècle. Le philosophe répondait au cœur des mères en montrant à nu ses douces sensations.

« On a si grand besoin de dire combien on aime ses enfants à quelqu'un qui nous entende! Mon mari m'entend, mais il ne répond pas assez à ma fantaisie; la tête ne lui tourne pas comme à moi : sa tendresse pour eux est trop raisonnable; j'en veux une plus vive et qui ressemble mieux à la mienne. Il me faut une mère qui soit aussi folle que moi de mes enfants et des siens. »

En effet, il n'est pas de mère qui n'insiste sur les qualités de ses enfants, n'y revienne à tout propos et ne les voie avec la seconde vue qui manque à l'homme.

La nature a voulu que l'enfant tînt une aussi grande place dans le cerveau de la mère que dans son sein. Physiquement et moralement, l'enfant est plus lié à la mère qu'au père, et un tel lien, loin de s'affaiblir, ne tend qu'à s'accroître avec le temps.

Vous voyez revenir dans sa famille un fils éprouvé par le malheur. fatigué par les an-

nées, abandonné de tous. La mère lui ouvre ses bras et verse des larmes de joie en embrassant le malheureux. C'est son fils; elle lui pardonne toutes ses fautes. Il est revenu à elle; le passé n'existe plus.

Jamais la femme n'oublie les joies de la maternité : elle était misérable jadis; quelque chose de plus fort que la misère la poussait à sourire à l'enfant qui la payait libéralement en illuminant la mansarde de son sourire.

J'admire quelles métamorphoses peut amener la venue d'un enfant. Une femme bornée devient ingénieuse; vive, elle s'exerce à la patience; dure, elle s'attendrit.

La conception, l'enfantement sont pour la femme comme un arbre de Noël chargé de qualités morales, qui lui communiquent un dévouement sans bornes.

Qu'est-ce que la ruine pour une mère si son enfant y échappe? La mort, ce n'est rien non plus.

— Que je meure et que mon enfant soit sauvé! s'écrie la mère.

M. de Ségur rapporte qu'au passage de la

Bérésina, on apercevait au milieu des glaçons des femmes avec leurs enfants dans les bras, les élevant à mesure qu'elles s'enfonçaient; déjà submergées, leurs membres raidis les tenaient encore au-dessus d'elles!

FRÈRE ET SŒUR.

Est-il rien de plus touchant que l'affection que témoigne un petit être à un autre petit être?

— *Ma sœur* est un des premiers mots qu'aime à répéter à sa cadette, avec un son de voix tendre et pénétrant, l'enfant qui prononce quelques paroles; et ce mot est un des plus doux qui caresse l'oreille de la mère: il lui semble que déjà un sentiment de protection s'éveille dans le cœur de son fils pour cette faiblesse qu'elle berce dans ses bras.

Ce qui se passe dans le cerveau du garçon qui voit attachée au sein de sa mère qu'il vient

à peine de quitter une petite fille, qui comme lui pleure, sourit et ouvre en face de tout objet nouveau des regards étonnés, semble difficile à analyser. Pourtant quoi de plus simple?

Trois ans à peine séparent les deux enfants, et déjà l'aîné, quoiqu'il n'agisse qu'instinctivement, sent poindre en lui une tendresse particulière pour sa sœur qui ne le comprend pas encore.

Quelque chose pourtant gêne l'expansion du plus grand des enfants; on lui recommande de ne pas se laisser aller à ses cris, à de trop vifs mouvements : comme les garçons il se précipite sur sa sœur pour l'embrasser et est réprimandé sur sa brusquerie.

Ce mot *ma sœur* qu'on lui apprend à prononcer doucement indique à l'enfant qu'il se trouve en face d'un être digne de sa sollicitude, mais d'un être délicat, *fragile* pour ainsi dire, car l'aîné remarque de quels soins on entoure le nouveau-né, les précautions que chacun dans la maison prend pendant son sommeil, la douceur d'intonations avec laquelle on lui parle.

Ces diverses observations se groupent dans le cerveau de l'enfant et se traduisent par : *aimer*, *doucement*.

A un an de là le petit garçon, dont les facultés intellectuelles font des pas de géant, comprend que celles de sa sœur s'accroissent de jour en jour.

Il avait cru d'abord à un jouet dans les bras de sa mère : le jouet s'est changé en compagnon. L'aîné met dans les mains de sa sœur les jouets qui jadis l'intéressaient si particulièrement ; assis près d'elle, il lui conte les historiettes qui l'ont tant diverti ; il lui tient de longs discours comme à un élève favori. Fier, il saute autour de la petite fille pendant qu'elle se traîne encore sur le plancher : par ses paroles, ses mouvements, son excitation, l'enfant hâte le développement de sa sœur, car il possède une grammaire supérieure même à la grammaire maternelle.

Bientôt tous deux se comprennent. L'aîné a pris assez de force pour porter sa cadette dans ses bras ; il lui abandonne sans regrets le chariot dans lequel il se plaisait à être

traîné ; à ce chariot le garçon s'attèle de bonne volonté pour rouler sa sœur par les chemins.

D'année en année voilà deux enfants rivés par la douce chaîne de l'aide et de la protection. Leur affection commencée au berceau ne doit plus s'éteindre.

II.

C'est une des blessures les plus saignantes, une cicatrice qui toujours laisse sa marque vive que les ruptures d'affection entre frères et sœurs, à l'époque où les intérêts matériels, ayant envahi le cœur, l'ossifient et le changent en une pierre dure que n'échauffe plus aucun souvenir de jeunesse.

Les exemples de semblables pétrifications sont nombreux. Les *convenances*, l'*intérêt*, bases d'un si grand nombre de mariages, font qu'un étranger entré dans la famille a pris une influence considérable sur l'esprit de sa femme,

qui ne se souvient plus qu'elle a des frères. Une femme riche, en apportant une riche dot à un homme, entend que sa fortune augmente au lieu de diminuer, et voilà comme les sœurs sont oubliées, par la faute de l'argent.

L'argent, le plus violent des dissolvants! Du vinaigre dans lequel fondent les perles des plus tendres affections! Viennent les questions d'héritages, de partages de biens. Quelques mille francs divisent les familles et donnent naissance à des spectacles hideux, où la nature humaine se révèle sans masque dans toute sa rapacité, son égoïsme. Il n'y a plus là rassemblés ni frères ni sœurs : ce sont des êtres froids, impassibles, qui ne s'inquiètent pas si tel de leurs parents est dépouillé par leurs exigences ; ils procèdent *légalement :* telle est leur fraternité. Et si quelque douce nature assiste à ces *reprises* et à ces combats d'intérêt, elle s'en retire le cœur saignant comme si le bec d'un oiseau de proie l'avait percé.

III.

Il faut laisser aux Codes qui ont prévu ces laideurs la constatation de pareils sentiments. Ce n'est ni dans le cabinet du notaire ni dans celui de l'avoué qu'il faut chercher la famille, telle que se sont efforcés de la créer un père et une mère. Les enfants ont sucé d'autres principes avec le lait maternel. L'affection que, jeunes, frères et sœurs se témoignent découle d'une source pure et claire qui sans cesse les a rafraîchis, c'est-à-dire le spectacle de l'affection que leur ont donné leurs parents.

Ils s'aiment entre eux, les enfants qui voient leur père et leur mère s'aimer. Dans un intérieur où règne la tendresse, ils en sont baignés et la respirent par tous les pores. Avant d'apprendre à parler, les enfants lisent *affection* dans les yeux du père et de la mère : cette affection, les enfants la transmettent à

tout ce qui les entoure; avec leur taille elle va sans cesse en s'agrandissant et se répand comme une rosée sur la tête de chacun des membres de l'heureuse famille.

Et voilà pour la vie de ces liens qui font que toujours, quelle que soit leur destinée, que la fortune ait souri aux uns ou soit passée indifférente devant la porte des autres, frères et sœurs, comptant sur leur mutuelle tendresse, se rendront plus tard les mêmes services que jeunes ils se rendaient.

Est-ce une utopie que celle de ces frères et de ces sœurs reliés par l'affection? Non, quand, comprenant leurs devoirs, l'homme et la femme, le père surtout, donnent l'exemple d'une constante affection pour sa compagne, le premier mot, le mot indispensable de toute bonne éducation.

LES VIEILLARDS ET LES ENFANTS.

I.

Ils se comprennent, ils s'entendent, ils approchent de la limite où se parle la même langue, où les besoins sont les mêmes. Les vieux sont pleins d'indulgence pour les jeunes ; les jeunes sentent que toujours ils trouveront protection dans leur giron : ces deux faiblesses forment alliance et font penser à l'harmonie entre la nuit qui se dissipe et le petit jour qui s'annonce fin et pénétrant.

L'enfant, c'est l'aube du matin ; le vieillard, la brume du soir. La vue de l'enfant fait naître

dans l'âme des ravissements semblables à ceux des premiers rayons du soleil levant ; une touchante mélancolie telle que celle qu'apporte le soleil disparaissant à l'horizon ressort de la vue d'un vieillard. Si l'un est l'avenir radieux, l'autre représente le calme souvenir.

Comme une promesse s'élance un jeune frêne mince, souple, l'écorce brillante; les yeux ne s'attachent pas avec moins d'intérêt sur le vieux saule déjeté, qui résiste aux efforts des saisons, quoique déjà son bois se change en poussière, et, comme sur les vieux saules, les enfants aiment à grimper sur les genoux des vieillards.

Malgré ses constantes agitations, l'enfant ne saurait lasser le vieillard qui a besoin de repos. C'est un memorandum vivant dont les feuillets sont ouverts sur le passé ; c'est sa vie tout entière que l'enfant dévoile page à page. Quoique sa tête soit faible et que les images ne se détachent plus avec une vive clarté sur la chambre obscure du cerveau, le vieillard sent une jeune haleine souffler sur les verres et en dissiper la buée.

Toute la vie apparaît non pas avec ses chagrins et ses déceptions, mais avec la conscience du travail réalisé, car ce qui est mauvais s'efface heureusement de l'esprit de l'honnête homme pour n'y laisser que le bon, et seul l'enfant a le pouvoir d'ouvrir cette fenêtre sur le passé.

II.

Voyez des vieillards qui ont élevé une nombreuse famille et cherchez la source de ce calme, de cette tranquillité, de ce reverdissement qui manquent à ceux de leurs contemporains mieux partagés en apparence sous le rapport de la fortune et des honneurs.

Il n'est pas de trésors comparables aux enfants groupés autour de leurs vieux parents; pas d'honneurs plus enviables que d'avoir fourni honorablement aux besoins de la famille. La conscience en paie les intérêts à

tout instant à qui ont accompli une semblable mission. Que d'efforts a faits l'homme pour élever ses enfants, mais que de forces morales il a puisées dans cette éducation! Bien des soucis et des angoisses qui entouraient le cœur de la femme se sont affaiblis en regardant dans les yeux de ceux qu'elle allaitait.

Et quand l'heure du repos vient à sonner, qu'un adieu définitif appelle ces jeunes gens qui emplissent la chambre des vieillards, il semble alors que ceux-ci quittent la vie sans regrets, sachant qu'ils ont accompli leur devoir, dussent-ils, à défaut d'héritage, ne laisser qu'une parcelle de leur esprit à tous ces esprits émus.

III

CE QU'IL IMPORTE

DE

FAIRE SAVOIR AUX FEMMES

UBERA LÆTA.

Un chimiste a empli un gros livre du catalogue des denrées falsifiées et dangereuses dont nous nous nourrissons tous les jours. Il y aurait à faire un autre livre plus gros et plus significatif encore, qui décrirait les sentiments naturels dont l'altération et la falsification amènent des conséquences souvent si dangereuses.

En première ligne il faut inscrire le lait étranger substitué à celui de la mère.

Dans les grands centres, où l'air respirable est mélangé de tant d'éléments impurs, le principal devoir d'une mère qui tient à la conservation de son enfant est de le nourrir

de son propre lait. Je ne parle pas des femmes dont la frêle santé s'y oppose ; mais combien se privent d'une jouissance qu'elles regardent comme une chaîne, pour ne pas rompre avec la vie de plaisirs!

Elles veulent jouir! Elles ne savent pas quelles souffrances peut amener le lait qui ne s'écoule qu'à regret. Ce n'est rien que la fièvre de lait; des désordres cérébraux peuvent survenir dont la femme se ressent toute sa vie.

Je crains d'accuser les mères de ne pas écouter à cet instant les conseils et les enseignements de la nature. Est-ce leur faute si ce qu'on appelle la civilisation a faussé tant de sentiments naturels? De la décision qui prive l'enfant de l'aliment le plus naturel et le plus sain, ne faut-il pas souvent faire peser la responsabilité sur un mari faible, un médecin complaisant qui, pour plaire à la jeune mère, lui enlève un nourrisson dont les premiers soins ne réclamaient guère plus de dix mois, et dont la séparation prépare peut-être à la femme de longues années de souffrances?

L'enfant enlevé à sa mère est presque la règle générale dans les grandes villes, quand la mère qui ne nourrit pas devrait faire exception [1].

Cependant le lait s'est écoulé à force de soins et de traitements; mais pour avoir pris des chemins détournés, ce fleuve laisse un lit desséché, car la nature semble se venger de tout être qui n'obéit pas à ses lois.

Les mamelles désormais semblent chagrines d'avoir échappé aux baisers de l'enfant, et n'offrent plus rien de commun avec celles que les Latins appelaient *ubera læta*, mamelles joyeuses.

[1] En 1810, à l'époque où les esprits étaient encore sous l'influence des idées philosophiques du dernier siècle, le roi de Hollande, pour punir les mères de Zélande qui ne nourrissaient pas leurs enfants, leur interdit le port d'un bijou qui faisait partie du costume national. Mais ce ne sont ni des décrets ni des arrêtés officiels qu'il faut prendre contre les femmes qui négligent leurs devoirs, il vaut mieux parler à leurs sentiments, à leur cœur.

LES MÈRES ET LES ENFANTS DANS L'ANTIQUITÉ.

On vint annoncer un jour au philosophe Favorinus que la femme d'un de ses auditeurs les plus assidus venait d'accoucher et avait donné un fils à son mari.

— Allons, dit Favorinus à ses disciples, voir l'accouchée et féliciter le père.

C'était un homme de race sénatoriale, de famille noble.

Les disciples suivirent Favorinus et l'accompagnèrent jusqu'à la maison, où ils furent introduits avec lui.

Ayant rencontré le père dans les premiers appartements, le philosophe l'embrassa avec force félicitations, et lui demanda si l'enfantement avait été long et laborieux.

Le père dit à Favorinus que l'accouchée, fatiguée par les souffrances, prenait quelque repos.

— Je ne doute pas, reprit alors le philosophe, qu'elle ne soit dans l'intention de nourrir son fils de son propre lait.

La mère de la jeune femme répondit qu'il fallait user de ménagements, et donner à l'enfant une nourrice pour ne pas ajouter les fatigues de l'allaitement aux douleurs que sa fille avait éprouvées pendant sa couche.

— Eh! Madame, s'écria Favorinus, permettez qu'elle soit tout à fait la mère de son fils. N'est-ce pas contre la nature, n'est-ce pas remplir imparfaitement et à demi le rôle de mère que d'éloigner aussitôt l'enfant que l'on vient de mettre au monde? Quoi donc! Une femme, après avoir nourri dans son sein, de son propre sang, un être informe qu'elle ne voyait pas, lui refuserait son lait lorsqu'elle le voit déjà vivant, déjà homme, déjà réclamant les secours de sa mère!

Dans cette maison, le philosophe pouvait parler sur ce ton; il était en face du père, qui

suivait son enseignement et devait le mettre en pratique. S'échauffant, Favorinus parla avec indignation des femmes qui commettent le crime d'infanticide.

— Si l'exécration générale, la haine publique sont le partage de qui détruit l'homme à son entrée dans la vie, lorsqu'il se forme et s'anime entre les mains de la nature elle-même, pensez-vous, dit-il en s'adressant au père, qu'il y ait bien loin de là à refuser à cet enfant déjà formé, déjà venu au jour, déjà votre fils, ce sang qui lui appartient, cette nourriture qui lui est propre, à laquelle il est accoutumé?

Chaque argument portait dans le discours plein de raison du philosophe.

— Les femmes qui éloignent les enfants de leur sein pour les livrer à des nourrices étrangères, reprit Favorinus, brisent ou du moins affaiblissent considérablement le lien sympathique d'esprit et d'amour par lequel la nature unit les enfants aux parents. A peine le nouveau-né n'est-il plus sous les yeux de sa mère que l'énergie du sentiment maternel s'affaiblit

et s'éteint. Le souvenir de l'enfant abandonné à une nourrice s'efface presque aussi vite que le souvenir de l'enfant qui n'est plus.

Le philosophe craignait en outre que la tendresse de l'enfant ne se reportât sur celle qui le nourrissait :

— Ainsi s'altèrent, dit-il en concluant, ainsi s'évanouissent les semences de piété que la nature a jetées dans le cœur de l'enfant ; et si plus tard il paraît encore aimer son père et sa mère, ce n'est pas la nature qui parle, il n'obéit qu'à l'esprit de société, qu'à l'opinion.

Cet éloquent plaidoyer de Favorinus sur la nécessité pour les mères d'allaiter leurs enfants sera toujours moderne ; aussi les modernes en ont-ils adopté les principes. Un illustre médecin, à propos des femmes du monde qui livrent leurs enfants à une nourriture étrangère, disait : « Une mère n'est qu'à moitié mère pour avoir enfanté. » Et Mme Necker confirme cette belle parole : « Enfanter, ce n'est rien, dit-elle ; mais nourrir, c'est enfanter à toute heure. »

L'ENFANT ABANDONNÉ.

I.

Il faut qu'elle soit bien misérable, la mère qui abandonne son enfant !

Délaisser son nouveau-né au coin de la borne, l'hiver, ne fût-il pas exposé à mourir de froid, c'est tuer volontairement et à jamais sa part de bonheur, de rayonnements, de joies, d'espérances et de sourires.

Il faut donc que la mère soit bien malheureuse, qu'elle craigne que le dernier morceau de pain ne lui manque, pour se laisser entraîner à cette cruelle extrémité !

Son histoire est courte. Un séducteur l'a abandonnée. Elle gagne sa vie au dehors pour rapporter un chétif salaire ; elle a craint que

l'enfant ne l'empêchât d'accomplir sa tâche. Des semaines de morte-saison sont arrivées qui lui ont fait épuiser le crédit partout.

Elle n'en est pas moins coupable d'abandonner l'enfant.

La neige tombe. L'enfant abandonné crie, la figure fouettée par le froid. Il n'est pas d'être qui ne soit ému de ce spectacle, pas d'âme assez indifférente pour passer son chemin. L'enfant abandonné éveille la pitié de tous, du pauvre, du riche, de l'homme blasé.

II.

Non, la pauvre fille n'était pas digne d'être mère. Celle qui adore son enfant, déjà tout le monde l'aime. Les soins dont elle entoure le nouveau-né lui sont rendus avec usure.

Elle n'est pas riche ; avec le moindre chiffon elle pouvait « faire son enfant beau. » Chacun autour d'elle eût ajouté quelques pièces à la layette, quelques lainages pour le garantir du froid.

Pourquoi a-t-elle désespéré de la compassion ?

Comme un enchanteur, l'enfant eût arraché un sourire même aux bouches qui sourient rarement, et ce sourire eût rempli d'émotion son cœur de mère.

Et elle l'a abandonné ! Et une autre plus pauvre qu'elle se montrera plus humaine ! Un ouvrier, chargé de famille, apportera le nouveau-né à sa femme, qui le suppliera de ne pas le porter aux Enfants-Trouvés.

Celle qui fut mère est obligée de fuir son quartier. Et dans le coin de quelque faubourg, quand, sombre et désolée, elle se jettera dans la débauche pour s'étourdir, elle n'y trouvera que le remords; et sans cesse sa vie sera empoisonnée par le souvenir de la lugubre nuit d'hiver pendant laquelle deux bras d'enfant s'agitaient hors des langes, la suppliant de ne pas se dérober à leur étreinte.

Pauvre femme ! Pour avoir désespéré de la charité, son cœur est vide à jamais, à jamais ses yeux restent sans larmes.

DÉVELOPPEMENT DE L'IMAGINATION.

Il ne faut pas croire que l'enfant soit émerveillé à la vue de jouets somptueux.

Au jour de l'an, laissez-le libre d'entrer chez Giroux ou de s'arrêter à l'étalage du marchand forain qui, dans sa cabane de planches, vend des jouets de Notre-Dame-de-Liesse, l'enfant n'hésitera pas : il courra vers les gaies colorations picardes sans s'inquiéter si elles ne coûtent qu'un sou, et il laissera sans regret les jouets fastueux de dix louis.

Un enfant qui a à sa disposition des poupées de toute taille, depuis la grande demoiselle recouverte de dentelles jusqu'à la *catau*

sans autre ornement que l'incarnat de ses joues, donnera tout son temps à la pauvre déshéritée si commode à habiller avec la moindre *foufe*[1].

L'imagination, qui surabonde chez l'enfant, a besoin d'être exercée.

L'enfant veut créer sans cesse. C'est une création qu'un trou en terre. De cette même terre qui sort du trou et qu'il tasse avec ses mains, l'enfant élève des montagnes qui lui paraissent d'une hauteur incalculable; un tas de poussière représente des architectures féeriques.

C'est le même mirage qu'exerce la poupée d'un sou, qu'il faut *faire belle*.

L'autre, la riche, celle couverte de soie, n'a besoin de rien. L'enfant le sait et la dédaigne; mais cette petite créature qui n'a en partage que ses yeux bleus, sa placidité, ses joues roses et un sourire éternel sur des lèvres de cerise, quelle imagination il faut pour l'habil-

[1] *Foufes*, petits morceaux d'étoffes de toute couleur qu'on donne en Picardie aux enfants pour récréer leurs yeux.

ler d'un chiffon d'indienne qui sera la robe, d'une rognure de tulle qui sera le fichu !

Cette besogne demande à l'enfant de longues heures, qui passent comme une minute. Jamais, plus tard, jeune fille allant à son premier bal ne trouvera le temps de la toilette si bien employé.

Que de soins, d'attention, pour la pauvre poupée, à laquelle l'enfant pense en s'endormant, en s'éveillant !

Ne croyez pas que l'enfant se trompe sur la condition de cette poupée. La petite fille sourit la première de sa modeste toilette, des horions qu'elle reçoit.

En jouant avec sa catau, l'enfant lui a cassé la tête. Elle lui en improvise une avec des chiffons, sur lesquels elle demande qu'on lui trace des barres qui lui représenteront une bouche, des yeux ; et ce morceau de linge sur un corps de carton sera encore préféré aux autres poupées.

Dans les anciens drames où, pour décor, un écriteau portait l'inscription : *Ceci est une forêt*, si le poëte faisait plus d'efforts et appe-

lait en aide tout son génie, le peuple était plus attentif, plus croyant à une conception dramatique sans mise en scène.

La poupée d'un sou développe l'imagination de l'enfant comme le poëte développait jadis celle du peuple.

LES POËTES GRANDS CONSOLATEURS.

Il vint ici d'une certaine ville de Neustadt,
Une veuve très-affligée ;
La mort lui avait pris son enfant
Qu'elle aimait de tout son cœur.

Elle se promenait une fois dans la campagne
Pour adoucir sa tristesse ;
Voilà que vint le cher petit Jésus,
Entouré de blancs enfants.

Vêtus de robes blanches,
Brillants d'une clarté céleste,
Ces enfants étaient parés
D'une belle couronne de gloire.

Lorsque la mère aperçut son fils,
Vite elle courut à lui :
— Que fais-tu là, mon cher enfant,
Que tu n'es pas dans la tombe?

— Ah! mère, ma chère mère,
Il me faut renoncer à la joie;
J'ai là une bien grande cruche
Où je dois recueillir vos larmes.

Quand vous aurez cessé de pleurer
Et oublié vos douleurs,
Alors je trouverai le repos dans cette terre;
Mon cœur en serait bien joyeux[1]!

[1] *Pouvoir des larmes*, chanson du pays de Glogau (Silésie).

L'ENFANT, MIROIR DU PÈRE.

I.

Les grands esprits voués au célibat pour se consacrer tout entiers à la culture des lettres, des arts ou des sciences, ont raison. Ce n'est pas l'égoïsme qui les a éloignés du mariage; leurs œuvres sont des enfants auxquels il faut consacrer tous ses soins, toute sa pensée. Comme des bénédictins, ils se sont condamnés à une réclusion absolue ; et plus d'un regrette le foyer conjugal auprès duquel il aurait trouvé place aux jours d'abattement et de désillusion; mais comme il n'est donné qu'à quelques rares esprits d'allumer les flambeaux intellectuels qui éclairent une nation, les

autres hommes qui ne sont pas préoccupés de laisser des œuvres que consultera l'avenir, laissent des enfants.

C'est une aussi grave préoccupation que de créer une œuvre puissante.

Le poëte inquiet se demande comment la foule accueillera sa création. L'a-t-il portée en lui assez longtemps?

Le père pense à ce que deviendra son fils, quelle éducation il faut lui donner, quels risques l'enfant courra dans le monde.

II.

L'enfant est un miroir; sans cesse le père l'a devant les yeux.

L'enfant réveille le passé, l'enchaînement des choses, le souvenir de plus d'une faute.

— Ai-je suivi la véritable route pour être heureux? se demande le père anxieux. Ma jeunesse n'a-t-elle pas été dépensée follement? Dans maintes occasions n'ai-je pas moi-même dressé des barricades devant mon bonheur?

Chose singulière que les enfants ne soient pas meilleurs que leurs pères !

Comme un ouvrier qui, les années d'apprentissage terminées, a acquis les connaissances nécessaires pour devenir maître à son tour, le fils d'un homme devrait toujours posséder des qualités supérieures à celui à qui il doit le jour.

L'éducation a été mauvaise, quand les qualités morales du fils ne sont pas plus affirmées que celles du père.

Si, dans le ménage, la femme faisait plus corps avec l'homme, si son éducation la poussait à méditer sur le grave problème de l'instruction, c'est à elle qu'incomberait le beau rôle de réformateur d'où découlerait l'avenir, non pas seulement d'un enfant, mais de la société, de l'humanité.

Un homme qui aurait assez de confiance pour s'ouvrir tout entier à sa compagne lui confierait ses fautes du passé, comment il pouvait les éviter, par suite de quelles faiblesses il s'y est laissé entraîner, et la profondeur de l'ornière du fond de laquelle il a eu tant

de peine à sortir; mais les femmes elles-mêmes ont besoin de recevoir la forte éducation qui leur permette de comprendre l'homme.

La plupart d'entre elles prendraient en pitié le mari avouant ses fautes, la sagesse qui lui a manqué, l'expérience qui lui est venue trop tard : ce sont des confidences dangereuses que ces aveux de faiblesses à une faiblesse qui plus tard peut en abuser.

Il faudrait une femme d'un esprit droit et cultivé qui, méditant sur de telles confidences, attendrait le jour d'en faire une source d'enseignement pour son fils. A coup sûr alors elle pourrait corriger certaines analogies dangereuses de l'enfant et du père; en veillant attentivement sur les premières pensées de l'enfant, elle pourrait dresser des barrières contre les passions qui ont assailli le père! Et on n'entendrait plus ces gens désillusionnés, qui, ayant appris trop tard la sagesse, s'écrient d'un ton de regret : — « Ah! si je recommençais la vie! » Car c'est l'enfant, protégé contre les faiblesses, qui, lui seul, peut recommencer dignement la vie du père.

L'ÉCOLE OU LA MAISON.

Il est un moment qui coûte à la mère, c'est celui où le père incline pour que l'enfant, dès le premier âge, entre à l'école.

Jusque-là la mère n'avait pas quitté d'un instant son fils; de jour en jour elle suivait avec intérêt les progrès de cette jeune intelligence en éveil; elle l'avait façonné à sa manière, lui inculquant peu à peu ses propres connaissances, et voici que tout à coup sonne l'heure de la première séparation. Combien la mère soupire en sentant brisé l'anneau de la chaîne qui de si près la rattachait à l'enfant !

Se peut-il qu'une main étrangère pèse

désormais sur un petit être si aimé? Est-il temps vraiment qu'une voix rude s'adresse à ses oreilles? Existe-t-il un maître capable d'employer la douceur de langage que la mère se croyait seule propre à faire parvenir au cerveau de l'enfant?

Elle se dit qu'à l'école son fils va se trouver en contact avec des enfants grossiers, et qu'un tel contact peut produire une altération dans le caractère si doux qu'elle avait pris tant de peine à former.

Près d'elle, l'enfant ne courait aucun danger. Ne va-t-il pas rencontrer des êtres méchants qui lui feront subir de mauvais traitements ou développeront en lui de dangereuses facultés que la mère s'était efforcée jusque-là de réprimer?

Ce sont de longs débats entre la femme et son mari.

Le père, loin de penser comme la mère, voit au contraire dans l'école un microcosme de la vie. Suivant lui, il faut que dès l'âge le plus tendre l'enfant apprenne à lutter contre diverses exigences. Ses instincts doivent subir

le choc des instincts de ses compagnons. La contradiction, des volontés opposées aux siennes sont la meule à laquelle il doit tremper sa lame si tendre.

— L'école, dit le père, développe le corps par une gymnastique naturelle qui fait défaut à l'enfant vivant dans l'intérieur de sa famille. Quelque rudes que semblent les premiers jeux, ils sont nécessaires. Pour l'intelligence, si bien douée que soit la mère, communiquera-t-elle à son fils l'excitation que donnent une trentaine d'enfants réunis, qui déjà sentent poindre en eux l'amour-propre, ce levier d'une telle utilité dans la vie? Sans doute, à l'école, l'enfant rencontrera de mauvaises natures. N'est-il pas utile que tout jeune il soit choqué par les vicieux instincts de certaines natures? S'il s'aperçoit que l'égoïsme dirige la plupart des actes de ses camarades, il sera moins surpris plus tard de se trouver en rapport avec les égoïstes, qui ne sont pas en minorité dans la société. L'enfant sera le condisciple de lâches qui se réunissent pour maltraiter un être faible; d'autres, pour se

justifier d'une faute, accuseront l'innocent. Toutes choses qui se voient dans la vie; mais aussi l'enfant assistera au châtiment du menteur, du traître. Et si par hasard l'enfant ne possédait le germe d'aucun de ces défauts, il est utile qu'il apprenne à se garer de vices qui tournent sans cesse autour de l'homme pour le dévorer, et avec lesquels il faut se prendre corps à corps et lutter pour en triompher plus tard. Alors dès le jeune âge l'enfant prend d'amères leçons de défiance, mais dont la connaissance pénible est contre-balancée par les premiers sentiments de l'amitié. Un jour, l'enfant se sentira attiré vers quelque camarade d'un caractère sympathique au sien, dont la moindre absence lui coûtera, dont l'arrivée fera briller ses yeux de bonheur.

Au mot amitié, la mère commence à se laisser gagner.

— Après l'affection maternelle, continue le mari, il n'est rien de plus doux que le souvenir de l'ami des premières années, avec lequel on allait à l'école la main dans la main, celui en compagnie duquel on partageait ses

friandises, le camarade dont on était le protégé ou le protecteur, dont on réclamait l'appui au besoin ou dont on protégeait la faiblesse, celui qu'on retrouve plus tard avec les mêmes sentiments d'affection et qui semble presque un frère. Tout ce petit monde d'êtres hostiles et affectueux, de rivaux et d'amis, ne se rencontre pas à l'intérieur de la famille. Et l'enfant n'apprendrait-il rien à l'école, que déjà il aurait reçu de fortes leçons de sociabilité, dont nul homme ne saurait se passer.

— Tu veux que ton fils soit heureux dans la vie, ajoute le père; souhaite que jeune il éprouve de légères déceptions. Et si tu le vois revenir ému des mauvais traitements et des injustices de ses camarades entre eux, réjouis-toi d'avoir donné naissance à un enfant sensible, ami du juste, et qui aura fort à faire pour faire prévaloir parmi les hommes les notions de droiture et d'humanité.

L'HOPITAL DES ENFANTS MALADES.

I.

Je demandai un jour à un médecin de l'hôpital des Enfants malades l'autorisation de l'accompagner dans sa visite, et quoiqu'il souscrivît de bonne grâce à mon désir, il en parut un peu étonné. L'habitude de voir les mêmes observations se représenter tous les matins à la même heure, fait que ce qui semblait intéressant au praticien dans le principe avait perdu de jour en jour son aspect et son relief.

L'impression que je retirai de cette visite au chevet des malades fut profonde. La cordialité avec laquelle le médecin parlait aux

enfants, l'attention profonde qu'il apportait à scruter la maladie cachée à l'intérieur de petits êtres qui ne peuvent en indiquer le siége, la douceur des religieuses dans leurs fonctions, la tranquillité qui protége le repos de chaque malade, l'hygiène de repas réguliers, toutes choses qui manquent à l'enfant dans la mansarde de ses parents, me remplirent d'émotions.

L'enfant du pauvre est mieux soigné à l'hôpital que l'enfant des princes dans leurs palais.

Chaque jour les plus illustres médecins tiennent à honneur de visiter l'enfant malade avant la clientèle qui les couvre d'or. Pour les malheureux, pas de consultations coûteuses, pas d'ordonnances de pharmaciens qui creusent des brèches si profondes dans les modestes ménages.

L'air, la lumière baignent le lit du petit malade, autour duquel s'empressent à la moindre crise internes et sœurs de charité.

Il entre en convalescence. Il joue dans de grandes cours plantées d'arbres, en compa-

gnie d'autres enfants que la science a enlevés à la mort qui les réclamait.

L'enfant a besoin de se fortifier. Il restera de longs mois à l'hôpital, où son sang parisien est épuré, renforcé par des bains, des promenades, de la gymnastique.

Si la civilisation entraîne un cortége d'abus presque inévitables, combien elle les fait oublier par des avantages et des bienfaits qu'on ne saurait trop louer !

II.

Le dimanche, on voit des femmes du peuple pressées devant la porte des hôpitaux. Ce qu'il y a en elles d'anxiété, d'espérances, est considérable. Le cœur des mères séparées de leurs enfants bat double. La porte ne sera ouverte qu'à midi, et déjà depuis une heure elles attendent pour entrer les premières.

Dans ces groupes on ne parle que de ce qu'*il a*.

— Il était si beau, si bien portant!

— Va-t-il mieux?

Et cette porte qui ne s'ouvre pas! En ce moment toute mère voudrait posséder une seconde vue pour traverser les espaces.

Ces mères se consolent entre elles; elles trouvent de délicates paroles de consolation, d'ingénieux mensonges pour les plus anxieuses. Celles dont les enfants sont convalescents savent quel effet produirait en elles une bonne parole!

Lentement la grande porte s'ouvre. On entend un soupir s'échapper de toutes ces poitrines de mères.

Il faut les voir traverser les cours, les vestibules, monter les escaliers!

Quelques-unes à ce moment pâlissent et s'arrêtent, craignant d'en trop savoir.

Elles étaient arrivées en foule et bruyantes. A la porte de la salle des malades elles ne parlent plus, retiennent leur respiration et glissent plutôt qu'elles ne marchent sur le plancher, pour ne pas troubler le repos d'autres enfants qui peuvent être endormis.

Non, il n'est pas de regards chargés de plus de compassion, de larmes plus douces, de baisers plus tendres que ceux qu'on entend de toutes parts autour des lits où sont couchés de petits êtres pâles, les yeux agrandis par la fièvre.

Comme ils sont embrassés! Embrassés pour huit jours! Il est tant d'enfants qui n'ont pas vu leurs parents depuis le dimanche précédent!

Et quelle fête, quelle joie si le petit convalescent, assis sur le lit, attend sa mère et l'accueille par un sourire!

Il est des gens blasés qui recherchent les sensations. Qu'ils aillent le dimanche à la porte d'un hôpital d'enfants, qu'ils entrent avec les mères, et ils entendront de ces paroles, ils verront de ces regards qui rempliront leurs cœurs d'émotions qu'aucun spectacle ne pourrait leur procurer.

LE PREMIER REGARD.

Ce que regarde l'enfant en venant à la lumière, c'est la lumière elle-même ; de même que ses oreilles perçoivent des sons confus dont le sens ne pénètre pas dans son tendre cerveau, de même toute lueur remplit ses yeux d'étonnement que témoigne sa bouche ouverte.

A cette heure l'enfant ne pense pas plus que la plante : tout est vague, confus et mystérieux pour ce petit être dont les instincts ne se manifestent que par des cris.

La mère cependant veille à cette jeune plante, qu'elle arrose autant de ses regards que de son lait.

Afin de l'habituer à la parole humaine, un peu grossière pour une si délicate oreille, la mère murmure de tendres paroles, de douces chansons : toute femme sait alors créer une langue composée de délicates inflexions. Mais c'est surtout par le regard que la mère pénètre dans l'enfant, qu'elle épie ses désirs et va au devant de ses volontés. L'œil maternel se fait plongeant et il n'est pas de médecin qui puisse mieux déterminer que la femme l'endroit où souffre l'enfant : car pour elle tout est devenu sujet à observation dans ce petit corps, dont elle connaît chaque grain de la peau.

Pas de mathématicien plus méditatif en face d'un problème, pas de géologue étudiant plus profondément les entrailles de la terre. C'est à ce grand œuvre, qui s'appelle la formation d'un homme, qu'est appliquée l'intelligence de la mère, devenue attentive alchimiste pour veiller sur les premières sensations du nouveau-né.

Le dévouement maternel ne peut se comparer à aucun autre dévouement. Rien n'arrête la mère, rien ne lui coûte, ni privations ni fatigue.

Pendant les premières années de l'allaitement et du travail de la dentition, la mère ignore ce que c'est que le sommeil ; ou il est si léger que le moindre mouvement de l'enfant dans son berceau réveille la mère et la met sur pied.

Avant le mariage, la jeune femme ne trouvait nul vêtement assez chaud pour la garantir contre le froid; maintenant elle se relève à tout instant pendant les nuits d'hiver pour donner le sein à son enfant, le promener, tâcher d'adoucir ses maux en le berçant. Et elle ne s'en plaint pas: son affection lui sert de ouate contre les saisons les plus dures.

C'est ainsi que la femme comprend les devoirs de la maternité, sûre que chaque parole de sa tendresse entre plus directement dans le cœur de l'enfant : ces soins, ces sacrifices qu'elle prodigue à ce petit être, la mère croit que l'enfant les comprend et lui en tiendra compte un jour.

Mais il est une récompense plus immédiate pour la jeune femme. La nuit, quand elle veille, c'est à la clarté de la veilleuse que les

premiers regards de l'enfant qui prend le sein cherchent à communiquer avec ceux de la mère ; et ce regard qui s'essaie, ce langage des yeux qui se comprennent désormais, font oublier alors les fatigues du passé.

TROP GENTILS.

« A la vérité, dit Montaigne, nous voyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trompent l'épreuve qu'on en a conçue : et hommes faits on n'y voit aucune excellence. »

Le mal est ancien et n'a pas diminué ; nos enfants continuent à être trop gentils et ne font pas les hommes qu'on attendait plus tard de leur éducation.

Élevés trop moelleusement par les habitants des villes, aucune privation ne leur est infligée ; non-seulement tous leurs désirs sont satisfaits. mais les parents vont au devant

et les provoquent. On les habille de soie au lieu de toile, et leur équipement dès le premier âge fait penser à celui des chasseurs parisiens harnachés de velours et porteurs d'armes qui n'abattent jamais aucun gibier.

Qui veut voir une riche collection de singes et de perroquets n'a qu'à passer une après-midi sous les ombrages de Tuileries ; ce n'est pas toutefois dans les arbres que se trouvent ces singes et ces perroquets, habillés suivant les courants du moment en lanciers, en artilleurs ou en zouaves. J'en ai vu coiffés à la Henri IV qui tétaient encore le sein de leurs nourrices ; d'autres sont costumés en moujiks russes ou en Écossais : les petites filles portent des travestissements Louis XV.

Pauvres enfants de gens épris des faussetés de Boucher, qui rêvent d'amours fardés et se complaisent dans les mascarades, sans s'apercevoir que déjà ils corrompent l'âge le plus tendre.

Ces enfants qui ne demandent qu'à courir, chanter, grimper aux arbres, on en fait des poupées.

D'autres, qui échappent à ces attifements, n'échappent pas à la civilisation qui les a marqués de son cachet. Il en est dont on pourrait dire, à l'âge de sept ans : — Tu seras un parfait notaire.

Il y a aux Tuileries le coin des faiseurs d'affaires et on a admiré à l'époque de la fièvre des timbres-poste la petite Bourse établie dans le jardin de Lenôtre. Les enfants agiotaient et spéculaient comme au boulevard des Italiens : ceux d'un esprit pratique vendaient à terme pour livrer au cours du jeudi suivant.

Cependant, sous les marronniers, dans un endroit isolé, se tient une mère avec son fils en blouse de coutil, les jambes nues, les bras à l'air, qui peut courir, tomber sans craindre de gâter sa toilette ; mais ces enfants-là sont en minorité.

LA PREMIÈRE RÈGLE D'ARITHMÉTIQUE.

Non, je ne connais pas de nature plus antipathique que le riche qui se croit obligé de donner et brigue des honneurs en faisant servir l'aumône à ses intérêts particuliers et à sa vanité.

Cet homme *qui a donné tant*, qui veut qu'on le sache et se fait payer en publicité, se regarde sans doute comme un être très-généreux. Pour moi, il a bien peu donné.

L'aumône qui oublie d'ouvrir son Grand-Livre, et qui se cache pour secourir, l'aumône aussi humble que la demande, celle qui fait que la main gauche ignore si la main droite est

ouverte, voilà la véritable, la seule qui puisse compter, celle qu'il faut apprendre à l'enfant.

Si, tout jeune, il savait ce que c'est qu'un pauvre, si avant d'ouvrir un livre il apprenait à lire sur les fronts soucieux la misère cachée, une telle étude l'initierait aux premiers principes du bonheur.

Jean-Jacques Rousseau ne pense pas ainsi ; il voit dans l'aumône une action d'homme qui connaît la valeur de ce qu'il donne et le besoin que son semblable en a. L'enfant, qui ne connaît rien de cela, n'a aucun intérêt à donner; il donne sans charité. La bienfaisance, selon le philosophe, serait une abstraction inutile à loger dans la tête d'un enfant, car la valeur de l'argent lui est inconnue. — Un enfant, dit-il, donnerait plutôt cent louis qu'un gâteau.

Rousseau fait observer que les parents rendent à l'enfant ce qu'il a donné, de sorte qu'il s'accoutume à donner tout ce qu'il sait bien qui lui va revenir. « Je n'ai guères vu, dans les enfants, dit le philosophe, que ces deux es-

pèces de générosités, donner ce qui ne leur est bon à rien ou donner ce qu'ils sont sûrs qu'on va leur rendre. »

Locke pensait autrement : « Faites en sorte, dit le philosophe anglais, que les enfants soient convaincus par expérience que le plus libéral est le mieux partagé. »

Jean-Jacques voit dans l'aumône qu'on fait faire aux enfants un acte d'imitation, une *vertu de singe*. Mais combien de ces « vertus de singes » sont inculquées dès la jeunesse, qui entrent profondément en nous et servent plus tard de base à nos bonnes actions ! Rousseau paraît lui-même le reconnaître, et sa conclusion, ainsi qu'il arrive fréquemment aux sophistes, est en contradiction avec sa défense d'apprendre le précepteur d'Émile à lui faire faire l'aumône.

« Nulle bonne action, dit-il, n'est moralement bonne que quand on la fait comme telle, et non parce que d'autres la font ; mais dans un âge où le cœur ne sent rien encore, il faut bien faire imiter aux enfants les actes dont on veut leur donner l'habitude, en attendant qu'ils

les puissent faire par discernement et par amour du bien. »

Pour moi, je regarde comme l'enseignement le plus doux pour la mère de répéter sans cesse à l'enfant que le secours du prochain est le premier des devoirs, que recevoir implique donner, que gain contient dîme, de même que bonheur est le revers de malheur : en inculquant de tels principes à l'enfant avant qu'il sache lire, surtout avant qu'il sache compter, déjà la mère aura fait de l'enfant un homme avant l'école.

LES DROITS DE LA FEMME.

Le temps est venu où la femme s'aperçoit combien son sexe a été opprimé depuis le commencement du monde. Des journaux ont été fondés pour réclamer l'égalité des sexes; des chaires ont été ouvertes, ainsi que des conférences.

Égale de l'homme, la femme en réclame les priviléges et il a été question dans certains petits cénacles de refondre le Code, un arsenal de vieilles armes à l'aide desquelles la femme est courbée sous le joug.

Les esprits — avancés — se demandent en effet d'où part cette autorité concédée si bénévolement à l'homme.

- Pourquoi ne devrait-il pas aussi bien obéissance à la femme que celle qui lui apporte un cœur pur? Pourquoi encore l'homme ne serait-il pas tenu de suivre la femme au domicile qu'il a plu à celle-ci de choisir?

Ce Code gothique, admiré outre mesure par la civilisation, n'est, dit-on, que la conséquence de la vie sauvage, où la femme est traitée en esclave. Il faut le refondre. Et c'est un bel exemple que donne la Turquie, qui, tendant à renoncer à l'emprisonnement du sérail, permettra sous peu aux femmes de sortir dans la ville sans voiles.

Il faut refondre le Code, rompre les barricades des anciennes coutumes et s'inspirer des droits naturels pour ajouter à son Avoir ce que la femme a perdu.

Pourquoi la femme n'officierait-elle pas dans les fêtes religieuses? Il y avait des prêtresses dans l'antiquité. La religion serait consolidée, et plus d'un sceptique sentirait la croyance renaître au spectacle de jeunes vierges donnant le signal de la prière.

En politique on compte une Catherine que

les philosophes eux-mêmes appelaient *la grande*. Si elle eut des favoris, il ne manque pas dans l'histoire de favorites qui, malgré l'autorité dont disposaient les rois, prirent une large part à la politique de leur époque. Plus d'une femme impératrice ou reine a prouvé que le sceptre ne faiblissait pas dans ses mains. Pourquoi, lorsqu'un peuple envahisseur veut agrandir son territoire aux dépens de celui du peuple voisin, n'enverrait-on pas la femme en qualité d'ambassadeur? Sa parole et ses charmes auraient plus de poids que les notes diplomatiques échangées par les hommes.

La femme a une langue et sait s'en servir. Dans les Chambres où se discutent les intérêts de la nation, elle parlera, s'il le faut, aussi longtemps que le plus verbeux des orateurs.

La femme sait conduire un cheval et faire la récolte; elle est initiée aux progrès des lettres, des sciences et des arts. De romans, de poésies, de tableaux, elle emplirait l'univers, et de récents exemples montrent qu'elle peut aborder de front les matières les plus ardues

et les plus positives, la métaphysique, la médecine ou la chirurgie. Au Palais n'a-t-on pas vu de vieux avocats s'étonner de sa dialectique quand par hasard elle aborde les questions de droit?

Certainement l'heure serait venue de remplacer les droits de l'homme par les droits de la femme si de pauvres natures féminines, auxquelles l'éducation a manqué pour se débarrasser d'une timidité dangereuse en face des réformes que réclament des esprits généreux, ne formaient un groupe considérable.

Comme le peuple, la femme a besoin d'instruction. Pour répandre cette instruction, il faudrait plus de journaux dévoués à la cause féminine, plus de cours, plus de clubs et plus de conférences. Des émissaires devraient être envoyés en province, dans les campagnes, pour réveiller l'atonie d'un sexe trop longtemps asservi, qui par tradition reste attaché à l'homme et élève ses enfants.

La logique conduit fatalement à laisser quelque repos à une vieille civilisation qui roule perpétuellement dans le même cercle.

Un moment de répit lui est dû comme aux navires qu'après une longue traversée les matelots mettent sur le flanc pour les radouber.

Il s'agit de détruire un amas de préjugés desquels s'échappent des émanations délétères, qui sans cesse engendrent de nouveaux abus.

Pendant une période de vingt-cinq ans, les femmes s'engageraient à ne plus avoir d'enfants.

Contribuer à l'accroissement de la population, c'est entretenir de gaîté de cœur un foyer de misère et d'ignorance.

En laissant pendant vingt-cinq ans la civilisation se reposer, en employant cette période à des réformes utiles pour les droits des femmes, la société obtiendrait certainement une race neuve, docile, malléable et sans préjugés héréditaires.

Les enfants qui naîtraient au bout de ce temps d'arrêt, ayant été conçus sous l'influence de nouvelles idées, changeraient alors la face de la civilisation.

Tel est le projet de rénovation sociale que m'a confié un esprit d'élite, un cœur d'or, une nature ardente, une dame qui demeure aux Batignoles.

LES ENFANTS A LA CAMPAGNE.

I.

On voit rarement des jouets dans la main des enfants à la campagne. Le paysan économe ne se soucie pas de grever son budget par l'achat d'objets qui seront mis en pièces, à peine l'enfant les a-t-il touchés. L'homme qui vit aux champs est ennemi du factice. La poupée qui parle et ferme les yeux, le mythe de Polichinelle ne répondent en rien à son esprit.

Dès l'âge le plus tendre, l'enfant, mêlé à ses compagnons, fait des trous en terre, se roule sur l'herbe, élève des tas de poussière, ne s'en-

nuie jamais et ne montre pas les exigences développées par le séjour des villes.

Il n'est besoin de lui acheter ni pelle, ni brouette, ni cerceaux ; ses mains lui tiennent lieu de pelles. Une charrette, remisée sous le grand marronnier de la place, lui sert de divertissement, et il n'a que faire d'un cerceau pour courir, les muscles de ses jambes étant exercés de bonne heure.

A la ville, on essaie d'appeler l'attention des enfants sur les choses naturelles avec des animaux factices. Ce ne sont pas les animaux qui manquent au village.

Les chiens y rôdent en toute liberté; lentement les chats traversent les rues et vont se reposer sur le haut d'un vieux mur ; les pigeons prennent leur volée dans la direction des champs ; des troupeaux de moutons, changeant de pâturage, soulèvent à tout instant la poussière des routes ; le soir, les bœufs reviennent en troupes des pâturages et rentrent chacun à son étable; sans cesse passent des chevaux et des ânes ployant sous le fourrage, tandis que les oies et les poules

picorent en liberté sur le gazon devant l'église.

Ces aboiements, ces miaulements, ces roucoulements, ces caquetages, ces bêlements, ces hennissements, ces beuglements valent bien les sons imitatifs que l'industrie adapte à des animaux de carton.

Le ruisseau qui coule et murmure sur un lit de cailloux paraît plus intéressant à l'enfant que les Guignols des Champs-Elysées; mais ce qu'il aime par-dessus tout, c'est une fleur des champs que sa mère vient de cueillir pour lui. Il y a là un mystère de forme, de coloration, d'odeur, qui excite l'attention de l'enfant et remplit son cerveau de fraîches sensations inconnues à la ville.

II.

Cette éducation de l'enfance aux champs a préoccupé plus d'un esprit; j'en trouve la trace dans une lettre de Mme de Sévigné à sa fille.

« Si votre fils est bien fort, l'éducation rustaude est bonne; mais s'il est délicat, je pense qu'en voulant le faire robuste on le fait mort, » écrit la marquise.

Il est certain que les enfants des habitants des villes, transplantés à la campagne, vers l'âge de deux à trois ans, supporteraient difficilement la vie des petits paysans qui courent pieds nus sur les cailloux, bravent le soleil ardent sans autre coiffure que leurs cheveux et dont un mauvais pantalon de toile ouvert à tous les vents et un morceau de gilet couvrent à peine la poitrine. Sans doute il serait dangereux de l'envoyer à la moisson, en tel équipage, ramasser les gerbes, comme aussi, pendant les rigueurs de l'hiver, on ne peut songer à lui faire porter des charges de fagots ramassés dans les bois.

C'est là ce que Mme de Sévigné appelait « l'éducation rustaude; » mais en toutes choses des ménagements sont à garder, et, sans vouloir faire de l'enfant un gardeur de bestiaux, je dirais aux mères : Aussitôt la naissance de votre enfant, renoncez aux plaisirs de la ville;

que la campagne soit votre unique idéal. Vous vous préparez des joies sans fin, car l'enfant y poussera comme une plante.

Il était frêle et couvert de laine; peu à peu vous enlèverez ces superpositions d'étoffes qui gênent le développement de ses membres.

Il était timide à ne pas vous quitter; habituez-le de jour en jour à se mêler aux petits paysans. La simplicité de leurs jeux l'intéressera tout d'abord, et je ne lui donne pas une huitaine pour qu'il ne réclame la liberté de courir avec eux.

Quand sa figure et ses mains seront couverts de ce hâle qui est le brevet de la vie en plein air, alors il conviendra de lui faire quitter ses vêtements de la ville. Que l'air froid ou chaud caresse toutes les parties de son corps. Ses muscles, ses nerfs et ses membres se fortifieront et se retremperont à ces bains d'air.

Ne vous inquiétez pas de développer son intelligence. Tout dans la nature lui devient enseignement: le soleil et le vent, les prés et les bois, les vallons et les collines.

Et c'est seulement alors, qu'ayant aguerri

vos enfants pendant sept ans, vous pourrez sans crainte les lancer en pleine civilisation, les nerfs trempés et ayant amassé les forces nécessaires pour le grand combat de la vie.

SÉPARATION.

Est-il rien de plus fâcheux pour l'enfant que le spectacle d'un père et d'une mère en hostilités qui se reprochent leurs fautes, sans cesse font entendre de pénibles récriminations, et s'accablent de duretés auxquelles succèdent de cruelles injures?

L'enfant ne comprendrait-il pas encore que déjà ces froids regards, ces bouches méprisantes, ces gestes altiers froissent sa nature, qui a besoin d'affections et surtout de la fusion des tendresses paternelles et maternelles? Il faut à l'enfant une atmosphère d'affections

comme la plante de serre qui a besoin d'être protégée contre les rigueurs des saisons.

A table, quand les époux sont *obligés* de se réunir et qu'ils affectent devant ceux qui les servent une réserve glaciale, l'enfant subit le contre-coup du silence, de la contrainte qui planent dans la salle à manger ; sa gaîté, son expansion naturelle sont paralysées.

Mais quel drame plus poignant peut atteindre celui que les lois créent orphelin, du vivant de son père et de sa mère !

Les époux, ne pouvant plus vivre ensemble, ont résolu de se séparer. Alors éclatent des amertumes qui toute la vie resteront dans l'oreille de l'enfant. Il assiste à une rupture, à des déchirements qui parfois sont précédés de violences. Il voit couler des pleurs, il entend des colères qui éveillent en lui des idées de chagrin et de terreur. Ces traits jadis souriants qui le faisaient sourire, la haine s'en est emparée.

Tout est brisé entre deux êtres sous la protection desquels l'enfant marchait heureux. Les baisers, que tour à tour deux époux qui

s'aimaient imprimaient sur les joues de l'enfant, à la même place, sont remplacés par une froide indifférence, d'où rien de tendre ne jaillira plus jamais.

Un jour, une singulière animation remplit la maison. Est-ce un voyage, une fuite? Les tiroirs sont vidés, les meubles restent ouverts, les malles s'entassent sur des malles. Quelqu'un va abandonner ces appartements en désordre : la femme, pour se réfugier dans sa famille.

Au milieu de ce bouleversement, l'enfant se sent abandonné. Impassible et morne, le père attend le dénouement de ce drame anxieux. L'enfant, avec inquiétude, regarde ces physionomies sèches, ces bouches fermées derrière lesquelles, quelquefois encore, le chagrin se cache sous la volonté.

Un mouvement d'entraînement, un cri du cœur pourraient mettre terme à cette pénible situation. Hélas! ce mot, ce cri, plus d'une fois se sont échappés de ces poitrines. Il est trop tard maintenant. L'heure de la séparation a sonné. La mère emmène son enfant, et les

larmes qu'en secret le père verse sur ce départ, personne ne les verra.

L'enfant reste sans père. Il le demande. Sa mère ne lui répond pas: l'époux est mort pour elle, elle veut que le père soit mort pour le fils.

Ce n'est encore que le prologue de ce drame lamentable.

Les affections paternelles ne sont pas de celles qui s'éteignent. Le père veut revoir son fils. Sa vie a été brisée par le départ de l'enfant: dans la nuit qui a suivi la séparation, l'homme s'est senti vieillir de dix ans.

Parfois les torts viennent de la mère. L'enfant reste sans mère.

Qu'il soit délaissé par l'un ou l'autre, qu'un jugement le confie au père ou à la mère, quelle éducation recevra cet enfant victime de deux indifférences ou de deux haines, qu'on condamne à voir ses parents, seul avec l'un d'eux, une heure par semaine, à telle date, et qui un jour trouvera dans les papiers de famille les mémoires accusateurs que

son père et sa mère ont lancés l'un contre l'autre!

Mieux vaudrait être enfant trouvé que d'entrer dans la vie, le cœur ulcéré par le souvenir de telles haines!

IV

ÉDUCATION — INSTRUCTION

LES VERGES.

Sans vouloir entrer dans l'éducation des princes et des fils des grands, il est difficile de ne pas toucher aux classes nobles des siècles qui précèdent la Renaissance; les documents sont tellement rares en ce qui touche les classes moyennes, qu'on est réduit à tirer quelques lumières des quittances de compte des ouvriers qui travaillaient pour la cour : dans une quittance d'un drapier et d'un enlumineur l'histoire des mœurs apparaît plus nette que dans des récits où trop souvent se glisse l'esprit de parti.

En 1393, Valentine de Milan, femme de

Louis d'Orléans, frère de Charles VI, accouchait à Paris, à l'hôtel de Bohème, d'un second fils, Philippe d'Orléans. Grâce au mémoire d'un drapier, nous savons quelle était la layette d'un enfant riche à cette époque. On l'enveloppait d'abord dans une pièce d'écarlate vermeil de drap de Bruxelles ; ses langes en « drapelet » était composés de six aunes de drap blanc de Malines ; six autres aunes de drap de Neufchâtel garnissaient deux berceaux, dont l'un servait de lit d'attente pendant que la femme de chambre remettait l'autre en état.

Ils sont vraiment coquets et gentils, ces « bersouers » du moyen âge et de la Renaissance, et le luxe du trousseau et des « drapelets » tendait encore à faire paraître plus mignons ces nouveau-nés entourés de la nourrice, de la femme de chambre et de la berceuse. Les appartements étaient vastes, aérés: un grand feu pétillant permettait aux femmes de service d'envelopper sans cesse l'enfant de linges chauds et secs; mais l'emmaillottement avait conservé des restes de barbarie. Les momies des Égyptiens ne sont pas plus ficelées

dans leurs boîtes funéraires que les enfants du moyen âge et de la Renaissance. Les bras rapprochés du corps ne pouvaient faire un seul mouvement ; le pauvre petit fait penser à ces sachets de lavande que les pensionnaires de couvents entourent de rubans de couleur. Ainsi étaient soignés les fils de princes et de rois : on se demande comment étaient traités les enfants du peuple, si rebelle d'habitude à toute recommandation hygiénique.

La vue de ces petits êtres que les miniaturistes nous représentent serrés dans leurs langes comme des poissons en caque, le manque de liberté de leurs bras qui devait réagir sur le développement de la poitrine, ne donnent-ils pas raison aux médecins qui recommandent de ne nullement emmailloter les enfants et de laisser les jambes se mouvoir aussi librement que les bras ? Combien cette compression dut-elle rendre d'enfants rachitiques ! Combien un tel système de liens dut amener de morts prématurées ! Et cependant ne nous faisons pas illusion sur les progrès de l'hygiène actuelle ! L'entassement des populations dans les

grands centres, l'étroit espace auquel les cinq sixièmes des habitants d'une grande ville sont condamnés, le manque d'air et de soleil amènent des maladies, des morts d'enfants que les statisticiens constatent, sans pouvoir empêcher la réduction du métrage des mansardes dans des cités où un mètre de terre est couvert de pièces d'or.

Ce fut une joie à toutes les époques que la naissance d'un enfant. Nous le voyons au quatorzième siècle par les soins dont on entoure non-seulement l'accouchée, mais encore les femmes au service de l'enfant. En 1396, Valentine de Milan devient grosse de nouveau ; le duc d'Orléans, son mari, commande un « char branlant vert » pour qu'elle ne se fatigue pas à la promenade ; lors de sa délivrance en 1397, ce sont de nouveaux achats de lainages et de toiles pour les berceaux, les langes de l'enfant, de draps pour les nourrices et femmes de chambre.

En 1401, le second fils de la duchesse, Philippe d'Orléans, avait huit ans. Il s'agit de l'instruire. Valentine de Milan, ainsi que son

mari, avait le goût des beaux manuscrits. Un libraire-enlumineur reçut la commande de deux petits livres de miniatures à l'usage spécial de l'enfant. Ce que représentaient les peintures, le marchand ne le dit pas dans sa quittance; on sait toutefois que c'étaient de fines miniatures rehaussées d'or, d'azur et de vermillon, protégées par de somptueuses reliures.

C'étaient évidemment des scènes de piété avec des entourages capricieux, des animaux fantastiques, des enroulements verts comme les prés, des gnomes se jouant au milieu des fleurs, une fête pour les yeux de l'enfant si sensible aux joyeuses nuances du pinceau.

Peut-être quelque miniature se glissait-elle où l'enseignement par les verges était représenté par un polisson que le professeur troussait.

Du douzième au quinzième siècle, l'instruction de l'enfance confiée aux prêtres et aux pédagogues varie médiocrement. Du haut de la chaire, le prêtre enseigne à son petit troupeau la connaissance de Dieu; mais la douceur d'un tel enseignement ne suffit pas aux pédagogues: *Timor Domini initium sapientiæ*,

disent-ils. *Timor* implique des verges. Suivant les éducateurs d'alors, les verges seules sont l'initiation à la sagesse.

Presque à chaque page des *Bibles historiales*, les miniaturistes se sont plu à représenter de gros paquets de verges menaçantes sortant des nuages ou tenus par des mains moins symboliques.

Ce fut longtemps l'unique moyen d'inculquer la sagesse. « Et doulx devient l'enfant quant a douze ans, » est la légende qui se trouve en bas d'une fessée scolastique dont le dessin orne de *Petites heures à l'usage de Chartres*, du seizième siècle.

Ce système d'enseignement avait de telles racines que Montaigne et Charron s'en préoccupèrent. A la façon dont ils recommandent de pétrir cette pâte si tendre de la jeunesse, on songe à un pâtissier qui, de la fine fleur de froment qu'il ploie et reploie sans cesse, prépare un beau gâteau; mais où l'analogie cesse, c'est que les moralistes ont soin de pétrir la nature enfantine avec douceur sans la presser trop durement.

Ces grands esprits, qui ont puisé de l'indulgence dans l'étude des passions, savent que la violence et la brutalité ne produisent que révolte et abâtardissement, et ils se préoccupent surtout de quel ton il faut parler aux enfants pour toucher leur cœur.

Montaigne s'élève contre la coutume presque universelle, à son époque, de fouetter les enfants: « Il y a je ne scay quoy de servile en la rigueur et en la contrainte, et tiens que ce qui ne se peut faire par raison, par prudence et par adresse, ne se fait jamais par la force... »

Idée que La Fontaine a enchâssée plus tard dans un joli vers :

Tout père frappe à côté.

On a considérablement écrit sur l'éducation des enfants; on a peut-être trop écrit. Tout ou presque tout se trouve en peu de mots chez les écrivains du seizième siècle.

« Je n'ay veu autre effect aux verges, ajoute Montaigne, si non de rendre les âmes plus lasches et plus malicieusement opiniastres. »

Pour briser définitivement ces verges, les peintres s'en emparèrent et en firent le sujet d'amusantes compositions, où tout l'esprit était attribué aux enfants, le ridicule aux pédants.

Un des motifs les plus gais de ces sortes de représentations, fréquentes chez tous les peuples, est une œuvre du vieux Pierre Breughel, qui a laissé de côté ses diableries habituelles pour peindre l'intérieur d'une école d'enfants flamands. Il est vrai que c'est encore une diablerie, et Breughel n'a pas eu de peine à y introduire sa violence habituelle de comique.

Ces enfants terribles que le maître d'école ne parvient pas à discipliner semblent des singes échappés. Avec des cris et des cabrioles étranges, les uns s'introduisent dans des paniers, et ce n'est pas pour y apprendre à lire; les autres disparaissent tout entiers dans de grands chapeaux qu'ils ont été chercher on ne sait où : peut-être regardent-ils ce chapeau comme un puits de science, mais j'en doute; ceux-ci font la mine au maître; ceux-là récitent leur alphabet la tête entre les jambes.

Breughel ferait comprendre la nécessité des

verges dans l'éducation, si une idée grotesque plutôt que d'enseignement ne ressortait de l'œuvre d'un peintre qu'avec raison ses contemporains avaïent surnommé *le Drôle*.

Un moment de gaîté provoqué par une estampe n'est pas à dédaigner; mais le sujet est plus grave et j'y reviendrai.

LA PLANTE ET L'ENFANT.

I.

Rien n'est plus digne d'intérêt que le développement d'une plante dont un jardinier a protégé la faiblesse en lui donnant un mur pour tuteur. Contre le mur court un treillage qui permet à la plante de grimper et de s'étendre.

De jour en jour on la voit pousser en taille et presque en sagesse. Docilement la plante suit d'abord le parcours indiqué; comme un être pourvu de raison, elle obéit aux instructions du jardinier, et celui-ci s'applaudit de la

touffe de fleurs qui bientôt jouera son rôle dans le concert des colorations voisines.

Il faut cependant se fier médiocrement à la docilité de la plante.

Sur la plate-bande, au-dessous d'elle, le jardinier a remarqué quelques traces de plâtre émietté.

C'est le résultat du travail de la plante; ses vrilles, quoique menues et d'une extrême délicatesse, n'en ont pas moins à la longue disjoint les pierres, à force d'effriter le plâtre du mur.

L'ambition de ces jeunes pousses est considérable; elles voudraient grimper par-dessus la muraille, et y réussiraient si le jardinier n'y prenait garde.

Comme des prisonniers qui, ayant échoué dans un premier projet d'évasion, cherchent un coin moins surveillé, la plante ne se rebute pas; ses racines accomplissent sans relâche un travail souterrain, et un jour elles traversent les fondations du mur qui semblait une barrière suffisante contre leurs entreprises.

C'est l'histoire de l'enfant. Aussi faible que

la plante, il en a la ténacité. Sous une apparente docilité, l'enfant couve une volonté profonde. Pour lui imprimer une direction, il faut qu'elle soit bien nette.

Si la plante est douée du sentiment d'indépendance qui la pousse à agir à sa guise, quelle attention ne faut-il pas pour surveiller la volonté bien autrement considérable dont dispose l'enfant?

II.

« On se trompe, disait un Américain, si on regarde un végétal comme une chose sans vie. C'est un être qui a ses besoins, ses goûts, ses aptitudes. Si vous l'aimez bien, il vous en sait gré; si vous le négligez, tout est perdu. Je me demande si l'arbre est doué d'une intelligence, comme l'homme; mais il est doué d'une âme sensible à tout ce que l'on fait pour lui. Vous le soignez, il ne le sait peut-être pas; mais il le sent comme un enfant, comme une femme. Voyez-vous ce verger? nous ne l'avons pas

planté au hasard. Les meilleures boutures ont été choisies. Nous avons ménagé à chacune d'elles une petite habitation bien saine, bien drainée. Des tuiles ont été disposées pour l'écoulement des eaux. Nous avons préparé des lits de terreau soigneusement tamisé. Nous avons protégé l'enfance du petit être, en l'enveloppant doucement de terre protectrice; enfin, nous n'avons rien négligé pour son bonheur[1]. »

Je n'ai pu lire ces instructions sans penser à l'enfant. A chaque ligne, je substituais l'enfant à l'arbuste, car les premiers soins sont les mêmes pour l'arbrisseau que pour l'enfant : une égale fragilité de l'un et de l'autre amène les mêmes soucis, commande la même protection.

Et dire qu'il y a tant de gens qui élèvent à l'aventure leurs enfants ou ceux qui leur sont confiés! Ils ne savent pas. Telle est l'excuse qui les absout.

Pourquoi ne rencontre-t-on pas dans les

[1] Hepworth Dixton : *La Nouvelle Amérique.*

villages plus d'hommes qui sachent parler un langage semblable à celui de l'Américain?

Un prêtre, un maire, un médecin, un instituteur, faisant entendre de pareilles instructions aux esprits simples, seraient entendus au premier mot; malheureusement cela n'existe pas dans les villages de France.

CHANSONS DE NOURRICES.

L'intelligence des nourrices donne naissance à des enfantillages particuliers dont, avec les mères, elles possèdent seules le secret. La tendresse qu'elles portent aux nouveau-nés fait qu'elles trouvent, pour rendre plus sensible leur sentiment poétique et musical, une prosodie et des rhythmes qui échappent à toutes les règles, mais que l'enfant comprend. De même pour la logique de leurs récits. Et, quoi qu'on en ait dit, contes, chansons et musique, loin de corrompre de frêles intelligences, préparent le tendre cerveau de l'enfant à supporter plus tard les savantes combinaisons d'arts plus raffinés.

C'est avec une chanson de berceuse que la nourrice endort l'enfant. Plus tard elle le tiendra éveillé avec des récits merveilleux.

D'ailleurs qui communiquerait avec l'enfant? Sera-ce le savant, la tète appesantie par les combinaisons de l'algèbre, ou le métaphysicien, qui ne se préoccupe jamais de la vie réelle? Faut-il, pendant que la mère donne le sein à son enfant, faire venir un cuistre qui. d'un ton emphatique, lui débite sa science?

La meilleure leçon, la plus utile, est un sourire de mère qui éveille la joie dans ce jeune cœur.

Pédant, regarde les yeux d'un enfant d'un an, ces yeux qui cherchent à se rendre compte des sons, des regards, des gestes, ces yeux qui plongent dans ceux de la mère, et si tu sais lire dans un regard qui s'essaie, tu y verras l'indifférence pour tout ce qui est doctrine, rhétorique et le fatras que tu appelles *science*.

N'aura-t-il pas trop tôt le spectacle de ton verbe dogmatique, de ta cravate blanche, de tes ongles en deuil et de la nauséabonde odeur

de pédagogue qui suinte de toute ta personne?

L'enfant ne pense pas; c'est sa force, sa santé. Il pensera encore trop tôt, quand il sera forcé de t'écouter.

ENFANCE DE GŒTHE.

Le don poétique se trahit de très-bonne heure chez Gœthe avec une grâce spontanée, ravissante, irrésistible. On a raconté plus d'une fois qu'une Muse s'approcha du berceau du poëte, se pencha sur son lit avec un sourire passionné, et imprima sur sa bouche un baiser de feu. De là, ce parfum d'ambroisie qui resta sur ses lèvres et ce désir du ciel qui le brûla au cœur jusqu'au dernier soupir. Cette fable fut la vérité pure pour Gœthe.

La Muse charmante qui veilla sur son enfance était sa mère. Oui, la jeune, l'aimable, la gaie *Madame la Conseillère* devint une muse pour ce jeune favori des dieux.

Elle avait dix-huit ans quand son fils vint au monde; du matin au soir la jeune mère jouait, riait et chantait avec son enfant.

— Moi et mon Wolfgang, disait-elle plus tard, nous avons toujours fait cause commune.

Quoi de plus délicieux pour un enfant à l'imagination ardente que cette mère, encore jeune fille d'âme et de visage, à la fois sérieuse et enjouée, enthousiaste et perspicace, et d'une inaltérable bonne humeur?

— C'est d'elle, disait Gœthe, que j'ai hérité de l'amour de conter!

Dès l'âge de quatre ans, elle le berça de contes de fées, où l'air, le feu, l'eau et la terre apparaissent sous la forme de belles princesses. La mère s'amusait; l'enfant tout palpitant l'écoutait les yeux grands ouverts, avec un profond sérieux. — N'est-ce pas, mère, s'écriait-il quelquefois, la princesse n'épousera pas ce maudit tailleur, quand même il assommerait le géant?

Alors la mère malicieuse coupait court à son récit et remettait au lendemain la catastrophe.

Mais l'histoire travaillait dans cette petite

tête; Wolfgang en rêvait la nuit, et le lendemain n'avait de repos qu'il n'eût marié la princesse à son favori. Il confiait le dénouement à sa grand'mère, sous le sceau du secret; celle-ci le racontait, en souriant, à sa fille, et quand venait le soir, l'enfant voyait se réaliser, avec des cris de joie, ses espérances les plus hardies. On le voit, les Muses elles-mêmes n'auraient pas mieux élevé le poëte[1].

[1] Ed. Schuré, *Histoire du Lied*

CONTES DE NOURRICE.

Certains esprits chimériques s'imaginent encore que les histoires que la nourrice conte à l'enfant correspondent plus directement à sa frêle intelligence.

En Alsace, les enfants croient que la neige qui tombe en hiver provient du duvet que laissent envoler les anges en faisant leur lit.

Les mères chantent à leurs enfants :

> Les Anges ont fait leur lit,
> Le duvet tombe sur la terre;
> Ils veillent le jour,
> Ils veillent la nuit.
> Qui donc aurait gardé mon enfant?

Combien d'erreurs et de fausses notions scientifiques accumulées dans un seul couplet? Est-il besoin de parler d'anges aux enfants, s'écrient en gémissant les natures académiques? La neige n'est pas un duvet. On ferait mieux de leur enseigner que la neige est une vapeur congelée qui tombe des nues sur la terre en flocons blancs et légers, produits par des amas de cristaux très-variés, dont les savants ont décrit quarante-huit formes différentes.

Une nourrice conte à son nourrisson qu'il y eut un jour grande rumeur dans un poulailler. Une poule avait pondu un gros œuf transparent, dans lequel se voyait un petit homme à face humaine très-bien marquée, de la grandeur d'une pièce de dix sols.

C'est contre de pareilles imaginations que proteste mon savant ami, M. Louis Figuier. Il blâme ce genre d'affabulation et souhaite que la nourrice apprenne que la poule est un gallinacé de la famille des alactrides; alors son intelligence se refusera à introduire « un petit homme de la grandeur d'une pièce de dix sols » dans un corps d'une enveloppe dure ou molle

qui contient l'embryon propre à reproduire l'espèce.

Et c'est pour conjurer le danger des contes de nourrices que mon savant ami Figuier fait constamment gémir la presse et répand d'incessants ouvrages sur les mystères de la création, les mystères de l'organisme, les mystères du squelette, les mystères de la vapeur, les mystères de l'électricité etc., lesquels ne perdent rien, du côté de la science, à être revêtus des charmes du style de l'École nationale de pharmacie.

CURIOSITÉ ET OBSERVATION.

Elle est considérable la curiosité chez les êtres inférieurs, les animaux, les gens sans éducation. C'est un développement naturel qui s'augmente de celui des autres facultés assoupies; mais surtout les enfants sont doués d'une vive curiosité qui détermine en eux la plus féconde des observations, l'observation inconsciente.

Ce n'est pas par caprice que l'enfant tend sans cesse la main vers les objets hors de sa portée, et pleure quand on les refuse à ses désirs. A l'âge où il a besoin d'amasser un fonds de connaissances, les yeux ne suffisent guère

encore pour se rendre compte des angles ou des contours de ces objets : l'enfant voudrait les palper. Il y a quelque chose d'analogue au toucher de l'aveugle dans ces perpétuelles aspirations; aussi, quand son désir est satisfait, voit-on l'enfant abandonner l'objet tant désiré.

Ceux qui le traitent de capricieux se trompent. L'expérience est faite, l'enfant passe à une autre.

Le bris des jouets dépend du même système d'observations. A l'aide de quels ressorts mystérieux la paupière d'une poupée ferme les yeux, comment bèle le mouton, par quel moyen roule le cheval, l'enfant a soif de le savoir; c'est pourquoi, depuis le commencement de l'humanité, il a toujours cassé ses jouets, enrichissant, sans s'en douter, nos vitrines de musées antiques de petites poupées d'argile sans bras ni jambes.

Grâce à cette méthode d'observations perpétuelles, l'enfant développe en lui le sens du comique. Déjà, avant l'âge de deux ans, il s'est rendu compte de la forme des objets usuels,

de leur capacité, de l'effet que certains dans leur immensité doivent produire sur un petit être, sur lui-même.

Les peintres de mœurs ne dépensent pas plus de finesse.

Regardez un enfant qui s'empare d'un chapeau d'homme pour le mettre sur sa tête. Il agit en vertu du raisonnement suivant : le propriétaire de cet immense chapeau à grands bords, dont je viens de prendre possession, a une grosse tête; quand je pose le feutre sur mon petit crâne, un contraste étrange se produit, tout à fait bizarre et insolite.

L'enfant voit rire ceux qui l'entourent de ce chapeau dans lequel son corps disparaît à moitié; il comprend que cette bizarrerie amuse: à diverses reprises il renouvelle son expérience, en obtenant le même succès. Ce sont les premières leçons de comique dont il se divertit lui-même.

Molière avait bien constaté cet instinct particulier chez les enfants, et un de ses contemporains nous apprend le parti qu'il en tirait.

Quand le grand comique lisait à sa troupe quelque nouvelle pièce, il voulait, dit Mlle Poisson, que les acteurs « amenassent à cette lecture leurs enfants pour tirer des conjectures de leurs mouvements naturels. »

LES ENFANTS NAISSENT POËTES.

C'est pourquoi il faut les entretenir dans des idées poétiques. Ne seront-ils pas trop tôt rompus aux dures réalités de la vie? L'imagination dans l'âge tendre est un verre grossissant qui fait que les enfants voient énorme. Il n'est pas de choses réputées petites qui s'adressent à leur toucher, leur vue, leur audition. Tout, avant la pose de la première borne dite de raison, semble grand, bizarre, excessif.

Aussi ne peut-on trop recommander aux enfants la lecture de Perrault, qui s'est montré si grand inventeur dans ses contes; les enfants le font bien plus grand encore, et nous avons

peine à suivre la portée de ses récits dans des cerveaux si tendres. Ce ne sont pas des contes, ce sont des mondes. Les héros, géants, nains et princesses, présentés d'une façon si sérieuse par le conteur, prennent dans l'esprit des enfants des proportions auxquelles nous ne pouvons appliquer notre métrage régulier.

Perrault, de même que les bons conteurs, use avec une extrême modération de la description : il avait quelque chose à dire. Et pourtant des décors fameux sont brossés par l'imagination enfantine, qui laissent bien en arrière les prétendues splendeurs des féeries de théâtre. Il n'est pas de costumier en renom qui, pour la coupe, les broderies et les pasquilles, puisse lutter avec les habits merveilleux dont l'enfant habille ses personnages : la montre d'un joaillier est pauvre à côté des escarboucles dont sont rehaussés les costumes !

On parle des merveilles de la nature qu'il vaudrait mieux faire connaître aux enfants. Où donc ont étudié les grands conteurs, sinon à l'école de la nature dont, au moins, ils savent traduire les merveilles en bon style ?

Ces merveilles, les écrivassiers aux gages des libraires les étouffent dans le coton de leurs phrases : ils rendraient terne une émeraude, et plate une montagne.

Quoique pourvu de facultés poétiques, l'enfant a trop d'efforts d'imagination à faire pour colorer la prose de ces vulgarisateurs. Je confierai d'abord l'enfant aux mains de Perrault, puis à celles de De Foë et de Molière. La science viendra plus tard[1].

[1] « On voit des enfants chargés de bonne heure d'une lourde érudition, sur lesquels la mnémotechnie a épuisé le trésor de ses dates et de ses nomenclatures ; ou condamnés à lire de ridicules petits traités moraux, tantôt d'une sécheresse désespérante, tantôt d'une fade sensibilité, dont ils sont absolument incapables de rien comprendre, de rien sentir, ce qui faisait dire à une dame de grand sens : « *que les enfants élevés à lire Peau-d'Ane et la Barbe-Bleue ont plus d'imagination et de vraie raison que tous ces pauvres enfants élevés à lire de petits traités pédants.* » (*L'enfant*, par Mgr l'Évêque d'Orléans.)

Si je ne me trompe, c'est à Mme Guizot, alors qu'elle écrivait sous les initiales de P. M. dans les *Annales d'éducation*, que Mgr Dupanloup a emprunté cette opinion pleine de sens.

QUELLE TEINTURE DE SCIENCE FAUT-IL DONNER AUX ENFANTS ?

On a tenté de nombreux efforts en France dans ces dernières années pour faire entendre aux enfants le langage de la science et de la raison.

Les lois de l'organisme ont été décrites de telle sorte qu'un jeune garçon de dix ans ne puisse rien ignorer des mystères de l'alimentation.

Le chemin que prend une bouchée de pain, son rôle dans l'économie, ses voyages, ses transformations, tout cela, vingt mille petits êtres qui employaient jadis leur temps à jouer, le savent à merveille aujourd'hui.

Cette éducation a porté ses fruits: elle permet aux enfants de se mêler à la conversation, d'en écarter les banalités et d'y jeter des points de vue nouveaux.

J'assistais dernièrement dans un salon à la visite de parents qui amenaient un petit garçon à sa grand'mère.

— Tu me sembles pâle aujourd'hui, Richard, dit la grand'mère.

— Je n'absorbe sans doute pas assez d'oxygène, répondit l'enfant.

Cette réponse émerveilla les personnes présentes, à l'exception de la grand'mère, qui crut avoir mal entendu.

— Plaît-il? fit-elle.

— Je suis pâle parce que je n'absorbe pas suffisamment d'oxygène, reprit l'enfant.

La bonne vieille regardait le père du petit garçon avec un œil inquiet.

— Richard s'exprime raisonnablement, ma mère, reprit l'honorable personnage qui avait inculqué cette science à l'enfant. Mon fils n'ignore pas que l'oxygène absorbé par la respiration change la couleur du sang, en le fai-

sant passer du rouge foncé à un rouge vermeil.

— Vraiment! fit la grand'mère un peu étonnée.

— Tu as oublié, père, reprit l'enfant, que ce changement porte principalement sur l'enveloppe extérieure des globules de sang, seule partie qui soit colorée.

Tels sont les éléments nouveaux introduits dans l'éducation des enfants, à partir de la seconde moitié du dix-neuvième siècle; ce qui permet d'affirmer que la bourgeoisie de l'avenir se dépouillera peu à peu des préjugés de ses aïeux.

L'ARITHMÉTIQUE DU GRAND-PAPA.

Un homme grave que je rencontre dans la rue m'arrête pour me demander si j'ai lu l'*Arithmétique du grand-papa.* — Non, dis-je, en le regardant avec étonnement. — C'est un livre à connaître, ajoute-t-il d'un ton sentencieux.

Et comme dans les cinq premières minutes je crois tout ce qu'on me dit, je lui demande de quelle utilité peut m'être cette *Arithmétique du grand-papa.* Alors l'homme grave me répond qu'il est bon de vulgariser une méthode nouvelle qui enlève les côtés ardus d'une science si particulièrement désagréable aux enfants.

Je me laisse endoctriner, et j'achète l'*Arithmétique du grand-papa*, qui, à en croire l'éditeur, est arrivée à sa neuvième édition.

Au début, je vois bien que l'auteur a voulu éveiller la curiosité des enfants. Son thème est en effet enfantin. Il s'agit de deux petits bonshommes qui se trouvent en possession d'un nombre considérable de pommes; comme ils ne savent pas compter, et que du partage et de la vente de ces tas de pommes dépend leur fortune, une fée se présente qui leur apprend l'addition, la soustraction, la multiplication etc.

J'aime beaucoup les fées, et pourtant l'introduction de leur baguette magique au milieu des quatre règles me produit un effet presque aussi désagréable que les avoués qui parlent en vers à la Comédie-Française.

Au milieu de sa numération, l'auteur introduit de petites pièces de cuivre, grosses à peine comme nos centimes, qu'il appelle des *tocars*. Ces *tocars*, percés au milieu d'un trou, les petits marchands de pommes les passent dans un gros fil.

— Qu'est-ce que *tocars?* Pourquoi *tocars?* me demandai-je. L'emploi des *tocars* a-t-il été décrété par une loi nouvelle?

L'auteur n'en dit rien; mais je voulais avoir la clef et je continuai ma lecture.

— Tu as vendu, dit un personnage, 91 pommes à 8 *tocars* la pièce. Si on les avait payées 1 *tocar* la pièce, cela ferait juste 91 *tocars*. A 2 *tocars* la pièce, cela ferait donc 2 fois 91 *tocars;* à 3 *tocars*, 3 fois 91 *tocars*, et ainsi de suite. On les a payées 8 *tocars*. Il me revient donc 8 fois 91 *tocars*.

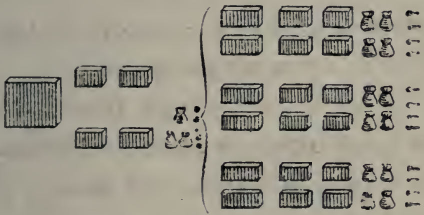
A la suite d'un compte de pommes entre les petits marchands:

— C'est donc, dit l'un, 22,200 *tocars* dont tu seras propriétaire quand tu auras vendu tes 2764 pommes.

— Comme tu as de l'esprit! s'écria l'autre, dont l'admiration pour le lucre ne connaissait pas de bornes. Comment peux-tu trouver si vite une chose aussi difficile!

De nombreux dessins joints au texte cherchent à rendre plus compréhensible l'emploi des *tocars*, et je ne crois pas, en reprodui-

sant le suivant rébus, faire acte de contrefaçon.



Cette invention du *tocar* m'a rendu rêveur. Il est possible que le *tocar* simplifie la numération; mais je me demande quel emploi l'élève fera plus tard de ses *tocars*. Pourra-t-il acheter pour 20 *tocars* de galette? Existe-t-il des épiciers convertis au système des *tocars?* Voilà ce que l'éditeur a négligé de dire[1], comme aussi de donner la liste des marchands qu'on peut payer en monnaie de *tocars*.

[1] *L'arithmétique du grand-papa*, Hetzel.

UN CONTE DU DOCTEUR MARTIN LUTHER POUR LES ENFANTS

I.

Je préfère à cette arithmétique bizarre le conte que Luther écrivit pour son fils Jean: pour en faire bien saisir le charme, il faut d'abord montrer Luther en famille, au milieu de ses enfants.

Si un homme eut des raisons à faire valoir pour s'entêter dans le célibat, c'était Luther. Il avait une part suffisante de luttes avec son propre esprit, avec le diable, avec le pape, avec les princes, avec les paysans, avec ses ennemis, avec ses amis, et cependant à la base

de ce volcan sans cesse en éruption, qui lança tant de flammes dévorantes, filtraient des tendresses intimes qu'on rencontre rarement à ce degré, même chez les natures affectueuses.

Tout ce qui touche aux enfants chez Luther est doux, pénétrant, d'autant plus intime et poétique qu'on n'y sent pas l'apprêt. On sait que les disciples et amis du docteur notaient chaque mot qui s'échappait de ses lèvres comme parole d'Évangile ; en effet, le réformateur fut évangélique dans ce qui avait trait à la famille.

Luther disait à son petit enfant : « Tu es l'innocent petit fou de notre Seigneur, sous la grâce et non sous la loi. Tu es sans crainte et sans inquiétude ; tout ce que tu fais est bien fait. »

On voit le père se regarder à travers l'enfant pour ainsi dire ; la lettre qu'écrivit Luther à un ami sur le même sujet complète encore sa pensée :

« Les enfants sont les plus heureux. Nous autres vieux fous nous nous tourmentons et nous affligeons par nos éternelles disputes sur

la parole. « *Est-ce vrai? Est-ce possible? Comment est-ce possible?* » nous demandons-nous sans cesse... Les enfants, dans la simplicité et la pureté de leur foi, ont la certitude et ne doutent en rien de ce qui fait leur salut. »

Un jour que le petit Martin prenait le sein de sa mère, le docteur dit : « Cet enfant, et tout ce qui m'appartient, est haï du pape et du duc George, haï de leurs partisans, haï des diables. Cependant tous ces ennemis n'inquiètent guère le cher enfant; il ne s'inquiète pas de ce que tant et de si puissants seigneurs lui en veulent, il suce gaîment la mamelle, regarde autour de lui en riant tout haut, et les laisse gronder tant qu'ils veulent. »

L'innocence de l'enfant, plus d'un esprit battu par la tempête l'a regrettée; plus d'un père également a senti cette innocence le rafraîchir.

Parfois le petit Jean troublait Luther au milieu de ses méditations. « Lorsque les enfants crient beaucoup, ils grandissent et se développent, » disait le docteur.

Toute intervention de ses enfants, Luther

la mettait à profit et parfois un passage de la Bible se trouvait éclairé par leurs jeux :

« *Servez le Seigneur avec crainte et réjouissez-vous avec tremblement.* Il n'y a pas là, pour moi, de contradiction. C'est ce que mon petit Jean fait à l'égard de son père. Mais je ne puis en faire autant à l'égard de Dieu. Si je suis à ma table et que j'écrive ou que je fasse autre chose, Jean me chante une petite chanson ; s'il chante trop haut et que je l'en avertisse, il continue, mais en lui-même et avec quelque crainte. Dieu veut aussi que nous soyons toujours gais, mais d'une gaîté mêlée de crainte et de réserve. »

Toujours les enfants vinrent se mêler aux pensées de Luther, qu'il fût joyeux ou soucieux. En 1527, une secousse violente s'empara du corps du docteur ; la chaleur se retirait des membres et des douleurs accablantes emplissaient ce cerveau que les luttes avec la société prédisposaient à ces tourmentes. Les amis du réformateur le croyaient perdu. Deux d'entre eux, les docteurs Jean Bugenhagen et Jonas, ne quittaient pas le chevet de son lit, et les

écrits qu'ils ont laissés au sujet de cette maladie prouvent quelle religion Luther excitait chez ses disciples :

« Quelque temps après, quand on l'eut réchauffé par des frictions et l'application de coussins bien chauds, le docteur demanda à sa femme : — « Où donc est mon petit cœur, mon bien aimé petit Jean ? » Quand l'enfant fut apporté, il sourit à son père, qui se mit à dire les larmes aux yeux : « O cher pauvre petit enfant, je te recommande bien à Dieu, toi et ta bonne mère, ma chère Catherine. Vous n'avez rien. Mais Dieu aura soin de vous. Il est le père des orphelins et des veuves. Conserve-les, ô mon Dieu, instruis-les comme tu m'as conservé et instruit jusqu'à ce jour. »

Cette maladie fut un avertissement pour Luther. Longtemps le souvenir lui en resta ; par la lettre qu'il écrivait plus tard à un ami, on voit quel père, quel mari fut le docteur :

« Ah ! combien mon cœur soupirait après les miens, lorsque j'étais malade à la mort dans mon séjour à Smalkalde. Je croyais que je ne reverrais plus ma femme et mes petits enfants.

Que cette séparation me faisait de mal!... Il n'est personne assez dégagé de la chair pour ne pas sentir ce penchant de la nature. C'est une grande chose que les liens de la société qui unissent l'homme et la femme. »

Les épreuves domestiques n'étaient pas passées pour Luther. Il avait une nombreuse famille, trois garçons et trois filles. Deux de ces dernières lui furent enlevées, jeunes encore.

Magdalena Luther étant morte, âgée de quatorze ans, la femme du docteur pleurait et se lamentait. — « Chère Catherine, dit Luther, songe pourtant où Magdalena est allée. Elle a certes fait un heureux voyage. La chair saigne, sans doute, c'est sa nature; mais l'esprit vit et se trouve selon ses souhaits. Les enfants ne disputent point; comme on leur dit, ils croient; chez les enfants, tout est simple. Ils meurent sans chagrin ni angoisses, sans disputes, sans tentations de la mort, sans douleur corporelle, tout comme s'ils s'endormaient. »

Lorsqu'on mit l'enfant dans la bière, le père s'écria : — « Pauvre chère petite Magdalena, te voilà bien maintenant! »

Il la regarda ainsi étendue et dit : — « O chère enfant, tu ressusciteras, tu brilleras comme une étoile! Oui, comme le soleil!... Je suis joyeux en esprit, mais dans la chair je suis bien triste. C'est une chose merveilleuse de savoir qu'elle est certainement en paix, qu'elle est bien, et cependant quelle douleur d'être si triste ! »

Dans une lettre de 1528, adressée à son ami Amsdorf, Luther met encore à nu son cœur dévoré par la perte d'un autre enfant :

« Ma petite fille Élisabeth est morte ; je m'étonne comment elle m'a laissé le cœur malade, un cœur de femme, tant je suis ému. Je n'aurais jamais cru que l'âme d'un père fût si tendre pour son enfant. »

II.

Je veux montrer Luther sous un jour plus touchant encore.

C'était pendant la diète d'Augsbourg, où

se débattaient les questions les plus graves pour l'Europe. A ces intérêts Luther était mêlé; il étudiait de près le grand mouvement. Ce qui ne l'empêchait pas de penser à sa femme, à ses enfants.

Je vois le soir le docteur dans une chambre d'auberge, fatigué de telles luttes et cherchant à les oublier en écrivant à son fils Jean, car la lettre est adressée directement à l'enfant :

« Grâce et paix à toi, en Jésus-Christ, mon cher petit enfant. Je vois avec plaisir que tu apprends bien et que tu pries sans distraction Continue, mon enfant, et quand je reviendrai à la maison, je t'apporterai quelque belle chose.

« Je sais un beau et riant jardin, tout plein d'enfants en robes d'or, qui vont jouer sous les arbres avec de belles pommes, des poires, des cerises, des noisettes et des prunes; ils chantent, ils sautent, et sont tout joyeux; ils ont aussi de jolis petits chevaux avec des brides d'or et des selles d'argent. En passant devant ce jardin, je demandai à l'homme à qui il appartient, quels étaient ces enfants? Il me répondit : « Ce sont ceux qui sont à prier, à apprendre, et qui sont pieux. » Je lui dis alors : « Cher ami, j'ai aussi un enfant, c'est le petit Jean Luther; ne pourrait-il pas aussi venir dans le jardin manger de ces belles pommes et de ces belles poires, monter sur ces jolis petits chevaux, et jouer avec les autres en-

fants ? » L'homme me répondit : « S'il est bien sage, s'il prie et apprend volontiers, il pourra aussi venir, le petit Philippe et le petit Jacques avec lui ; ils trouveront ici des fifres, des timbales et autres beaux instruments pour faire de la musique ; ils danseront et tireront avec de petites arbalètes. » En parlant ainsi, l'homme me montra, au milieu du jardin, une belle prairie pour danser, aux arbres de laquelle on voyait suspendus les fifres, les timbales et les petites arbalètes. Mais il était encore matin, les enfants n'avaient pas dîné, et je ne pouvais pas attendre que la danse commençât. Je dis alors à l'homme : « Cher seigneur, je vais vite écrire à mon cher petit Jean, afin qu'il soit bien sage, qu'il prie et qu'il apprenne, pour venir aussi dans ce jardin ; mais il a une tante Madeleine qu'il aime beaucoup ; pourra-t-il l'amener avec lui ? » L'homme me répondit : « Oui, ils pourront venir ensemble, faites-le lui savoir. » Sois donc bien sage, mon cher enfant ; dis à Philippe et à Jacques de l'être aussi, et vous viendrez tous ensemble jouer dans ce beau jardin. — Je te recommande à la protection de Dieu. Salue de ma part la tante Madeleine, et donne-lui un baiser pour moi. Ton père qui te chérit.

« MARTIN LUTHER. »

« 19 juin 1530. »

Ce conte enfantin, si bien approprié à l'âge du petit Jean, me fait penser encore plus aux mères qu'à leurs fils.

Femmes, ayez de la reconnaissance pour les hommes qui luttent, dévorés par les affaires ou qui se donnent tout entiers à la recherche des grands problèmes! A quelque classe qu'appartiennent ces hommes, à la politique, à la science, au négoce, votre pensée les soutient, et au milieu des plus graves préoccupations, jamais ils n'oublient leur compagne.

Enfants, rappelez-vous combien vous avez été aimés et ne ternissez pas plus tard la pureté de l'image filiale que votre souvenir évoquait pendant les travaux et les recherches de vos pères!

PROJET DE STATUE.

On voit dans le jardin des Tuileries la statue d'Atalante; on y trouve également celle de Décius. Le symbole du vieux Nil se reflète dans les eaux d'un bassin ; non loin de là, Pomone fait vis-à-vis au dieu Pan : bien d'autres divinités mythologiques se mêlent encore aux grands hommes de l'antiquité.

Tout ce petit monde archaïque a pour mission d'opposer sa blancheur marmoréenne aux nappes de verdure ; car héros et dieux répondent médiocrement à l'esprit des enfants qui s'ébattent dans le jardin.

Le Nôtre, en dessinant les massifs et les om-

brages de ce bel endroit, avait plus particulièrement pensé à la cour de Louis XIV qu'aux enfants; aujourd'hui il n'en est plus de même. Les Tuileries sont devenues leur parc, leur champ de courses, et quoique les fleurs, les oiseaux, l'air et un vaste espace semblent suffire aux plaisirs du jeune âge, il manque à ce jardin public une statue véritablement moderne, dût-elle rompre avec le voisinage des marbres antiques.

Je souhaiterais que, sous une charmille, à l'écart, telle qu'elle convient à un songeur, s'élevât la statue de Perrault, méditant les *Contes*.

Le marbre, habituellement consacré à la gloire militaire, serait appliqué cette fois à un conteur.

Des bas-reliefs orneraient le socle de la statue et représenteraient : *Barbe-Bleue*, le *Petit Poucet*, *Cendrillon*, le *Petit Chaperon rouge*, quatre chefs-d'œuvre.

Un tel monument mis au concours serait jugé par des poëtes, eux seuls ayant qualité pour juger si les lignes sculpturales concordent avec la pensée du conteur.

L'inauguration de la statue comporterait la pompe réservée à celles qu'on élève en l'honneur des bienfaiteurs de l'humanité ; elle aurait lieu le jour de l'anniversaire de la naissance de Perrault, et tous les enfants de la capitale y seraient convoqués.

Mais l'époque actuelle se pique plus volontiers d'utilitarisme.

J'ai bien peur que mon projet ne subisse quelques modifications et qu'il ne soit décidé qu'au milieu d'un carré de pommes de terre et de choux remplaçant les plates-bandes d'œillets et de roses, s'élève la statue symbolique de l'auteur de l'*Arithmétique du grand-papa* foulant aux pieds les héros des récits « mensongers » de Perrault.

LES ENFANTS CÉLÈBRES.

Plus d'un livre a été écrit sur ce thème pour les librairies d'éducation, et plus d'une banalité en remplit les pages. L'enfance des artistes, particulièrement, y est présentée d'une manière anecdotique et vulgaire qui laisse moins de traces qu'un conte dans la mémoire de l'enfant.

La jeunesse du compositeur Lulli, que chaque minute qui s'écoule rend plus archaïque; l'enfance de Canova, un statuaire dont l'avenir dédorera peut-être les rayons d'une réputation trop facilement gagnée, sont-ils des exemples assez caractéristiques pour être lo-

gés dans de tendres cerveaux, si propres à s'imprégner de toute chose utile ou agréable?

Je préférerais qu'on s'appliquât à y faire pénétrer le souvenir des figures importantes de l'histoire. Les Mémoires intimes, les œuvres des grands écrivains foisonnent de détails qui, bien choisis, formeraient déjà l'esprit de l'enfant.

Henri IV avait peu étudié, peu lu; il savait à fond, dès sa plus tendre jeunesse, le *Plutarque* d'Amyot, et la jolie lettre que, peu de temps après son mariage, il écrivait à Marie de Médicis témoigne que des parcelles de la langue du bon évêque étaient restées attachées à son esprit :

« Ma mie, j'attendais d'heure en heure votre lettre; je l'ai baisée en la lisant. Je vous réponds en mer où j'ai voulu courre une bordée par le doux temps. Vive Dieu! vous ne m'auriez rien su mander qui me fût plus agréable que la nouvelle du plaisir de lecture qui vous a pris. Plutarque me sourit toujours d'une fraîche nouveauté; l'aimer, c'est m'aimer, car il a été l'instituteur de mon bas âge. Ma bonne

mère, à qui je dois tout, et qui avait une affection si grande de veiller à mes bons déportements, et ne vouloir pas, se disait-elle, voir son fils un illustre ignorant, me mit ce livre entre les mains, encore que je ne fusse à peine plus un enfant à la mamelle. Il m'a été comme ma conscience, et m'a dicté à l'oreille beaucoup de bonnes honnêtetés et maximes excellentes pour ma conduite et pour le gouvernement des affaires. »

Voilà les véritables modèles d'enfants célèbres à mettre sous les yeux de ceux qui se préoccupent de l'éducation de l'enfance.

LES MOTS D'ENFANTS.

C'est un travers particulier à certaines gens qui se piquent d'esprit de recueillir des mots d'enfants, de les arranger et de les composer au besoin. Ces mots d'une naïveté de convention me sont aussi antipathiques que la vue d'un enfant sur les planches d'un théâtre. L'enfant considéré comme plein d'esprit n'est pas plus un enfant que le pauvre petit bonhomme dont on couvre les joues de fard pour le mêler aux péripéties de drames ridicules.

Mauvaise éducation à donner à l'enfant que de s'extasier devant les traits qui lui échappent. Quel suprême contentement enfle la per-

sonnalité d'un petit être qui entend ses parents répéter à tout propos :

— Hier, mon fils a dit....

— Tout à l'heure encore il disait.... etc.

Ces admirations complaisantes font que l'enfant dès lors babille outre mesure, dit tout ce qui lui passe par la tête, sachant d'avance que cet abus de langage lui vaudra d'être caressé et bourré de bonbons.

A partir de ce moment, tout s'efface devant la parole de l'enfant, qui sent qu'on l'écoute, et je ne sais si je ne préfère à ce petit prodige l'enfant gâté, qu'on fait venir dans les grands dîners et qui, transportant ses jouets au milieu des plats, pour le plus grand déplaisir des invités, crie, se démène, frappe et casse tout objet à sa portée.

L'enfant qui fait des mots est encore plus insupportable. D'ailleurs ceux que partout on colporte sont-ils bien les siens?

Il est des hommes qui, mêlés aux coulisses parisiennes de toutes choses, ont perdu le sens de la naïveté et donnent pour telle des affectations de sensiblerie.

Un peintre, sous la Restauration, atteignit dans les arts à une popularité bien plus considérable que ne le méritait son talent. Un fonds de chauvinisme le faisait grandir encore par les libéraux, qui se servaient de ses crayons comme d'une arme. Avec les soldats, le dessinateur mettait en scène des enfants. C'étaient les deux cordes principales de son arc. On l'appelait *Charlet*. Comme il avait le crayon facile, trop facile, ce dessinateur fabriquait pour les marchands d'estampes des séries d'enfants, à peu près comme un tourneur fabrique des toupies. Son adresse de main faisait qu'il crayonnait, sans que la salutaire difficulté y eût aucune part, des enfants revenant de l'école, jouant mille tours aux épiciers et aux portiers du voisinage.

L'admiration pour ces poupées est telle encore aujourd'hui chez ceux qui aiment les réputations consacrées, que de temps en temps la mémoire de ce Charlet est encensée par quelques gens qui placeraient le dessinateur à côté de La Fontaine pour ses légendes. A voir l'enthousiasme avec lequel on cite ses mots

d'enfants, on croirait qu'il s'agit d'un fragment de l'Anthologie.

La naïveté sortant de la bouche de l'enfant ne peut guère être plus recueillie que l'odeur qui s'échappe d'un flacon.

Que cette naïveté amène un sourire sur les lèvres de la mère, que le père qui l'écoute la médite, cherchant la chose qui frappe ce tendre cerveau ; mais laisser voir à l'enfant qu'on épie ses paroles, les répéter comme choses sublimes, l'admirer pour les mots inconscients qui s'échappent de sa faible intelligence, c'est vouloir en faire un petit prodige, — un monstre digne de figurer dans un livre de tératologie.

RÉCITATION DES FABLES DE LA FONTAINE PAR UNE NOUVELLE MÉTHODE.

J'ai trouvé dernièrement sur les quais un petit volume rare. Ce sont les *Fables de La Fontaine*, telles qu'elles doivent être récitées par les enfants.

Persuadé par de longues expériences que la clarté, l'harmonie et l'action doivent marcher de pair dans la récitation des Fables, M. Duquesnoy, « professeur d'art oratoire, » a imaginé toute une série de signes pour que l'enfant élève ou baisse la voix, se repose, fasse sentir la rime ou ne s'y arrête pas.

Ce système comporte des tons hauts et bas qui se divisent en *l. h.* (légèrement haut), *pl.*

h. (plus haut), *h.* (haut), *b. h.* (bien haut), *t. h.* (très-haut), *l. b.* (légèrement bas), *pl. b.* (plus bas), *b.* (bas), *b. b.* (bien bas), *t. b.* (très-bas).

Telles sont les intonations fondamentales à l'aide desquelles, paraît-il, la pensée de La Fontaine a besoin d'être éclairée. Chacune des Fables étant un drame complet, M. Duquesnoy les fait précéder d'un commentaire court, mais ingénieux. Par exemple, pour *Le Corbeau et le Renard*, le professeur de déclamation s'exprime ainsi : « Un seul personnage se trouve en action, le flatteur : il a le sourire fin, le regard malin, la voix vibrante, la physionomie gracieuse. »

L'enfant mettrait certainement de la mauvaise volonté si le jeu de sa physionomie ne répondait pas à de telles indications.

Non content des signes d'intonation qui caractérisent chaque mot, M. Duquesnoy ajoute des notes importantes pour indiquer la pantomime des vers, témoin :

Hé ! bonjour, Monsieur du corbeau !

« Avant de dire *hé bonjour*, fait remarquer le

professeur, on fera un salut gracieux, et pendant tout le discours on regardera du coin de l'œil, afin de voir l'effet qu'il produit. »

M. Duquesnoy s'appesantit également sur le geste. Les indications écrites ne suffisant plus, le professeur a fait dessiner de petites vignettes indiquant l'air de tête, les mouvements principaux des bras et des jambes.

Convient-il de se tenir debout.

Assis sur un fauteuil.

Ou sur un tabouret?

Voilà les points fondamentaux que M. Duquesnoy n'a eu garde d'omettre.

Je m'étonne qu'avec la vogue qui a accueilli les conférences publiques, un entrepreneur n'ait pas dressé quelques enfants à réciter en public La Fontaine suivant la méthode de M. Duquesnoy. Si le petit lecteur, pénétré du sens des Fables, y joignait les gestes indispensables, il y aurait là un parti lucratif à tirer de l'enfant.

GUIGNOL.

Je songeais dernièrement, en assistant à une représentation de Guignol aux Champs-Elysées, par quelle suite de révolutions un canut lyonnais s'était emparé du sceptre de Polichinelle. Car ce Guignol, qui a intronisé la comédie bourgeoise dans la dernière baraque où régnait la fantaisie, ne possède aucune des qualités de l'ancien Polichinelle, et les drames dans lesquels il est mêlé sentent le ruisseau.

Le dernier que je vis représenter consistait en coups de maillet avec lesquels Guignol ache-

vait un homme qu'il avait dépouillé de son « sac ». Un affreux pantin en habit noir et en pantalon vert bouteille remplissait le drame et faisait penser aux personnages qui ornent les *canards* des exécutions à mort. Son langage était à l'avenant de ses habits. Peut-être dans l'origine l'impressario lyonnais avait-il recouvert de broderies la trame si mince de ce canevas ; actuellement il ne restait plus de la pièce primitive qu'une loque délabrée. Un dialogue entre habitués d'un cabaret de la place Maubert eût été plus piquant. La voix du montreur de marionnettes était de ces organes qu'on entend le lundi aux environs des faubourgs. L'homme insistait avec complaisance sur certains mots d'argot, et il répétait *sac*, *argent*, *au coin d'un bois*, du ton d'un échappé de Mazas.

Le répertoire de ces « permissionnés » qui s'emparent des promenades publiques sous prétexte de distraire l'enfance n'est-il pas de ceux qui devraient être surveillés de près ?

Tout dans l'antiquité concourait à l'initiation du Beau, depuis le plus modeste vase d'ar-

gile jusqu'à la statue de la place publique. A ce Beau se rattachaient les mille racines du Bien. La civilisation païenne n'en a pas moins disparu. Et dans la civilisation si peu chrétienne de nos jours, on laisse des gens avinés réciter d'une voix rauque des grossièretés qui s'attachent au cerveau de l'enfant!

Sans vouloir faire de la baraque de Guignol une chaire de morale, il serait utile qu'on ne donnât le privilége de l'exploiter qu'à des hommes qui ne blesseraient en rien l'innocence des enfants.

On entretient, dans les ministères, des censeurs qui veillent à ce que les plaisirs intellectuels des hommes, à défaut de pureté et d'élévation, ne soient point une école de mauvaises mœurs. Que peut-on cacher à l'homme? Ces censeurs devraient être chargés de veiller d'abord à la qualité intellectuelle des divertissements publics offerts à l'enfance.

Il faudrait faire appel à d'ingénieux esprits pour écrire d'amusants dialogues dramatiques à l'usage des enfants; si on ne les trouve pas, à quoi bon tous ces Guignols du ruisseau qui

n'ont de leur création primitive ni la naïveté ni la bonne humeur ?

Il est de bons esprits qui cherchent à former des hommes ; il serait utile d'empêcher de les déformer dès l'âge le plus tendre.

L'ÉLÈVE JUGÉ PAR SES PAIRS.

Goldsmith, dans ses *Essais d'éducation*, ›ropose qu'un enfant qui a commis une faute u collége soit jugé par un tribunal composé l'élèves de la classe supérieure: la septième ›ar la sixième, la sixieme par la cinquième, ıinsi de suite jusqu'en philosophie.

Il pense que ce système développerait chez es enfants des idées de justice.

Si, par exemple, un élève a insulté son ›rofesseur, il est à craindre, en effet, que dans a colère celui-ci n'inflige une punition trop igoureuse et ne s'aliène à jamais le cœur de 'enfant qui doit rester sous sa direction penlant un an.

L'idée de Goldsmith me semble ingénieuse. d'une exécution facile, et je ne crois pas qu'aucun directeur de lycée ait tenté de l'appliquer.

Pour les basses classes, peut-être les enfants n'auraient-ils pas le jugement et la raison nécessaires dans les peines à appliquer au coupable; mais c'est à partir de la cinquième que ces sortes de tribunaux feraient naître dans le cœur des élèves des idées de loyauté et de justice si nécessaires dans la vie. Ces jeunes gens se sentiraient relevés par la dignité de jurés: une peine qui les atteindrait entraînerait leur déchéance de cette fonction; ils prendraient garde à leurs actes, et cette magistrature, ils en seraient fiers, tour-à-tour jugeant et pouvant être jugés par leurs pairs.

LES DESSINS D'ENFANT.

Je ne suis pas le premier à faire remarquer l'importance du dessin et la facilité avec laquelle on apprendrait cet art à l'enfant, car le dessin offre cette particularité d'être tout de suite attrayant.

Un enfant dessine poussé par son instinct ; il ne lui viendra jamais à l'idée d'imiter par des jambages les caractères qu'il a vus dans des livres. Le dessin est une récréation ; l'écriture semble une leçon géométrique.

Dans les contours maladroits qu'il trace, déjà l'enfant se sent créateur. Il reproduit quelque chose qu'il a constamment sous les yeux,

le masque humain ; par une faculté mystérieuse qu'il ne soupçonnait pas en lui, il en trace le profil sur un mur. On ne lui a pas appris et il sait : le contour qu'il vient de créer spontanément l'égaie.

Un professeur intelligent qui s'inquiéterait de ces aspirations aurait peu de chose à faire pour pousser son élève dans la voie de dessins plus réguliers. En joignant l'enseignement des deux arts, les principes de l'écriture en deviendraient plus amusants et plus faciles : le professeur démontrerait, sans trop appuyer sur les principes, la valeur des lignes droites, des courbes, des angles, des écartements et rapprochements des diverses parties du visage de l'homme.

Je cherche en France un homme qui ait pensé à ce sujet et je ne vois trace d'une semblable méthode que chez Töppfer, l'ingénieux dessinateur[1] : s'amusant lui-même des caprices de son propre crayon, il enseigna sans doute aux élèves de son institution cette pré-

[1] Voir le *Traité de physiognomonie*, in-4°. Genève 1845.

cieuse faculté tant prônée cinquante ans auparavant par Lavater, de disséquer l'homme à fond en se servant du trait graphique comme bistouri.

On peut sourire aujourd'hui des applications du système démodé du penseur de Zurich; il n'est pas moins positif que *sympathie* ou *antipathie*, ces impressions primesautières à la vue d'un être qu'on rencontre pour la première fois, doivent être contrôlées par des preuves. En dessinant un profil, comme le recommandait Lavater, alors il est possible de se rendre compte des parties harmoniques de la figure humaine, pourquoi la bouche, le nez, le menton se sont prolongés, fondus, agrandis démesurément. Peu à peu, grâce à ces études, on retrouve le coup d'ébauchoir primitif de la nature envisagée comme sculpteur, cette nature qui a une telle horreur du laid qu'elle envoie le plus souvent l'enfant beau pour reprendre plus tard au lit de mort le vieillard grave.

Ce n'est qu'exceptionnellement que la nature crée un visage inharmonieux. L'antagonisme

des hommes entre eux, les vices, les passions, l'amour de l'argent, l'égoïsme, autant de gouttes de liqueurs frelatées qui injectent le masque humain et y font tache. Pour l'observateur, les agglomérations successives des vices sont visibles comme les *repeints* d'un barbouilleur sur un chef-d'œuvre. Ceux qui ont assisté à la toilette de l'acteur se faisant une tête à l'aide de *postiches*, c'est-à-dire de morceaux de cartons et de ficelles, peuvent regarder l'homme de trente à cinquante ans se promener sur le théâtre de la vie, la physionomie couverte de semblables adjonctions.

C'est grâce à la pratique du dessin qu'on apprend quel degré de confiance il faut apporter aux divers masques dont l'homme se couvre le visage dans un carnaval qui dure toute la vie.

Celui-ci est-il né vicieux ou faut-il en accuser la société? Sa nature était-elle foncièrement mauvaise? Doit-on s'en défier dans le commerce habituel? Celui-là qui a passé une couche de froideur sur sa physionomie ne cache-t-il pas à l'intérieur des qualités qui tendaient à s'é-

panouir et qu'il a rentrées soigneusement pour ne pas les salir au contact des êtres vicieux? Faut-il aller à lui et s'en faire un ami?

Déjà la pratique du dessin, ne fût-elle utile que pour faire comprendre les lois du Beau et leur parfaite harmonie, procure de pures jouissances; mais si l'œil habitué à scruter le masque humain apprend à se mettre en garde contre ceux-là, à demander aide à ceux-ci, on voit de quelle importance est l'étude du dessin et pourquoi il est utile de s'escrimer jeune avec le crayon.

C'est d'ailleurs la langue universelle qui fait qu'il n'existe pas de peuples étrangers, que l'homme peut communiquer avec eux à tout instant, et pénétrer plus vivement que par les livres au fond de leur civilisation, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Ces précieuses connaissances, le dessin les procure. Et quand je vois un enfant qui, en revenant de l'école, charbonne de naïfs profils sur un mur, je songe quelles facultés latentes pourraient être développées, que néglige l'enseignement pédagogique actuel.

L'ART GERMANIQUE.

Il y a longtemps déjà qu'on se préoccupe en Angleterre des livres qu'il convient de mettre sous les yeux des enfants; tout ce que la coloration offre de vif et d'attrayant a été employé.

En France, depuis quelques années, l'industrie tend également à créer une littérature et des images enfantines; mais l'Angleterre nous dépassera encore longtemps de beaucoup.

Niaiserie ou pédantisme, archaïsme et manière sont le plus souvent l'enveloppe de nos dessins. Il ne s'est pas encore trouvé un véritable écrivain pour échapper à un *gnangnan*

prétentieux ou à une prétendue *science* de pacotille, comme aussi le mélange frelaté de « parisienneries » élégantes et de pâles fadeurs empruntées aux fresques antiques n'a pas fait naître un artiste pour rompre avec de telles faussetés.

Nous ne connaissons pas assez les tentatives du même ordre faites en Allemagne, ou plutôt une précieuse qualité nous fait malheureusement défaut, la bonhomie, qui devrait entrer dans le creuset français, toujours prêt à fondre les éléments les plus divers.

Pour se prononcer sur la question : quel est des trois peuples celui qui s'intéresse le plus à l'enfant, il faudrait avoir séjourné un certain temps en Allemagne et en Angleterre; toutefois en voyant les publications de ces diverses nations en regard, il n'y a pas à hésiter. C'est certainement la race germanique qui témoigne le plus de souci et d'attachement pour l'enfance.

Ni en France ni en Angleterre on ne trouve des conteurs tels que les frères Grimm et Andersen, ni des artistes de la valeur d'un Richter.

A s'occuper particulièrement des artistes (peut-être leur condition en Allemagne est-elle meilleure que la nôtre, et faut-il reporter son parfait développement aux institutions et aux mœurs), la moindre de leurs œuvres respire une douceur, une quiétude et une bonne humeur qui ne se voient ni dans la sombre Angleterre ni dans la France si légère en apparence et si tourmentée.

Sans doute les artistes allemands pèchent par l'uniformité; mais ce défaut est racheté par la clarté et l'heureuse composition de petits drames où la méthode des meilleurs Flamands, un Ostade par exemple, est venue se clarifier aux rayons du soleil germain.

Rien de factice dans les gravures de Richter. L'esprit, la bonne humeur, l'amour maternel font les frais du tableau. Comme tout ce petit monde est heureux et combien la mère et l'enfant échappent aux soucis de la vie renfermée des grandes capitales! En regardant ces gaies compositions, on est porté à vivre de cette vie facile.

Des cabanes ornées de vignes vierges et

de plantes grimpantes; au fond, de grands arbres, des animaux domestiques paisibles témoignent que la vie des champs est la seule qui convienne à la mère, aux enfants.

Je remarque que l'homme est absent de la plupart de ces compositions. Il est sans doute à la ville, occupé à des travaux lucratifs qui permettent à la mère d'entourer son petit troupeau de gaîtés et de tendresses, comme le soleil l'entoure de ses rayons. Le père n'a pas voulu que sa famille s'étiolât et prît les pâles couleurs dans ces grandes capitales, où le manque d'air et de lumière empêche trois générations de se succéder.

DE L'ÉDUCATION CHEZ LES INDIENS.

Franklin rapporte qu'à la suite du traité conclu à Lancastre, en 1745, entre le gouvernement de Virginie et les Six-Nations, les commissaires de la Virginie informèrent les sauvages qu'il y avait au collége de Williamsbourg des fonds destinés à l'éducation de jeunes Indiens, et que si les chefs des Six-Nations voulaient y envoyer six de leurs enfants, le gouvernement en prendrait soin et les ferait instruire dans toutes les sciences des blancs.

Une des règles de la politesse des Indiens est de ne jamais répondre à une question publique le même jour qu'elle leur a été faite.

Ils pensent que se serait la traiter avec trop de légèreté, et qu'ils montrent plus de respect en prenant du temps pour la considérer comme une chose importante. Les Indiens différèrent donc de répondre aux Virginiens; le lendemain, après que l'orateur eut témoigné combien ils étaient sensibles à l'offre qu'on leur avait faite, il ajouta : — Nous savons que vous estimez beaucoup l'espèce de science qu'on enseigne dans vos colléges, et tandis que nos jeunes gens seraient chez vous, leur entretien vous coûterait beaucoup. Nous sommes donc convaincus que dans ce que vous nous proposez, votre intention est de nous faire du bien et nous vous en remercions de grand cœur; mais vous qui êtes sages, vous devez savoir que les différentes nations voient les choses d'une manière différente, et vous ne devez pas être offensés si nos idées en éducation ne sont pas les mêmes que les vôtres. Nous en avons déjà fait l'expérience. Plusieurs de nos jeunes gens ont été élevés dans les colléges des provinces septentrionales. Ils ont été instruits dans toutes vos sciences; mais

quand ils sont revenus parmi nous, à peine savaient-ils courir. Ignorant entièrement la manière de vivre dans les bois, incapables de supporter le froid et la faim, ils ne savaient ni bâtir une cabane, ni prendre un daim, ni tuer un ennemi; ils parlaient imparfaitement notre langue, et, par conséquent, ils n'étaient propres ni à la chasse, ni à la guerre, ni aux conseils. Enfin, nous ne pouvions rien en faire. Nous n'acceptons pas votre offre; mais nous n'en sommes pas moins reconnaissants, et, pour vous le prouver, si les habitants de la Virginie veulent nous envoyer une demi-douzaine de leurs enfants, nous aurons le plus grand soin de leur éducation, nous leur apprendrons ce que nous savons et nous en ferons des *hommes*.

Le sage Franklin, si positif et si utilitaire, n'a pas trouvé un mot à répondre au discours de l'Indien.

DE CERTAINES MANIFESTATIONS DU BEAU NÉCESSAIRES A LA JEUNESSE.

I.

« Je ne conserve pas de souvenir plus mélancolique, m'écrit un ami, que celui d'une certaine grande porte au-dessus de laquelle était écrit en gros caractères *Collegium*. Les casernes et les hôpitaux peuvent aller de pair avec ces grands murs tristes, ces cours sans verdure, dans l'intérieur desquelles nous prenions nos récréations. Ce n'était qu'avec anxiété qu'au petit jour je me levai pour me rendre à ce *collegium* qui n'avait qu'une rime : *pensum*.

« Tous les matins j'en prenais le chemin comme le condamné va à la prison.

« Je vois encore la salle d'études avec ses quinquets graisseux et un non moins graisseux maître d'études en

chaire. Des mains du maître d'études nous passions à celles de professeurs vieux et désagréables dont l'enseignement ne parvenait pas à pénétrer dans mes oreilles.

« Aussi n'ai-je rien appris pendant le temps que je restai dans ce maudit endroit ; tout m'était gêne, appréhension, torture, et c'est la tête basse qu'aujourd'hui encore je passe sous les murs de l'ancien collége. »

Je dois dire tout de suite que mon ami n'est pas un esprit chagrin, qu'il n'est resté ni paresseux ni ignorant, qu'il a fait plus tard son éducation lui-même dans des circonstances difficiles et qu'il est arrivé après de longs efforts à conquérir une place honorable dans la société.

Faut-il accuser les professeurs ou lui de cette indiscipline, de cet esprit rétif qui empêchèrent mon ami de goûter aux fruits d'une instruction qu'il regrette sans cesse?

Tel que je connais l'homme, j'attribue cette éducation manquée à l'enseignement de son temps, à celui de ses professeurs, aux professeurs eux-mêmes.

L'organisation du travail dans certains colléges départementaux manquait de charme à

cette époque, et la triste analogie avec l'hôpital et la caserne est encore applicable à plus d'un établissement de même nature [1].

II.

Montaigne regrettait que dans les colléges de son temps on ne dressât pas des statues de la Joie, de Flore et des Grâces pour entretenir les jeunes gens dans l'image de la beauté.

[1] Il faut cependant montrer les deux faces de la question et ne pas s'en rapporter absolument aux blessures d'un être sensitif, qui, en raison de la délicatesse de ses organes, est naturellement disposé à appuyer sur la contrainte des premières années et à la forger plus dure qu'elle ne l'est en réalité.

Le souvenir des années d'étude n'est pas teint de si sombres couleurs pour tous les élèves ; on en a la preuve dans ces banquets où prennent place chaque année les anciens élèves des colléges parisiens. Un certain nombre d'hommes qui veulent se retrouver, ayant au milieu d'eux leurs anciens directeurs, témoignent par cet hommage de la valeur de l'enseignement et des fruits qu'ils en ont recueillis dans la vie.

Si mythologique que soit cette idée, elle mérite attention, et un professeur moderne en a été frappé, qui dit : « Je partage les regrets de Montaigne, et je voudrais voir s'élever sous les arbres de nos lycées un peuple de statues, copiées sur les plus parfaits modèles de la sculpture antique[1]. »

Ces statues s'adresseraient à la fois à la vue et à l'esprit des élèves ; elles rendraient plus palpable le souvenir des véritables grands hommes de l'antiquité dont les œuvres et les doctrines ont traversé les siècles; elles seraient la meilleure *illustration* des auteurs que les élèves traduisent; mais il faudrait qu'un choix sévère présidât à ces illustrations. J'y voudrais plus de moralistes et de philosophes que de guerriers et de conquérants, la représentation d'un Caton plutôt que celle d'un Alcibiade. L'austérité est utile à montrer à la jeunesse, non l'efféminé. Il importe d'enseigner aux jeunes gens que seuls ont vraiment droit au marbre et au bronze ceux qui

[1] Hippolyte Rigault, *les Jouets d'enfants* (Journal des Débats).

donnèrent l'exemple de mâles vertus. Il serait également utile de faire comprendre par une statue, un buste, une médaille, les échelons qui séparent diverses figures. Plutarque aurait droit à une statue, Lucien à un buste, Ovide à une médaille. Et si, dans la cour du collége, quelque figure s'élevait entre toutes et attirait forcément les regards, ce serait celle d'un moraliste dont les doctrines sont éternelles, celle d'un Marc-Aurèle.

FRAGMENT DE JOURNAL.

« . . . .
. . . . Là ne s'est pas bornée l'action agricole de M. Guérin. Il a établi de petits jardins dont la culture est répartie entre les élèves comme récompense ; il a planté avec eux des rosiers et des arbres fruitiers qu'ils ont greffés ensemble, et il les leur distribue ensuite à titre de prix. Ces prix, transplantés dans les cultures de la famille, grandiront avec celui qui les a remportés ; ces arbres seront soignés avec amour, et l'enfant, devenu père à son tour, les montrera à son fils comme un souvenir de bonne conduite, souvenir précieux entre tous parmi les souvenirs d'enfance.

« Les petits jardins des enfants sont placés au midi de la maison d'école, sur une pente rapide ; ils souffrent facilement de la sécheresse, et la fontaine est assez éloignée. Comment stimuler l'ardeur des petits travailleurs et faire de cet arrosage un amusement ? M. Gué-

rin a inventé un jeu où se jouent avec ardeur des parties qui tournent surtout au profit du jardinet. On perd à ce jeu des arrosoirs d'eau avec autant d'entrain qu'aux cartes. L'enjeu se paie exactement sans discussion, et l'on n'a jamais entendu dire que ce jeu ait compromis la bourse de la famille . . . . »

Quel est l'instituteur qui a su rendre pratique pour les enfants un travail si attrayant? Quelle contrée a permis à ce M. Guérin d'expérimenter son ingénieuse méthode?

Voilà ce que je ne saurais dire, non plus je ne m'explique pas l'introduction dans mes notes de ce fragment de journal sans date.

J'espère encore que la publication de ce chapitre m'amènera quelque indication qui me permette de visiter un jour l'école de l'intelligent instituteur qui s'appelle M. Guérin.

L'HISTOIRE ENSEIGNÉE PAR LES VOYAGES.

Il y a quelques années que, me trouvant en Suisse, je rencontrai un groupe d'enfants, armés du bâton ferré des voyageurs, qui suivaient à pied la route de l'Oberland, contrée où se rencontrent tant de beautés si diverses : montagnes et vallées, neige et verdure.

C'était une pension qui prenait ses vacances sous la direction d'un professeur ; telle est l'habitude en Suisse de fortifier le corps des jeunes gens par de longues marches et d'initier leur esprit au spectacle de la nature.

Cette méthode d'enseignement, qui n'a pas été adoptée par la France, pourrait être em-

ployée avec succès, car les beautés naturelles n'y manquent pas, et il est peu de campagnes où ne se rencontre quelque coin intéressant par ses produits, ses aspects pittoresques et ses souvenirs historiques.

La moyenne de toute éducation étant de dix ans, pendant cette période les élèves parcourraient dix pays différents et le professeur en profiterait pour faire en pleine nature un cours utile.

Combien l'élève serait mieux préparé aux études historiques et comme elles lui paraîtraient faciles et attrayantes s'il avait étudié sur place les agrandissements successifs du territoire, les invasions qui ont laissé des traces, les anciennes voies romaines, la nature du sol particulière à chaque contrée, les hommes remarquables qui y ont pris naissance, les grands événements qui s'y sont passés!

Ce ne serait plus seulement une histoire de la France, mais une histoire de l'Europe, que l'élève apprendrait dans ses voyages, à la vue des villes et de leurs monuments. Non-seulement se dévoileraient le passé et le présent,

mais encore l'avenir, si le professeur jugeait à propos d'ajouter à son enseignement des notions sur les produits du pays, ses mines, ses usines.

Jadis un ouvrier compagnon avait fait son « tour de France » avant de s'établir maître : s'il n'étudiait pas au point de vue historique les contrées qu'il traversait, l'état social particulier à chaque province laissait des traces dans son esprit.

Combien de jeunes gens appelés à jouer un rôle dans leur pays ont moins vu, moins observé qu'un compagnon charpentier !

En Allemagne et en Suisse, les fils des maîtres d'hôtel, appelés à succéder à leurs pères, vont étudier l'art culinaire dans les diverses capitales de l'Europe.

Et ceux qui ont suivi des carrières libérales, des hommes appelés plus tard à faire partie de conseils municipaux, quelques-uns même envoyés par leurs concitoyens à la députation, en savent quelquefois moins qu'un cuisinier ! Ceux du Nord ne se rendent pas compte des besoins du Midi; d'autres sortent de l'Ouest sans comprendre les réclamations de l'Est.

Aussi voit-on nombre de spécialistes voués par leurs études à la connaissance des travaux publics qui ne savent pas le premier mot des questions d'enseignement. Celui-là parlera libre-échange des produits manufacturés, qui ignorera les bienfaits du libre-échange de la science.

Appelés à voter dans une grande assemblée sur tant de diverses questions d'utilité publique, la plupart, ignorant la portée de leurs votes, croient au pied de la lettre tel ou tel spécialiste, parce que celui-ci a étudié une branche que la majorité ignore.

Sans entrer dans de plus longs développements à ce propos, je crois que de certains voyages, ordonnés une fois ou deux par an dans les colléges, donneraient à tous des notions politiques, sociales et scientifiques dont le développement serait plus tard rendu facile aux professeurs. Le spectacle de la nature est fécondant; l'histoire ainsi présentée sur place serait le meilleur des cours historiques; l'économie politique, perdant de son aridité, serait rendue d'une utilité visible, et le souve-

nir des grands événements joint à la mémoire des grands hommes élèverait l'esprit de tous, leur ouvrirait des horizons et détruirait les germes de la rouille de la spécialité, si fatale à l'intelligence.

LA SALLE D'ASILE.

I.

Un homme remarquable qui, tout jeune, avait été élevé dans une école de petite ville tenue par une vieille qui avait la garde des enfants, les laissait courir et crier dans la classe, me disait combien il admirait les progrès obtenus par les salles d'asile et surtout combien il avait été frappé à la vue des enfants réunis dans une salle claire et aérée, où tout concorde pour régler méthodiquement leur travail, leurs récréations, leurs gestes, sans qu'il en résulte rien de pédagogique ni de mécanique.

— L'homme qui a conçu la réglementation des salles d'asile, s'écriait-il, était un grand esprit, qui avait bien observé les enfants ; je regrette de n'avoir pas été élevé ainsi.

En effet, ce commencement d'instruction a pour base le mouvement, le chant, la promenade, et c'est pourquoi, aussitôt que l'enfant marche, on peut l'envoyer à la salle d'asile : de deux à trois ans il sera gardé et trouvera de petits compagnons qui développeront son intelligence.

Certaines mères hésitent à se séparer de leurs enfants. — Ils sont si jeunes, disent-elles.

Je parle des femmes de la classe moyenne, qui craignent qu'un enseignement quelconque ne charge outre mesure leur cerveau.

Jusqu'à ce que l'enfant soit en mesure, non pas d'apprendre, mais d'imiter les gestes de ses camarades plus avancés en âge, dans toute salle d'asile un endroit a été réservé où les jeunes enfants attendent que leurs facultés leur permettent d'entrer en classe : là ils jouent sous la surveillance d'une gardienne.

L'enfant commence à imiter le babil des

grands; il cherche à se mêler à leurs jeux, il s'y intéresse; alors il a droit d'entrée dans la salle d'asile : assis sur un banc moins élevé que celui de ses aînés, il s'associe sans efforts aux gestes et aux paroles que la directrice commande.

S'il est fatigué et qu'il veuille dormir, il s'étend sur le plancher et appuie sa tête contre un banc. Grand avantage sur le sommeil amollissant des lits; il sera moins long, plus sain : l'enfant ne s'en est pas moins reposé.

Combien sont arriérés les enfants des classes moyennes qui ne vont pas à la salle d'asile et combien sont ignorants les parents qui ne les y envoient pas tout jeunes!

Beaucoup de mères s'imaginent que leurs enfants sont mieux élevés sous leurs yeux; elles ne se rendent pas compte qu'à un enfant sans compagnons il faut passer des fantaisies, des caprices de tout instant; et quels soins, quelles caresses valent un camarade de son âge!

L'enfant a déjà une perception de la taille, de la physionomie, du langage. Tout élève

qui le dépasse d'une tête l'étonne par son élévation; il n'est pas de figure de vingt ans, si aimable qu'elle soit, qui réalise le sourire enfantin répondant au sien ; une voix mâle, un langage sévère sont utiles pour le rappeler à l'obéissance; mais pour bien jouer, l'enfant veut entendre des cris semblables à ses cris, une langue élémentaire de la même nature que celle de son petit dictionnaire.

Qu'un compagnon se présente à l'enfant élevé chez ses parents, il ne voudra plus le quitter et ne cessera d'associer son nom à des appels, à des larmes quand ce camarade sera parti. C'est un signal donné par la nature, qu'il est bon d'écouter. La mère résiste aux désirs de l'enfant : il s'irrite, boude et devient insupportable, quand la salle d'asile eût changé de telles exigences en plaisirs.

— Ce sont, dit la mère, des enfants de pauvres qu'il fréquentera à la salle d'asile.

Les enfants de pauvres n'ont peut-être pas d'aussi jolis vêtements que ceux des enfants de la bourgeoisie. Quelque pauvres qu'ils soient,

ceux qui, tout jeunes, reçoivent ces premières notions d'instruction sont mieux élevés que les enfants des riches.

II.

Deux détails m'ont particulièrement frappé dans les quelques visites que j'ai faites aux salles d'asile : l'ardoise et le crayon qu'à un certain moment de la journée la directrice, pour varier l'enseignement, met aux mains des enfants. Les petits tracent des lignes confuses, des enchevêtrements de *tremblés* dans lesquels ils entrevoient des merveilles; les grands cherchent à reproduire les objets qu'ils voient le plus fréquemment. Dans les pays de culture, les enfants dessinent des animaux; dans les pays maritimes, des bateaux et des ponts; dans les pays de montagnes, des cerfs-volants : partout l'enfant s'essaie à fixer l'homme avec son crayon.

Ce crayonnement sur l'ardoise a déjà son utilité; il pourrait donner de meilleurs résul-

tats si la directrice, possédant quelques notions de dessin, s'intéressait à ces embryons de croquis et pouvait les rectifier sur un tableau à la portée de tous.

Malheureusement, dans l'organisation actuelle des salles d'asile, la pratique du dessin reçoit un fâcheux contre-coup par l'aspect de sujets coloriés à l'aide desquels est enseignée l'histoire sainte. Ces produits des fabriques de la rue Saint-Jacques, d'une médiocrité désespérante, et enluminés de banales colorations, nuisent au résultat qu'on serait en droit d'attendre d'un tel enseignement par les yeux.

Images à réformer le jour où de grands artistes, apprenant qu'il existe un élément pour leur génie à s'adresser à de jeunes intelligences, sauront allier la simplicité à la grandeur.

Un peintre qui composerait des feuilles de sujets divers à l'usage des salles d'asile, c'est-à-dire des motifs visibles pour les yeux déjà si clairvoyants de l'enfant de trois ans, aurait fait une œuvre qui marquerait; mais il faut

des esprits qui possèdent le sens populaire et soient capables de l'éveiller par le trait graphique et la coloration.

La plus petite parcelle de Beau perçue par l'enfant prédispose à la délicatesse, à la formation du goût; aussi quelle importance attachait à la culture du goût Diderot, qui s'y connaissait!

« On est honnête homme; on a l'esprit étendu, mais on manque de goût, » qui est « le sentiment du beau, du grand, du sublime, du divin, de l'honnête dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, dans l'imitation ou l'emploi des productions de la nature. Il tient en partie à la perfection des organes et se forme par les exemples, la réflexion et les modèles. Voyons de belles choses; lisons de bons ouvrages; vivons avec des hommes; rendons-nous toujours compte de notre admiration, et le moment viendra où nous nous prononcerons aussi sûrement, aussi promptement, de la beauté des objets que de la dimension. »

Ces réflexions, adressées aux jeunes gens par Diderot, sont applicables en partie aux

enfants. Les êtres complétement illettrés et les enfants voient de même; les colorations du prisme frappent leurs organes visuels comme un bel accord parfait réjouit nos oreilles. Mais ces désastreuses images qu'on offre au regard de l'enfant, ces « articles » coloriés destinés à l'exportation dans les colonies espagnoles, ne peuvent qu'empoisonner les sources du Beau dès le premier âge. La terrible plante du médiocre, qui couvre de si vastes champs dans la civilisation, prend facilement racine dans de jeunes esprits, s'étend à tous leurs sentiments et sera plus tard d'une difficulté extrême à arracher : cette fâcheuse graine qui germe toujours et donne naissance à tant de mauvaises herbes envahissantes, c'est aux premières images frappant la vue de l'enfance qu'on la doit.

On ne saurait donc trop le répéter aux hommes au pouvoir : — Choisissez pour inspecteurs des salles d'asile des hommes qui aient le sens du Beau, et qui ne cesseront de récriminer que le jour où ces images corruptrices du goût seront mises de côté.

Il faudrait que de riants paysages donnassent tout d'abord une idée de la géographie : les modèles existent. Depuis longtemps les Japonais nous ont appris le secret des grandes lignes, des horizons développés, de la clarté, de la lumière.

Dans les cahiers à l'usage des salles d'asile, je voudrais que les portraits des hommes les plus marquants de la civilisation fussent mêlés à la représentation de grandes scènes historiques, non pas tant celles qui ont amené des massacres et des guerres que celles qui ont hâté le développement de l'humanité. Le grave et simple Holbein, le peintre vrai par excellence, a donné par ses crayons le secret à l'aide duquel peut être rendue la physionomie humaine.

J'ai déjà traité cette question maintes fois et je ne peux que répéter ce que je disais dans l'*Histoire de l'imagerie populaire* :

L'image, chez tous les peuples, même chez les sauvages, est le premier moyen d'enseignement. Une idole, dégrossie à coups de hache dans un tronc d'arbre, indique à ceux dont les

lèvres murmurent à peine des sons humains que tel est le Dieu qu'il faut adorer.

Les Lorrains et les Alsaciens firent servir l'image à une série de connaissances et d'enseignements divers. L'image enseigna le respect dû au souverain, la mémoire à conserver de ses victoires et de ses conquêtes ; elle excita la piété des femmes en leur déroulant en une suite de tableaux la légende du Christ.

Il y avait, même dans ces pays voués au travail, des paresseux et des ivrognes ; les résultats de la débauche et de l'ivrognerie furent exposés dans une série de feuilles où la moralité se cachait sous l'enjouement. L'enfant prodigue fut une leçon constamment mise sous les yeux de ceux qui voulaient quitter les champs. Pour ceux qui aimaient à rire, l'image se fit plaisante et joyeuse.

Combien durent regretter alors de ne pouvoir lire les légendes explicatives de colorations si intéressantes ! Il s'en trouva certainement plus d'un déplorant son ignorance qui se dit : « Je veux que mes enfants apprennent

à déchiffrer ces caractères! » L'image poussa donc à l'étude de la lecture, la lecture à l'écriture.

Aujourd'hui encore, en face de nos départements enveloppés du deuil de l'ignorance, c'est au même résultat qu'on devrait tendre.

Un éditeur intelligent serait celui qui, étudiant la carte où sont teintées les traces de l'ignorance, dirigerait les colporteurs dans les pays déshérités et activerait les progrès de l'instruction. Bonne action, bonne opération du même coup.

En 1867, dans *vingt-huit* départements la moitié de la population ne savait ni lire ni écrire : c'est l'image qui sera le fil conducteur de l'instruction.

Mais on ne peut s'appuyer sur l'imagerie actuelle. Les fabriques d'Épinal se sont jetées sur le *Pied qui r'mue* et autre semblables *articles de Paris* inutiles, pour ne pas dire dangereux.

Sans tracer de programme, je ne puis m'empêcher d'indiquer comment les Allemands comprennent l'image, le parti qu'ils en tirent

et les artistes remarquables qu'ils emploient à cette mission.

Elle est difficile la tâche de parler au peuple un langage qui ne soit ni pédantesque, ni trop visiblement enseignant.

Tel est le rôle de l'imagerie.

Nos pères regardaient, en songeant, ces estampes populaires, telles que le Tableau des âges, où, du berceau de l'enfant jusqu'au fauteuil du vieillard, gravitent et descendent les hommes accablés du poids de leurs passions. L'Argent était représenté sous des formes saisissantes dans d'autres planches. Le Travail, la Paresse avaient également mis en verve les burins des tailleurs d'images.

Ce sont de ces sujets éternels auxquels l'art est toujours prêt à faire l'aumône de la moitié de son manteau.

III.

Avant la peinture aurait dû être traitée une autre question plus importante encore, celle

de la musique, l'art auquel Platon accordait une place considérable dans sa République idéale.

La plupart des exercices des salles d'asile se font en musique. Les enfants prient en chantant, apprennent la numération à l'aide de mélopées ; ils entrent dans la salle d'études en chantant, ils en sortent de même. Le travail est coupé par de petits chœurs intéressants[1].

Malheureusement la musique ne répond pas aux sonorités qu'il convient de faire entendre aux enfants, et le compositeur appelé à recouvrir de mélodies ces exercices a fait preuve d'insuffisance.

Comme toutes les réponses se font en chœur, il importerait qu'un grand musicien eût étudié la simplicité des belles séquences du chant grégorien. Il en est ici de l'art musical comme

[1] Les travaux des champs, que toute la classe répète en chœur avec des gestes imitatifs et d'autres petits drames simples et amusants, qu'a imaginés Mme Marie Pape-Carpentier, paraîtraient plus ingénieux encore si le compositeur avait été à la hauteur de sa mission.

de la peinture. Les compositeurs ignorent quelle belle mission les attend, celle d'enrichir l'entendement de l'enfant par des phrases musicales, sonores et rhythmées comme les batteries de tambour qu'écrivit, dit-on, Lulli pour l'armée.

La forme musicale étant une de celles qui se fâne et se démode le plus vite, ces batteries de tambour sont restées l'œuvre qui sauvera le nom de Lulli de l'oubli. Il en est de même pour le plain-chant. Bien des mélodies profanes, dont le brillant succès semblait impérissable, ont disparu quand subsistaient à travers les siècles ces admirables séquences du moyen âge si majestueusement carrées qu'on ne peut se les imaginer sous une autre forme.

L'enfant a le sentiment du simple, par la raison que ses sensations sont simples. Il faut lui donner à chanter des mélopées simples et savantes à la fois. Du jour où son oreille percevra des harmonies fondamentales et justes, elle repoussera plus tard les chansons triviales. La musique éveille la justesse de l'oreille, le

dessin celui du regard; l'esprit suivra naturellement la même voie.

Mais il faut s'adresser à la fois aux plus grands poëtes, aux plus grands compositeurs, aux plus grands peintres, à ceux qui ont retrouvé la naïveté au fond de la science et ont réuni l'une et l'autre dans une même fusion.

IV.

Je n'ai jamais souhaité devenir compositeur qu'en lisant certains vers de Victor Hugo sur les enfants.

Cette poésie vit pourtant par elle-même et contient sa propre musique intérieure, touchante et solennelle; il semble même qu'en lisant ces vers on entende en soi des mélodies discrètes; mais c'est à cause même de leur sérénité et de leur grandeur qu'il eût fallu, pour les vulgariser, un artiste doué des tendresses de Haydn,

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux.
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Comme l'éducation se modifierait si les enfants des écoles, au lieu de répéter des banalités, entraient en classe en chantant de telles Odes!

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poëtes de l'âme
Qui s'élève en priant.
L'enfant paraît. Adieu le ciel et la patrie,
Et les poëtes saints! La grave causerie
S'éteint en souriant.

Je voudrais, pour parler aux enfants, les grands préceptes de morale rehaussés de toute la pourpre de la poésie, des odes semblables à l'imitation du Psaume suivant, de Malherbe:

La gloire des méchants est pareille à cette herbe
Qui, sans porter jamais ni javelle ni gerbe,
Croît sur le toit pourri d'une vieille maison:
On la voit sèche et morte aussitôt qu'elle est née,
Et vivre une journée
Est réputé pour elle une longue saison.

De telles litanies, vulgarisées dans l'instruction, modifieraient certainement les mœurs et contribueraient à la régénération sociale.

N'est-ce pas une prière touchante que celle qu'adresseraient les élèves en terminant la journée?

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
    Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
    La maison sans enfants !

APPENDICES

APPENDICES

ANCIENS PERSES

Les livres sacrés des anciens Perses disaient : « Si vous voulez être saints, instruisez vos enfants ; toutes les bonnes actions qu'ils feront vous seront imputées. »

Ils conseillaient de se marier de bonne heure, parce que les enfants seraient comme un pont au jour du jugement, et que ceux qui n'auraient point d'enfants ne pourraient pas passer.

LES ENFANTS DANS L'ANTIQUITÉ

I.

Il y aurait un beau livre à faire sur les enfants dans l'antiquité.

Il faudrait noter les moindres traits de la vie des

enfants relatés par les historiens, les philosophes, les grands poëtes d'Athènes ou de Rome. Les monuments compléteraient ces indications.

Je vais un peu au hasard, recueillant de ci et de là les traits qui m'ont le plus frappé dans mes lectures, en les indiquant à de plus érudits que moi pour en faire le corps d'un ouvrage.

Sur la condition des enfants, sur leur reconnaissance à Rome, sur l'amour paternel et maternel, on était peu fixé avant que la science épigraphique fût vulgarisée.

Pourtant les poëtes suffisaient, car quelle hymne filiale que ce fragment de la tragédie de *Méléagre*:

« Elle est douce, la lumière du soleil, dit Euripide; aussi le spectacle de la mer paisible est doux, et celui d'un grand fleuve, de la terre que fleurit le printemps ! Mille choses encore sont douces ; mais, crois-moi, femme, il n'est point de plus doux spectacle que de voir, après les tristesses d'une vie solitaire, fleurir de beaux enfants dans notre maison. »

Ici on a un exemple du bonheur domestique chanté sur un ton élevé, doux et ému.

Tel est le pouvoir du poëte : son œuvre est détruite (de *Méléagre* il ne reste que des morceaux), et ce beau fragment n'en conserve pas moins un rayonnement pur, éclatant et tendre.

Nous étions habitués à plus de rudesse chez les

anciens, et l'enseignement semblait grave et austère[1]. Cependant les historiens signalent de nombreux traits touchants et d'une délicatesse extrême. La femme de Caton, quand elle nourrit son jeune fils, donnait un peu de son lait en même temps à quelques enfants de ses esclaves, afin, dit Plutarque, qu'ils conçussent, par l'effet de ces soins communs, une affection naturelle pour son fils.

En apparence, l'homme apparaît plus que la femme dans l'éducation des enfants; nous voyons l'empereur Auguste enseigner lui-même à ses petits-fils à écrire, à nager. Suétone rapporte qu'il les faisait manger avec lui; en voyage, il ne les quittait pas, soit qu'il les eût auprès de lui à cheval ou en voiture. Les soins de Caton pour son fils furent de même nature : il lui apprit à lire et à écrire et ne voulut pas même le confier aux soins d'un esclave bon grammairien.

Le rôle de la femme est plus prononcé en Grèce, et tout le monde connaît le mot de Thémistocle, qui semble si moderne : — « Ce petit garçon-là, disait Thémistocle à ses amis, est l'arbitre de la Grèce, car il gouverne sa mère; sa mère me gouverne, je gouverne les Athéniens et les Athéniens gouvernent les Grecs. »

[1] Un philosophe de l'antiquité disait à un homme riche: — Tu mets ton enfant entre les mains d'un esclave; eh bien, au lieu d'un esclave, tu en auras deux.

L'érudition moderne a fait connaître d'autres détails importants sur la condition des enfants à Rome.

A Rome, le consul qui avait le plus d'enfants prenait le premier les faisceaux ; il avait le choix des provinces. La première place dans le Sénat était réservée au sénateur qui avait un grand nombre d'enfants, et il donnait le premier son avis.

Tout citoyen père d'un enfant parvenait avant l'âge aux magistratures, chaque enfant donnant dispense d'une année.

Sur la latitude qu'avait le père de reconnaître ou de ne pas reconnaître son enfant, les avis sont plus partagés, et je ne saurais mieux faire que d'emprunter une page aux excellentes *Études de mœurs romaines sous l'Empire*, publiées par M. Gaston Boissier :

« Quand l'enfant venait de naître, on le déposait aux pieds du père. Il se baissait vers lui, s'il voulait le reconnaître, et le prenait dans ses bras. S'il s'en détournait, on l'emportait hors de la maison et on l'exposait dans la rue. Quand il ne mourait pas de froid ou de faim, il appartenait à celui qui voulait s'en charger et devenait son esclave. Certes, on ne peut douter que beaucoup de ces malheureux enfants n'aient été victimes de cet usage barbare. Si l'on en croit Sénèque le père, ils étaient quelquefois recueillis par des entrepreneurs des misères publiques, comme il les appelle, qui les mutilaient avec art pour en faire des mendiants de bon rapport. « Allons, dit

un rhéteur dans son ouvrage, amène tous ces cadavres qui ont peine à se traîner; montre-nous ta troupe de borgnes, de boiteux, de manchots, d'affamés; introduis-nous dans ta caverne; je veux voir cet atelier de calamités humaines, cette morgue d'enfants (*illud infantium spoliarium*).»

«Gardons-nous de nous laisser trop émouvoir par ce pathétique, ajoute M. Boissier. C'est un déclamateur qui parle, et il traite un sujet d'école. Il est bien possible que ces raffinements de cruauté et ces mutilations savantes n'aient jamais existé que dans les discours des rhéteurs. Ce qui est plus certain, c'est qu'une sorte de pitié publique veillait sur ces pauvres abandonnés. On a la preuve qu'ils n'étaient pas traités tout à fait comme les autres esclaves, quoique la loi ne fît entre eux aucune différence, et que même on ne leur en donnait pas le nom. On les appelait élèves ou nourrissons, *alumni*, et on les regardait comme des fils adoptifs. Ils trouvaient souvent dans leur nouvelle maison l'affection que leur famille véritable leur avait refusée. Ceux qui les avaient recueillis étaient vraiment des pères pour eux; ils en prenaient volontiers le nom, et il n'est pas rare de lire ces mots touchants sur les tombeaux qu'ils leur élèvent: «*Je l'aimais comme s'il eût été mon enfant!*»

II.

Il est intéressant de suivre l'enfant à Athènes et à Rome, depuis son berceau jusqu'à ses premiers pas dans la rue, c'est-à-dire faisant les cornes derrière le dos des passants et jouant avec une telle ardeur qu'il n'aperçoit pas le philosophe au front plissé, à qui ces gamineries amènent un sourire sur les lèvres.

« Agésilas, dit Plutarque, aimait beaucoup ses petits enfants, et chez lui il prenait part à leurs jeux, enfourchant un roseau comme un cheval. Un de ses amis l'ayant surpris un jour au milieu de cet exercice, il le pria de n'en rien dire à personne jusqu'à ce que lui-même eût des enfants.»

Rassasiés d'honneur et de dignités, les grands hommes se retournent vers les enfants pour évoquer la fraîcheur des premières sensations. Un Athénien se moquait d'Ésope jouant aux noix avec des enfants; voilà ce que dit la tradition : la tradition n'ajoute pas qu'Ésope se moquait bien plus encore de l'Athénien raffiné. L'empereur Auguste se plaisait à faire de semblables parties : il avait assez du jeu de la politique. Et Horace ne l'a pas compris, qui, d'un ton de Géronte, dit : « Jouer à pair ou non, monter à cheval sur un bâton, c'est une folie pour

qui porte de la barbe au menton.» Le poëte marié n'eût pas ainsi parlé.

Les petites filles s'amusaient moins bruyamment à habiller et à déshabiller leurs poupées. Ces poupées étaient enfermées dans les tombeaux des enfants qui mouraient à la fleur de l'âge, et la mort, destructrice de toutes choses, a souvent respecté ces frêles morceaux de bois ou d'argile.

La petite Timoxène, fille de Plutarque, étant morte à l'âge de deux ans, pendant un voyage de son père, l'historien écrivit à sa femme une lettre touchante : *Consolatio ad uxorem*, dans laquelle il rappelle le bon naturel et les gentillesses de sa fille : «Elle priait, dit-il, la nourrice de donner la mamelle, non-seulement aux autres petits enfants qui jouaient avec elle, mais aussi aux poupées et autres jouets dont elle s'amusait, comme faisant part de sa table par humanité et communiquant ce qu'elle avait de plus agréable à ceux qui lui donnaient plaisir.»

Le père se voit dans cette consolation à l'épouse ; le moraliste redevient homme.

Une épigramme votive de l'Anthologie montre qu'avant de se marier les jeunes filles déposaient sur l'autel des divinités, pour se les rendre favorables, les jouets qui leur avaient servi dans l'enfance.

«Timarète, avant son mariage, consacre à Artémis Lymnète son tambour, son ballon affectionné, le réseau qui enveloppait ses cheveux. Elle, vierge, elle

consacre encore à la déesse vierge ses poupées, vierges aussi, et les toilettes de ses poupées. O fille de Latone, étends ta main sur la jeune Timarète, et que cette pieuse enfant soit par toi pieusement protégée.»

Cette épigramme est particulièrement antique. Si on tourne la page, on est tout à coup transporté dans les temps modernes. Voilà des enfants qui jouent au *pot*, et le poëte Pollux n'a pas trouvé indigne d'en décrire les règles.

«Un joueur s'asseoit au milieu du cercle formé par ses camarades; on l'appelle le pot. Les autres joueurs tournent autour de lui, le plument, le taquinent, le frappent même. Celui-ci cherche, en se retournant, à atteindre celui qui l'a touché, et qui, s'il est pris, devient le pot à son tour.»

Il y avait également, c'est le même poëte qui nous l'apprend, le jeu de la marmite :

«Un joueur place sur sa tête une marmite, qu'il tient de la main gauche, et tourne dans un cercle. Les autres le frappent en lui demandant : Qui tient la marmite? Celui qui est dans le cercle répond : Moi, Midas; et s'il parvient à toucher du pied quelqu'un de ceux qui l'ont frappé, il lui fait prendre sa place. Celui-ci se coiffe de la marmite et tourne à son tour dans le cercle.»

Ne dirait-on pas un détail de kermesse flamande, où de petits bonshommes coiffés de marmites semblent si fiers d'un tel casque?

Chacun connaît la charmante statue de la *Joueuse d'osselets*. Les garçons également jouaient à ce jeu passionnant qui nous a valu l'anecdote de Plutarque :

« Étant encore enfant, Alcibiade jouait aux osselets au milieu d'une rue ; et quand ce fut son tour de jeter les osselets, un chariot vint à passer. Alcibiade pria le conducteur de s'arrêter, car les osselets étaient tombés dans la voie du char. Le charretier ne voulant rien écouter, les autres enfants s'écartèrent; mais Alcibiade, se couchant en travers de la rue, défia l'homme de passer sur son corps. Le conducteur effrayé fit reculer les chevaux.»

Mais le jeu de balle était encore plus intéressant pour les garçons que les osselets. Ces balles antiques, avec leur peau taillée en côtes teintes de vives couleurs, sont tout à fait semblables aux nôtres. J'en voyais une dernièrement reproduite en couleur par Muret, dans la curieuse collection de dessins originaux achetés à sa vente par le Cabinet des Médailles ; elle semble avoir été dessinée d'après une de nos balles exposées dans un filet à la montre d'un épicier.

Ce jeu devient surtout poétique quand il sert aux divertissements des femmes.

Homère nous montre Nausicaa et ses servantes lavant le linge, l'étendant à terre et prenant leur repas pendant qu'il sèche.

« Lorsque Nausicaa et ses femmes, dit le poëte, eurent satisfait leur appétit, elles se débarrassèrent

de leurs voiles et jouèrent à la balle ; Nausicaa aux bras blancs conduisait le jeu.»

Ne croirait-on pas se trouver devant un bas-relief ? Il reste un fragment d'Anacréon sur le même sujet, qui est également d'une grande délicatesse de coloris.

« De nouveau Éros, aux boucles d'or, me jette sa balle de pourpre et me provoque à folâtrer et à jouer avec une jeune fille aux sandales de couleur.»

Le jeu de balles favorisait la beauté; c'est pourquoi les anciens l'ont tellement préconisé :

« Un jeune homme de dix-sept ans, dit le poëte Damoxène, jouait à la balle : il était de Cos ; or cette île ne semble produire que des dieux. Lorsque ce jeune homme tournait les yeux vers les assistants, soit qu'il prît la balle, soit qu'il la lançât, tous en même temps nous applaudissions. L'élégance de son jeu, sa tenue, sa grâce, tout enfin, quoi qu'il dît ou qu'il fît, était parfait en lui. Je n'ai jamais rien entendu de si charmant, je n'ai jamais vu une telle grâce.»

On comprend, en lisant ces beaux vers, que les Athéniens aient élevé une statue au célèbre joueur de balles Aristonicus, qui faisait souvent la partie d'Alexandre.

Ces jeux sont particuliers aux jeunes gens; je ne veux pas oublier les enfants qui faisaient la roue, qui « mimaient les roues, » disaient les Grecs. Socrate cependant avouait qu'il aimait mieux regarder

de frais et jolis enfants à l'état calme que de les voir se démener ainsi le corps.

Qu'eût-il dit des enfants qui lançaient des pierres contre les monuments, contre les maisons, contre les arbres, contre les animaux; car c'est encore un jeu favori du jeune âge que le jet des pierres. Aussi Antipater, le poëte, a-t-il pris la défense d'un noyer qui servait de cible aux galopins de son temps.

« Noyer planté sur le bord du chemin, les enfants qui passent s'amusent à me choisir comme but des pierres qu'ils lancent. Toutes mes branches, celles surtout qui portaient le plus de noix, ont été brisées sous cette grêle de projectiles. A quoi sert aux arbres de porter des fruits? Hélas! Malheureux que je suis, ce sont les miens qui m'ont valu ces insultes! »

Ailleurs, Bion, dans un apologue, réprimande doucement les enfants qui jettent des pierres aux grenouilles.

Un autre jeu, moins enfantin, est celui du *trochus*, c'est-à-dire le cerceau, exercice que les anciens faisaient tourner au développement des forces. Leurs cerceaux étaient d'airain, lourds, propres à mettre en mouvement les bras et les jambes; c'est pourquoi Oribase, médecin de l'empereur Julien, recommande, de même qu'Hippocrate, le jeu du trochus.

Ce jeu se tournait souvent en passion, et les jeunes gens qui se livraient à cet exercice y passaient plus de temps qu'il ne convient.

Martial, voulant envoyer des poésies à un ami, recommande de les faire porter par un jeune garçon: «Mais ne choisissez pas, dit-il, un de ceux qui s'amusent à pousser un cerceau sur quelque fleuve glacé du pays des Sarmates.»

Cette recommandation fait penser à un apprenti d'imprimerie qu'on enverrait porter des épreuves pressées, et qui s'arrêterait une demi-journée sur le boulevard du Temple dans d'interminables parties de billes.

Comme cette antiquité d'après les poëmes et les monuments est plus à notre portée, plus vivante que celle qu'on nous enseignait jadis! Les guerriers, les philosophes, que nous regardions avec une sorte de terreur, comme des spectres de marbre, il est utile de les montrer se plaisant dans la société des enfants : ils sont moins figés, plus humains. «Ces généraux, ces poëtes, ces orateurs, ces philosophes, qui s'apprenaient à vivre pour savoir bien mourir, étaient des plus tendres, faibles, enfants comme ceux qu'ils berçaient; plus d'un sans doute, au sortir de la grave Académie, s'arrêtait aux marchands de jouets d'Athènes, et cachait un pantin sous son manteau, qu'il drapait avec dignité.»

Ainsi dit M. Becq de Fouquières dans son curieux livre des *Jeux des Anciens*.

LA MÉTAPHYSIQUE EST-ELLE NÉCESSAIRE POUR APPRENDRE A LIRE ET A ÉCRIRE?

Bien des méthodes ont été proposées pour les premières études de l'enfant à qui on veut apprendre à donner un sens aux lettres. Non-seulement les grammairiens s'y sont mis, mais les métaphysiciens et jusqu'aux fabricants de pâtes pour les potages.

Un des plus célèbres écrivains qui se soient occupés d'éducation fut certainement Campe : il a laissé une *Méthode pour apprendre à lire* qui a longtemps été employée. De cette méthode je détache le passage suivant :

Le grand-père. — Alfred, je pense à quelque chose ; peux-tu savoir ma pensée ?

Alfred. — Non, bon papa.

Le grand-père. — Peux-tu l'entendre?

Alfred. — Non plus.

Le grand-père. — Regarde bien, écoute bien : Vois-tu ou entends-tu quelque chose?

Alfred. — Rien du tout.

Le grand-père. — Tu crois donc qu'on ne peut ni voir ni entendre les pensées ?

Alfred. — Oui, je le crois.

Le grand-père. — Prends garde; quand on te parle, on te dit ce qu'on pense; ne l'entends-tu pas?

Alfred. — Oui.

Le grand-père. — N'y a-t-il pas aussi quelque moyen de le faire voir aussi?

Alfred. — Je n'en connais pas.

Le grand-père. — Il y en a un, mon ami; quand tu le sauras, tu pourras faire connaître tes pensées à tes petits camarades absents et savoir quelles sont les leurs. N'en seras-tu pas charmé?

Alfred. — Oui, bon papa; mais comment cela s'appelle-t-il?

Le grand-père. — Cela s'appelle *écrire* et *lire*.

Je me demande quel trouble emplit le cerveau d'un enfant, quand on lui pose la question : *Tu crois donc qu'on ne peut ni voir ni entendre les pensées? — Oui, je le crois!* fait répondre Campe à l'enfant. Et moi je suis certain qu'il reste absolument interdit en entendant cette question métaphysique.

La lecture, les premiers éléments d'écriture peuvent être appris aux enfants comme en jouant par leurs parents. Rien n'est plus facile aux pères et aux mères que de donner le goût de ces diverses études aux enfants, de les amener à ce qu'ils demandent eux-mêmes à écrire, comme une distraction. La

meilleure méthode est pas de méthode : l'affection qu'on porte aux enfants fournit aux esprits les plus humbles mille inventions pour déguiser la leçon et la faire regarder comme un plaisir.

IMPORTANCE DU DESSIN.

« On ne saurait apprendre à bien juger de l'étendue et de la grandeur des corps, qu'on n'apprenne à connaître aussi leurs figures, et même à les imiter ; car au fond cette imitation ne tient absolument qu'aux lois de la perspective ; et l'on ne peut estimer l'étendue sur ces apparences, qu'on n'ait quelque sentiment de ces lois. Les enfants, grands imitateurs, essaient tous de dessiner : je voudrais que le mien cultivât cet art, non pas précisément pour l'art même, mais pour se rendre l'œil et la main flexibles..... Je me garderai donc bien de lui donner un maître à dessiner, qui ne lui donnerait à imiter que des imitations et ne le ferait dessiner que sur des dessins : je veux qu'il n'ait d'autre maître que la nature, ni d'autre modèle que les objets. Je veux qu'il ait sous les yeux l'original même, et non pas le papier qui le représente ; qu'il crayonne une maison sur une maison, un arbre sur un arbre, un homme sur un homme, afin qu'il s'accoutume à bien

observer les corps et leurs apparences, et non pas à prendre des imitations fausses et conventionnelles pour de véritables imitations. Je le détournerai même de rien tracer de mémoire en l'absence des objets, jusqu'à ce que, par des observations fréquentes, leurs figures exactes s'impriment bien dans son imagination ; de peur que, substituant à la vérité des choses des figures bizarres et fantastiques, il ne perde la connaissance des proportions et le goût des beautés de la nature. Je sais bien que de cette manière il barbouillera longtemps sans rien faire de reconnaissable, qu'il prendra tard l'élégance des contours et le tracé léger des dessinateurs, peut-être jamais le discernement des effets pittoresques et le bon goût du dessin ; en revanche, il contractera un coup d'œil plus juste, une main plus sûre, la connaissance des vrais rapports de grandeur et de figure qui sont entre les animaux, les plantes, les corps naturels, et une plus prompte expérience du jeu de la perspective. »

(J. J. Rousseau, *Émile*, liv. II.)

DE L'ATTENTION CHEZ LES ENFANTS.

« Quiconque a observé les enfants a pu voir que ort souvent leur attention était distraite par une

qui nous aiment si peu encore, ont dans leur voix, dans leurs regards, dans leurs mouvements, dans leurs paroles les plus insignifiantes, quelque chose de puissant qui nous charme par son mélange de faiblesse et de confiance, de vivacité et de douceur. Nous ne prévoyons pas que peut-être la beauté, le talent, l'esprit, la vertu brilleront un jour dans ces mêmes traits : ce n'est rien de ce qui nous plaît ou nous attache dans nos amis, dans nos relations, c'est un sentiment confus, né des sentiments les plus profonds et les plus honorables de l'âme, qui parle au vieillard près de mourir, comme à la jeune fille qui sera mère un jour ; sentiment où semblent se confondre le besoin de rendre ce que nous avons reçu de nos pères, l'espoir de prolonger notre existence dans le cœur de ceux qui vivront encore lorsque nous ne pourrons plus rien faire pour être aimé d'eux, et toutes ces émotions secrètes dont l'homme ne saurait se bien rendre compte, parce qu'elles embrassent trop de choses graves et touchantes à la fois. »

(Guizot, *Annales de l'éducation.*)

FIN.

idée que faisait naître en eux celle dont on les occupait, et qu'ils suivaient de préférence. Étudiez ces idées qui viennent ainsi à la traverse, cherchez à les deviner, à voir comment elles se sont introduites dans la tête de l'enfant, par quels liens elles s'unissent aux idées précédentes, et au lieu de les mettre entièrement de côté, de les regarder comme non avenues, de gronder l'enfant qui s'y livre, suivez-les avec lui, accoutumez-le à se rendre compte de leur liaison avec l'idée principale à laquelle elles sont venues se joindre, et si cette idée est logique, profitez-en pour ramener son attention sur cette idée principale et la fixer en quelque sorte dans son esprit par un fil de plus.....

« On peut dire, en général, que lorsque des enfants se sont écartés d'une idée pour en suivre une autre qui s'y lie, ils oublient bientôt la première, parce qu'ils ne savent pas y revenir. Un premier écart en amène un second, et ils s'éloignent toujours davantage du point de départ : il ne s'agit donc que de les y ramener en établissant, par un retour heureux, une nouvelle association entre l'idée principale et celle qui en devra sortir. »

(Guizot, *Annales de l'éducation*, t. I, 1811.)

L'HOMME ET L'ENFANT.

« La vie de l'homme est si courte qu'elle ne serait rien, s'il ne la prolongeait par les souvenirs qu'il laisse de lui ; et ce n'est pas aux grandes gloires seules qu'appartient l'avenir : chacun de nous peut avoir le sien et y exercer son influence. Celui qui a élevé des enfants instruits et vertueux peut se flatter d'avoir donné naissance à une longue série de vertus, car ceux-ci ne manqueront pas de transmettre à leurs enfants les mêmes principes : est-il une pensée plus douce, plus propre à consoler le vieillard de la perte de tous ces biens de la vie qu'il regrette presque aussi vivement que le jeune homme, à son entrée dans le monde les désire et les espère ? Ce n'est qu'aux sentiments désintéressés que nous devons des joies sans mélange ; et celui qui nous porte à prendre soin des hommes qui doivent vivre sur nos tombes ne peut amener pour nous que de bonnes actions et des plaisirs purs. Comment ne serait-on pas sensible d'ailleurs, indépendamment de toute affection paternelle, au charme inséparable de l'enfance ? Ces êtres si faibles, si inutiles pour nous, qui ne peuvent nous être d'aucun secours, qui nous coûtent tant de peines et de soins,

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.

I. CE QUE SAVENT TOUTES LES MÈRES.

II. CE QU'IL IMPORTE DE FAIRE SAVOIR AUX HOMMES.

III. Ce qu'il importe de faire savoir aux femmes.

[1] Une erreur typographique a fait imprimer dans le titre et le courant du chapitre *Thalès:* il faut lire Cratès.

IV. Éducation. — Instruction.

APPENDICES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Fleury
Les enfants, education, instruction, ce qu'il faut faire savoir aux femmes - aux hommes

301.4207
F618E
Fleury
Les enfants, education, instruction, ce qu'il faut faire savoir aux femmes - aux hommes